

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome XXVI—1988 N° 4 (Octobre—Décembre)

*La culture de l'époque de Brâncoveanu
et sa diffusion*

La civilisation byzantine et sa succession

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

COMITÉ DE RÉDACTION

ALEXANDRU DUȚU—rédacteur responsable ;
Membres du comité : AL. ELIAN, VALENTIN
AL. GEORGESCU, GHEORGHE I. IONIȚĂ,
COSTIN MURGESCU, D.M. PIPPIDI, MIHAI
POP, AL. ROSETTI, ELENA SCĂRLĂTOIU,
EUGEN STĂNESCU

S^cretaire du comité : LIDIA SIMION

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à « Rompresfilatella », Departamentul Export—Import Presă, P. O. Box 12—201, télex 10376, prsfl r, Calea Griviței nr. 64—66, 78104 București România ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de \$ 62 par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
Căsuța poștală 22.159, 71100 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, 79717, București—România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXVI

1988

N° 4 Octobre—Décembre

SOMMAIRE

La culture de l'époque de Brâncoveanu et sa diffusion

- ANDREI PIPPIDI, Pouvoir et culture en Valachie sous Constantin Brancovan . . . 285
DANIEL BARBU, Le triomphe du sériel: Le modèle artistique de l'époque de Brâncoveanu et sa diffusion au XVIII^e siècle 295
MIHAIL CARATAȘU, Documents concernant les relations roumano-italiennes à l'époque de Brâncoveanu 305

La civilisation byzantine et sa succession

- FLORIN TOPOLEANU, Un médaillon byzantin en émail cloisonné découvert à Noviodunum 311
RAIA ZAIMOVA (Sofia), Relations bulgare-byzantines dans la littérature humaniste occidentale du XVII^e siècle 319
MARIA MANTOUVALOU (Athènes), L'amitié dans « Helliniki Nomarchia » (1806) 325

Notes brèves

- Recherches dans les archives d'Athos (*Paul Mihail*); Un lettré de 1848: Ioan Gherasim Gorjan (*Constantin Dumitrescu*) 341

Chronique

- Activités scientifiques de l'Institut: Juin 1987 — Juin 1988 (*Cătălina Vătășescu*) . . . 349

Comptes rendus

- DOMENICO CACCAMO, Il carteggio di Giovanni Tiepolo ambasciatore veneto in Polonia (1645—1647) (*Ștefan Andreescu*); Histoires curieuses et véritables de Cartouche et de Mandrin. Textes présentés par Hans-Jürgen Lüsebrink (*Cătălina Velculescu*); *Travaux et Mémoires*, Collège de France. Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance (*Nicolae-Șerbân Tanașoca*); HANS-GEORG BECK, Byzantinisches Erotikon (*Alexandru Dufu*) 355

- Table des matières** 363

POUVOIR ET CULTURE EN VALACHIE SOUS CONSTANTIN BRANCOVAN

ANDREI PIPPIDI

Quand il s'agit de l'époque de Brancovan, le premier devoir est de la délimiter et de déchiffrer ce que son art exceptionnel a pu exprimer des tensions de ce temps-là. Il est toujours utile de s'interroger sur les raisons que les historiens de la société et de l'art ont trouvées pour considérer la culture roumaine du dernier quart du XVII^e siècle et du premier quart du siècle suivant comme unitaire et relativement distincte de ce qui l'avait précédée, comme de son évolution ultérieure. Ces raisons sont également celles pour lesquelles Constantin Brancovan domine une période deux fois plus longue que son règne (1688—1714). Il a donné son nom à un style artistique et il a imprimé à la société, par son attitude et ses accomplissements, une direction qui s'est imposée au terme d'un long conflit.

Une époque de stabilité économique et de progrès culturel. Entre ces deux aspects, il ne faut pas voir seulement le rapport direct, qui suppose les vastes ressources financières grâce auxquelles le prince est devenu « *a reviver of architecture and incourager of learning* », selon le témoignage du voyageur anglais Edmund Chishull, venu à Bucarest en 1702¹. Architecture et savoir, mais architecture d'abord, parce qu'elle est plus visible. En effet, si l'on veut bien calculer, avec les instruments de travail dont nous disposons², on s'aperçoit que, de 1688 à 1714, 115 monuments furent construits, restaurés ou décorés dans tout le pays. De ce chiffre, retenons 43 à Bucarest, ce qui est significatif pour un État macrocéphale, où la concentration du pouvoir et de la prospérité détermine la carte des chantiers de travaux. On pourra aussi remarquer que, en faisant entrer en ligne de compte les monuments construits à partir de 1670 par des personnages dont la carrière s'est poursuivie après 1688, le nombre augmente de 21 en province et de 9 autres à Bucarest. Le prince lui-même prend l'initiative dans près de 40 cas en 25 ans, à part les travaux qu'il fait entreprendre en Transylvanie, en terre moldave, en Bulgarie, à Constantinople, au mont Athos et jusqu'au Sinaï³. D'autres membres de la famille

¹ Ed. Chishull, *Travels in Turkey and back to England*, Londres, 1747, p. 79.

² N. Stoicescu, *Repertoriul bibliografic al monumentelor feudale din București*, Bucarest, 1961; idem, *Bibliografia localităților și monumentelor feudale din România*, I, *Țara Românească*, I—II, Bucarest, 1970.

³ Outre les ouvrages cités ci-dessus, nous avons utilisé, avec la prudence requise, une publication produite par le bicentenaire, Virgiliu N. Drăghiceanu, *În amintirea lui Constantin Brâncoveanu, 1714—1914, Lăcașurile voevodului și viața lui. Ochire arheologică și istorică*, Bucarest, 1914. La liste que nous avons dressée commence en 1683 (restauration de Bistrița, église de Potlogi). A Mogoșoaia, la chapelle date de 1688. Ensuite, il n'est pas rare de voir quatre (ou cinq, en 1693) chantiers ouverts en même temps, activité qui se ralentit après 1706. Les monuments construits sont: les monastères de Hurezi, Râmnicul Sărat, Mamul,

princière lui sont associés ou se chargent à titre personnel de la construction : cinq fois. Leurs proches parents, les Cantacuzène, élèvent à eux seuls 13 églises ou palais, presque autant que toutes les autres familles de la grande noblesse prises ensemble. Parmi celles-là, les Căndescu, dont les terres sont concentrées dans la région de Buzău, près de la frontière qu'ils ont en garde, sont les plus actifs.

Ainsi donc, à peu près le tiers de ces constructions ou réfections de monuments sont l'effet de la générosité de Brancovan, ce qui suffit largement à lui mériter son renom de premier bâtisseur de son temps. Ajoutons que la moitié des églises fondées à Bucarest à l'époque sont dues à des marchands, groupe nombreux et dynamique dans les rangs duquel se pressent les Balkaniques attirés vers la capitale de la Valachie par une vie économique qui en avait fait le second centre du Sud-Est, après Constantinople. A noter également l'importance éphémère d'Ocnele Mari, ville qui, rivalisant avec sa voisine, Rimnicul Vilcii, s'enorgueillit de huit ou neuf églises nouvelles. Mais ce qui achève de révéler le sens de cette « renaissance de l'architecture » qui frappait le voyageur anglais, c'est que, sur une vingtaine de monuments recensés en province comme datant du règne de Brancovan et produits des fortunes bourgeoises, la moitié se trouvent être érigés par des officiers du prince, capitaines, baillis ou prévôts, dont chacun affirme ainsi son importance sur un plan local et tous ensemble la leur, en tant que catégorie privilégiée.

Car il existe une relation qui, pour être indirecte, n'en est pas moins déterminante, entre la situation économique du pays et le développement pris par l'architecture, les arts plastiques, la musique et la prose dans les dernières décennies du XVII^e siècle. La relation que nous allons mettre en évidence offre aussi une motivation du patronage accordé par Brancovan à la diffusion du savoir. Ces capitaines devenus, de gens de guerre, juges et receveurs, ces baillis ou prévôts (« vatafi »), autrefois ayant sous leurs ordres les troupes de la milice, mais qui remplissent maintenant des fonctions administratives, fiscales et judiciaires, ils appartiennent, comme les « logothètes » (commis de trésorerie ou scribes de chancellerie), à la « nouvelle classe » créée par le pouvoir princier. Tandis que celui-ci est en train de se transformer en monarchie absolue, la bourgeoisie d'offices fournit les bénéficiaires et même les auteurs d'une *révolution culturelle*, dont les débuts, signalés par la pénétration du roumain dans la chancellerie et dans la littérature, jusqu'alors dominés par le slavon, se placent vers le début du XVII^e siècle. Puisque la monarchie roumaine, après Michel le Brave, avait besoin d'une bureaucratie, elle l'a prise d'abord où elle l'a trouvée, à Constantinople. Une clientèle personnelle du prince, d'origine grecque, levantine ou balkanique, tirera de grands profits des emplois d'Etat qui lui sont confiés, mais en y apportant une compétence garantie par la culture supérieure qu'elle a acquise dans le milieu même dont elle

Brincoveni, Surpatele, St. Georges de Bucarest, les palais de Tirgoviste, Bucarest, Potlogi, Mogoşoala, les châteaux de Doiceşti, Obileşti, Cocorăşti, Săteni (peut-être Valea Scheilor et Drincea), les demeures de Craiova, Caracal, Piteşti, la résidence épiscopale de Buzău, les chapelles de Brincoveni, Doiceşti et Sadova. Réfections: maison de Bucarest, église de la Princesse à Bucarest, St. Jean le Grec de Bucarest, église métropolitaine de Tirgoviste, tour et maison des Princes à Tirgoviste, St. Démétrius de Tirgoviste, Ste Paraskéva de Rimnicul Sărat, château de Brincoveni, couvents d'Arnota, Dealu, Gura Motrului, Snagov, Strehaia, Vîforita, ermitage de Lăculete.

est issue. On ne peut encore lui attribuer le caractère parasitaire que lui reprochent déjà ses concurrents autochtones, effrayés par cette ruée d'appétits et d'ambitions neuves. Sous la pression et devant l'exemple des « Grecs » qui, souvent, ne sont que des Vlaques épirotes aisément assimilables, une bureaucratie indigène s'organise, avec les scribes et les commis.

Une fois ouverte la voie qui permet de parvenir par le savoir, ce qui représente justement le facteur « humanisme civique »⁴, en extrapolant par rapport à la Renaissance italienne, les clercs professionnels s'efforcent d'accéder à la situation de propriétaires fonciers. Ils y parviendront, sinon tout de suite, dans l'espace d'une seule génération, de deux, de trois tout au plus. Dans leur ascension verticale, ils ont bénéficié des avantages financiers et de prestige social attachés aux offices. Ils accumulent des biens, soit par l'usure, soit par une stratégie matrimoniale bien ordonnée. Nulle histoire littéraire ne recueillera jamais des noms à la sonorité toute rustique tels que Lepădat de Gherghița, Albul de Rătivoiești, Ursu de Cotigleatu ou Stroe de Bralostîța. Pourtant, ces « logothètes » et bien d'autres, aussi obscurs qu'eux, ont rendu possible l'existence d'une pléiade de lettrés à la cour de Brancovan. Le public de Constantin Cantacuzène, de Constantin Filipescu, de Radu Popescu ou de Radu Greceanu sera formé par leurs descendants, auxquels il faut encore ajouter les négociants arrivés au statut de seigneurs de terres et au mécénat culturel (le cas de Panos Papanos le montre bien, ce marchand de Bucarest faisant imprimer à ses frais un livre grec à Venise⁵). Quand des historiens déplorent, avec un complexe d'infériorité parfois assez risible, l'absence de toute bourgeoisie en Valachie avant le XIX^e siècle, ils méconnaissent le fait que, dès la première moitié du XVII^e siècle, un certain capital bourgeois s'est trouvé investi dans l'économie agraire et dans le commerce de ses produits. N'est-il pas un bourgeois, ce Ghinea (Gjoni) Moustaki, riche marchand originaire de l'Épire, qu'un document de 1632 atteste comme propriétaire de la terre de Filipești⁶? La grande famille des Filipescu. n'en prendra le nom qu'après le rachat, par l'ancêtre Dumitrașco, de ces champs, ces vergers et ces vignes⁶. Veut-on encore un exemple? Ion Abagiul, un fabricant de bure de Ploiești, tandis que Ghinea était pelletier ou fourreur, achète vers 1685 aux paysans de Stănești douze fermes ou lopins de terre⁷. Les enrichis d'origine bourgeoise acquièrent des domaines qu'ils revendent souvent, ou qu'ils gardent, lorsque le mariage avec une fille de boyard ou un office au service du prince leur

⁴ Voir M. Berza, *Pentru o istorie a vechii culturi românești*, Bucarest, 1985; Al. Dușu, *Sinteză și originalitate în cultura română*, Bucarest, 1972; idem, *European Intellectual Movements and Modernization of Romanian Culture*, Bucharest, 1981; Virgil Căndea, *Țașciunea dominantă, Contribuții la istoria umanismului românesc*, Cluj-Napoca, 1980.

⁵ Em. Legrand, *Recueil de poèmes historiques en grec vulgaire relatifs à la Turquie et aux Principautés Danubiennes*, Paris, 1877, pp. 16—21. Cette édition du poème de Stavrinou, « Les pouses du très pieux et très brave prince Michel » est celle de 1638, découverte par V. Grecu, *Articole mărunte*, Cernăuți, 1940, pp. 11—13.

⁶ Une traduction en roumain, faite au XVIII^e siècle, de ce document du 17 avril 1632, inédit, existe dans un registre intitulé « la lettre A. Les anciens documents du terrain Philip-peshiti Tirg de Mr. le grand aga Jean de Philipesco » (collection particulière, à Bucarest). Voir à propos de Ghinea, G. Potra, *Documente privitoare la istoria orașului București (1594—1821)*, Bucarest, 1960, pp. 112—113, 116.

⁷ Archives de l'Etat, Bucarest, fonds Documents valaques, CXVIII—5, chrysobulle du 23 février 1685, confirmant le rachat des terres de Stănești et Drajna par Constantin Filipescu.

permettent d'accéder à la noblesse. De tels parvenus, dont le nom en roumain (« ciocii ») est déjà mentionné en 1693, commencent donc à occuper leur place dans la société deux siècles avant de faire leur entrée dans le roman roumain, où ils allaient faire carrière de personnages classiques⁸. Chaque fois qu'une enquête, laquelle reste à faire, pourra préciser la présence de certains éléments nouveaux dans le contexte culturel de l'époque qui nous intéresse, on devra se demander si ceux-ci ne sont pas dûs à l'initiative ou au goût des bourgeois, marchands ou officiers. On ne manquera pas de les trouver associés aux progrès de l'instruction dès que celle-ci, adaptée aux besoins de l'Etat, sera réorganisée pour assurer l'avenir de la classe moyenne. Des transformations analogues se sont produites dès la seconde moitié du XVI^e siècle en Franche-Comté ou sous les Bourbons dans le royaume de Naples⁹. Quoi d'étonnant, dès lors, qu'on puisse reconnaître en Valachie au XVII^e siècle une première étape des progrès de la bourgeoisie, marquée par l'acapement des terres et des offices anoblissants?

« *Nulla est apud Valachos nobilitas* », ce témoignage d'un contemporain qui constate l'extinction des anciennes familles féodales et l'installation d'une noblesse de cour dépendante exclusivement du bon plaisir du prince, nous fait voir que les années 1688—1714 ressemblent au siècle suivant, auquel on prête le nom, assez inexact, de « phanariote », bien davantage qu'aux décennies précédentes, caractérisées par une dictature seigneuriale ou par un régime d'Etats. Il suffit de remarquer que le même auteur qui, en 1726, cite en roumain l'expression « *Vodă mi-a dat boieria și m-a făcut boier* » (donc : « C'est le prince qui m'a anobli, par l'office qu'il m'a donné » (avait dénoncé depuis longtemps Brancovan, qui se trouvait en 1697 au zénith de son règne, de s'être entouré de Grecs. Parmi les recommandations adressées par Nicolas de Porta aux ministres autrichiens qui projetaient l'annexion de la Valachie, celle-ci : « *bandire, a soddisfazione del popolo, anche il nome de Greci* »¹⁰ éclaire une situation qu'on croit volontiers caractéristique du « régime phanariote ». D'ailleurs, les schémas et les cloisonnements trop étroits ne prennent pas en considération le conglomérat des générations. On voudrait, par exemple, répartir la biographie du chroniqueur Radu Popescu entre l'époque de Brancovan et celle des Phanariotes pour la seule raison que ce personnage, étant du même âge que le prince qu'il a servi et détesté, lui a survécu d'une quinzaine d'années, sans s'apercevoir qu'il franchissait le seuil fixé par les historiens modernes.

Brancovan est un précurseur du « despotisme éclairé », au sens où Florin Constantiniu l'entend. Sans doute, et avec autant de raison on pourrait même dire : « Brancovan ou le Phanariote malgré lui », car, par tant de côtés de sa personnalité et de sa politique, il est encore un souverain patriarcal et baroque. On le devine à travers son successeur Etienne Cantacuzène, chez le quel une tendance à imiter Brancovan se joint à une réaction de défense des valeurs traditionnelles, subminées par ce

⁸ Andrei Pippidi, *Identitate națională și culturală. Citeva probleme de metodă*, Revista de istorie, 38, 12, 1985, pp. 1187—1188

⁹ Lucien Febvre, *Philippe II et la Franche-Comté*, Paris, 1970; John A. Davis, *The Case of the Vanishing Bourgeoisie. A Reinterpretation of Social and Economic Development in the Mezzogiorno in the Early 19th Century*, Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen Age, temps modernes, 88, 1976, 2, pp. 845—874.

¹⁰ C. Giurescu, *Material pentru istoria Olteniei supt austriaci*, II, 1726—1732, Bucarest, 1944, pp. 44, 120; N. Iorga, *Documente geografice*, Bucarest, 1900, p. 23.

règne trop innovateur. Par la suppression brutale de tout contact avec cet Occident auquel Brancovan avait voulu emprunter l'inspiration de plusieurs actes de son gouvernement, par la répression dirigée contre les opposants politiques, par le pogrom de décembre 1715, la politique d'Etienne Cantacuzène semble montrer l'intention d'un retour au passé. De ce passé dont les normes avaient formé son éducation de prince, il se souvient encore à son départ de Bucarest, lorsque, appelé à Constantinople pour y être jeté en prison et exécuté, et sachant quel sort l'y attend, il se sépare solennellement de ses sujets. Une chronique grecque le dit : « il a fait un magnifique sermon sur la vanité de ce monde, après quoi il a demandé pardon au peuple assemblé et tous lui baisèrent la main, ensuite il se leva de son siège et il partit »¹¹. La scène se passe le 10 janvier 1716. Il est difficile de ne pas faire le rapprochement avec les *Enseignements de Neagoe Basarab*, ouvrage parénétiq ue du XVI^e siècle, dont l'auteur était un prédécesseur, un ancêtre même d'Etienne, et qui se trouvait dans la bibliothèque de celui-ci. Mais cet humaniste qui lisait l'*Histoire secrète* de Procope de Césarée¹² avait aussi fait traduire en grec le *Theatrum politicum* d'Ambrogio Marliano, une critique de « la tyrannie » telle qu'en écrivaient souvent les « Tacitistes » de la Contre-Réforme triomphante : la leçon qu'il en détache est une méditation religieuse sur le thème du pouvoir dépourvu de conscience¹³.

Or, ce sermon par lequel le prince Etienne prend congé de son peuple et de la vie nous rappelle le stoïcisme chrétien dont Brancovan avait fait preuve devant la mort, deux ans auparavant. Le 15 août 1714, en assistant à l'exécution de ses quatre fils, avant d'être lui-même décapité, il avait joué son rôle jusqu'au bout, au centre d'un spectacle comparable par son horreur sanglante à une page de chronique byzantine. S'il a effectivement prononcé alors les paroles édifiantes rapportées par des témoins, Brancovan s'est conduit comme une longue tradition historique assurait que l'avaient fait les empereurs et les archontes dont il était fier de tirer son origine¹⁴. Donc, la distance que les intérêts personnels et les différences idéologiques ont créée entre des membres de la même élite — de la même famille, dans ce cas, — se trouve brusquement annulée au dernier instant, lorsque tous les deux, Brancovan et Cantacuzène, reviennent à une attitude héritée. Cette brusque plongée au niveau des mentalités, toujours fécond, ramène toute aventure personnelle au thème éternel, choisi par

¹¹ *Insemnările Androneștilor*, éd. Ilie Corfus, Bucarest, 1947, p. 26. Cette chronique serait écrite vers 1720, selon C. Erbiceanu, qui a publié sa traduction de l'original grec dans *Revista teologică*, III, 1885, pp. 325—328. Șerban Andronescu l'avait déjà traduite en roumain en 1791.

¹² Angheliki P. Nikolopoulou, 'Η ὕπο τοῦ Μάρκου Πορφυρόπουλου μετάφρασις τῶν ἀνέκδοτων τοῦ Προκοπίου, Ἐπετηρὶς τῆς ἐταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν, 41, 1974, pp. 211—222. On signale l'existence du manuscrit (85 du Métouchion du St. Sépulture à Constantinople) dédié à Etienne Cantacuzène.

¹³ *Ibid.*, p. 213, n. 4, citant une lettre de Nicolas Papadopoulos Comnène à Chrysanthè Notaras, le 7 novembre 1713, à propos de cette traduction commandée par Etienne Cantacuzène. Cf. Mario Ruffini, *Biblioteca stolnicului Constantin Cantacuzino*, Bucarest, 1973, pp. 85—86; idem, *L'influsso italiano nell'epoca di Costantino-Vodă Brancoveanu*, *Acta Historica XI*, 1974, pp. 216—217 (en y ajoutant notre note *On Wallachia's Relations with Padua*, RESEE, XXVI, 3, 1988). Voir encore Ariadna Camariano, *Traducerea greacă a «Teatrului politic» atribuită greșit lui N. Mavrocordat și versiunile românești*, *Revista istorică română*, XI—XII, 1943, pp. 216—260.

¹⁴ Andrei Pippidi, *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne*, Bucarest—Paris, 1980, pp. 180—184.

Anthime l'Ibère pour son *Sermon à l'enterrement des morts*, une pièce de résistance de la littérature contemporaine, bouleversante de lyrisme thanatologique¹⁵. A cette profondeur, les modifications sont lentes et la médiévalité fondamentale reste intacte. C'est ce qui justifie une affirmation du critique Paul Zarifopol, tranchante et apparemment paradoxale, mais dont il est toujours utile de se souvenir : « jusqu'au seuil du XIX^e siècle et même en deçà, la littérature roumaine, soit religieuse, soit profane, demeure au niveau d'une grande partie de la littérature occidentale des X^e — XIV^e siècles »¹⁶.

S'il en est ainsi, que se passe-t-il au niveau de l'idéologie, où se placent les innovations du règne de Brancovan ? La révolution culturelle qu'il nous semble reconnaître, sans exagérer, peut être mieux comprise par un exemple, proche dans le temps et dans l'espace, qui est celui de la Russie de Pierre le Grand. *Mutatis mutandis*, on retrouve ici et là une monarchie qui s'efforce de compenser un décalage historique et de conduire son pays sur la voie de la modernisation, en brûlant les étapes. En Valachie, comme en Russie, on a imposé d'autorité un modèle extérieur, en cherchant à s'identifier à la phase de développement que représentait l'Occident, non au style de développement propre à l'Occident. Pour former une élite intellectuelle laïque, on a commencé par appâter des étrangers qui louaient leur compétence (Allemands, Ecossais, Hollandais ou Suisses à St. Pétersbourg¹⁷, Grecs ou Italiens à Bucarest), après quoi on est arrivé à multiplier les écoles et les imprimeries.

Aux origines de l'enseignement supérieur en Russie, il y a l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou, fondée en 1682, et celle de Kiev, créée en 1701 et basée sur le Gymnase de Pierre Mogila qui remontait à 1631¹⁸. L'équivalent de Bucarest, l'Académie princière, a été l'institution la plus caractéristique du régime phanariote, dont elle fut inséparable jusqu'à la fin, en 1821. La date de naissance de l'Académie a fait l'objet d'une longue controverse. L'historien Victor Papacostea, qui était persuadé que l'Académie, due à Brancovan, n'avait pas existé avant 1695, s'est évertué à démontrer la fausseté de la datation traditionnelle, qui rattachait l'Académie au règne de Șerban Cantacuzène (1678—1688) et, le plus souvent, à la première année de ce règne¹⁹. Cependant, tout en admettant que Sébastos Kymenitès, le didascale qui a organisé l'Académie de Bucarest, aurait pu arriver en Valachie seulement en 1689, Ariadna Camariano-Cioran n'a jamais cessé de revendiquer pour Șerban au moins l'idée de fonder une haute école²⁰. Une récente contribution à la biographie

¹⁵ Antim Ivireanul, *Opere*, éd. G. Ștrempele, Bucarest, 1972, pp. 221—224. Le thème de la mort-naissance est repris dans une autre version du même sermon, *ibid.*, pp. 224—225.

¹⁶ Paul Zarifopol, *Pentru arta literară*, II, Bucarest, 1971, p. 598.

¹⁷ Peter Petschauer, *In Search of Competent Aides; Heinrich van Huysen and Peter the Great*, *Jahrbucher fur Geschichte Sudost-Europas*, N.F., 26, 1978, pp. 481—502. Voir aussi L. R. Lewitter, *Peter the Great, Poland and the Westernization of Russia*, *Journal of History of Ideas*, XIX, 4, 1958, pp. 493—506.

¹⁸ G. A. Novicky, *L'origine de l'enseignement supérieur en Russie et la fondation de l'Université de Moscou*, in *Les Universités européennes du XIV^e au XVIII^e siècle*, Genève, 1967, pp. 160—168; les études groupées sous le titre *The Kiev Mohyla Academy*, dans *Harvard Ukrainian Studies*, VIII, 1—2, 1984.

¹⁹ Victor Papacostea, *Civiltățile românească și civilizațiile balcanică*, Bucarest, 1983, pp. 283—395.

²⁰ Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessaloniki, 1974, pp. 23—26.

de Kymenitès apporte la solution du problème. Il s'agit d'une lettre du savant grec, publiée par Ioanna Kollias, qui prouve que, le 23 juillet 1688, Sébastos se trouvait déjà à la cour de Șerban Cantacuzène²¹. Il espérait alors, avec l'appui de Chrysanthe Notaras, de convaincre le prince de protéger aussi bien l'école de Trébizonde, qui fonctionnait depuis 1682, que l'Académie de Bucarest, nouvellement fondée. Le riche Manolaki Kastorianos, auquel on devait la fondation, en 1663, de la Grande Ecole du Phanar, était également intéressé à ce projet²². On parvient ainsi à la certitude que Brancovan s'est approprié encore une initiative de son prédécesseur, ce qu'il a fait aussi pour la Bible traduite en roumain en 1688²³.

D'ailleurs, quelque temps avant la mort de Șerban, Constantin Brancovan était devenu complice d'un acte de haute trahison, avec Constantin et Michel Cantacuzène, ses oncles. Tous les trois avaient prêté l'hommage à l'empereur Léopold I et à son héritier, Joseph, roi de Hongrie. Ce document du 9 mars 1688, rédigé par Constantin Cantacuzène, sanctionnait la fiction juridique du rapport féodal entre la Hongrie et la Valachie, reconnaissait le vasselage personnel des signataires envers les Habsbourg (ils en seront récompensés par le titre de comtes du Saint-Empire) et accusait le prince d'avoir causé « *la ruine de notre misérable patrie, en exterminant les antiques lignages* »²⁴.

Le nom même d'Académie renvoie à l'exemple de l'enseignement jésuite, dont on imitait le programme²⁵. Il n'est pas inutile de signaler ici une tentative plus ancienne dans le même sens, celle de Georges Etienne qui, exilé à Vienne en 1660, s'était proposé, s'il avait eu la possibilité de regagner son trône, d'appeler en Moldavie les jésuites, auxquels il aurait demandé « *d'instruire la jeunesse dans des écoles publiques* »²⁶. Brancovan prend soin d'envoyer à l'étranger les jeunes gens qu'il destine à de hautes études qui devraient les préparer à remplir des charges de cour, dans son entourage, ou des fonctions administratives. Il les dirige, la plupart d'entre eux, vers Padoue. On en connaît douze ou, peut-être, quinze cas. Ce n'est pas beaucoup, par rapport aux 203 Grecs qui étudièrent à Padoue de 1659 à 1700, tandis que le Collège Flanginien de Venise accueillait, entre 1665 et 1700, 140 écoliers grecs²⁷. Cependant, Constantin Cantacuzène parle de ces Grecs avec une hauteur un peu méprisante :

²¹ Ioanna Kollias, 'Ο Σεβαστός Κυμνήτης και ἡ Ἰδρυση τοῦ φροντιστηρίου τῆς Τραπεζούντας, 'Ελληνικά, 30, 2, 1977—1978, pp. 280—306.

²² Tasos Ath. Gritsopoulos, 'Η πατριαρχική μεγάλη τοῦ γένους σχολή, I, Athènes, 1966, pp. 211—225. Manolaki de Kastoria, fondateur des écoles de Patmos, Chios et Arta (G. Murnu et C. Litzica, *Serieri și documente grecești*, Bucarest, 1914, pp. 334, 473), était le beau-frère d'Antoine Rosetti, prince de Moldavie de 1675 à 1678 (Andrei Pippidi, *Originea familiei Rosetti și confirmarea unei mărturii a lui Neculce*, Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie « A. D. Xenopol », XX, 1983, p. 280).

²³ Virgil Căndea, *Les Bibles grecque et roumaine de 1687—1688 et les visées impériales de Șerban Cantacuzène*, Balkan Studies, 10, 2, 1969, pp. 351—376.

²⁴ C. Giurescu, *Documente răzlețe din arhivele Vienei*, Buletinul comisiei Istorice a României, I, 1915, p. 299.

²⁵ Voir Max J. Okenfuss, *The Jesuit Origins of Petrine Education*, in *The Eighteenth Century in Russia*, éd. J. G. Garrard, Oxford, 1973, pp. 106—130.

²⁶ A. Theiner, *Vetera monumenta Slavorum meridionalium historiam illustrantia*, II, Rome, 1875, pp. 150—151.

²⁷ Andrei Pippidi, *Early Modern Libraries and Readers in South-Eastern Europe*, RESEE, XIX, 4, 1981, pp. 710—711.

« ils s'en vont au pays des Francs et ils y apprennent les sciences ; les uns reviennent dans leur patrie pour faire fructifier leurs études, en enseignant à leur tour, et ainsi on les voit enseigner par ci, par là, dans quelque pauvre petite école, mais les autres, qui ont choisi de rester à l'étranger, se convertissent au catholicisme et, ayant aiguisé leur aiguillon, se mettent à écrire de façon piquante contre l'orthodoxie de leurs compatriotes »²⁸. On ne saurait mieux décrire les inconvénients de l'éducation à l'étranger. Le sentiment ambigu, d'attraction et de répulsion à la fois, que l'Occident inspirait à ce grand savant, qui avait lui-même étudié à Padoue, demeure significatif pour les limites de la première ouverture vers l'Europe moderne expérimentée par la culture roumaine.

En 1697, Pierre le Grand envoie 50 étudiants russes à Venise, aux Pays-Bas et en Angleterre²⁹. Brancovan a envoyé lui aussi une dizaine d'étudiants à Oxford, comme réaction au danger du prosélytisme catholique, devenu plus évident en 1697, à cause de l'Union avec Rome, qui allait diviser l'Eglise roumaine de Transylvanie. Durant sa brève existence, de 1698 à 1705, le Collège grec d'Oxford a eu dans son programme d'études, non seulement Aristote et Platon, mais aussi « *the new Philosophy* », ce qui, ainsi que l'examen critique des controverses théologiques, représentait un progrès par rapport à l'enseignement de Padoue, complètement dominé par le néo-aristotélisme. Oxford favorisait les nouveaux courants d'idées qui tenaient compte du développement des sciences naturelles et exactes. Un certain Dionysios de Janina qui, en 1693, étudiait les mathématiques à Oxford n'est autre que le maître de grec d'Etienne Cantacuzène, auquel il avait fait apprendre par cœur *l'Iliade*³⁰. Un contact forcément bref avec la science occidentale ne pouvait pas transformer du jour au lendemain des esprits modélés par la millénaire tradition byzantine. Ainsi, Jérémie Kakavela, une vingtaine d'années après sa visite à Cambridge, use de graves prophéties pour sortir de l'embarras que lui inspire l'apparition d'un lièvre bicéphale³¹. Par les contrastes de sa propre personnalité, le moine crétois qui sera le précepteur de Démétrius Cantemir était lui-même une sorte d'animal à deux têtes, ce qu'on pouvait dire également d'autres intellectuels sud-est européens de l'époque.

Pour certains d'entre eux, la découverte d'une réalité complètement différente de celle qu'ils connaissaient dans leur pays aura accentué un sentiment de l'infériorité économique et culturelle imposée aux sujets de l'Empire ottoman par les circonstances historiques. Le chroniqueur moldave Jean Neculce, sans avoir vu d'autres pays étrangers que la Pologne et la Russie, exprime cette frustration lorsqu'il envie aux Polonais leur liberté et leur prospérité : « ils ne supportent nulle contrainte et ne

²⁸ *Operete lui Constantin Cantacuzino*, ed. N. Iorga, 1901, pp. 118—119.

²⁹ Max J. Okenfuss, *Russian Students in Europe in the Age of Peter the Great*, in vol. cit., pp. 131—145; N. Hans, *Russian Students at Leyden in the Eighteenth Century*, *Slavonic and East European Review*, XXXV, 1957, pp. 551—562.

³⁰ E. D. Tappe, *The Greek College at Oxford. 1699—1705*, *Oxoniensia*, XIX, 1954, p. 95; B. L. Fonkić, Moscou, 1977, pp. 189—204.

³¹ Ariadna Camariano-Cioran, *Jérémie Cacave'a et ses relations avec les Principautés roumaines*, RESEE, III, 1—2, 1965, pp. 165—190. Mais Newton lui-même est l'auteur d'*Observations upon the Prophecies of Daniel and the Apocalypse of St John* (1733).

*manquent point du nécessaire . . . et ils n'endurent pas la calamité de la pauvreté comme nous autres »*³².

Pourtant, la politique de Brancovan, avec ses velléités et ses échecs, a opéré des modifications profondes et les plus importants de ses résultats sont ceux qui se manifesteront à long terme. La cour de Bucarest apprécie les exercices d'érudition. Parmi des boyards capables de parler latin et italien, le prince lui-même s'occupe à annoter abondamment en grec, de son écriture minuscule, son exemplaire d'Hérodien, dans l'édition de Strasbourg de 1694³³. Partageant sa passion du livre, les Mavrocordat, collectionneurs de type baroque, vont accumuler au cloître de Văcărești, construit par Nicolas en 1716—1722, la plus grande bibliothèque du Sud-Est européen, en témoignage de leur superbe illusion d'engranger le savoir universel. C'était sans doute un luxe, utile surtout au prestige de la dynastie. Bientôt, ces richesses seront éparpillées au hasard des ventes aux enchères, ce qui montre la précarité de toute œuvre culturelle dans des conditions défavorables et dans un climat intellectuel insuffisamment préparé à l'accueillir. Mais la vie de cour, relativement fortuite et isolée, n'est pas le meilleur indice du degré d'évolution de la société roumaine du XVIII^e siècle. C'est l'activité de l'Académie princière qui nous renseigne plus sûrement sur cette société dont elle parvient peu à peu à élaborer le réglage, à travers la classe sociale qu'elle forme et qu'elle prépare au pouvoir. A partir de 1746, la condition pour accéder aux charges rémunérées que l'Etat multiplie toujours sera d'avoir fait des études régulières et complètes. C'est ainsi que l'Académie a fourni des cadres au personnel politique, administratif et judiciaire. En même temps, elle a accéléré la formation de l'*intelligentsia* roumaine et a contribué à déterminer sa fonction et sa position dans la société.

La culture qu'elle aura propagé pendant un siècle n'a rien d'aristocratique, c'est une culture bourgeoise, toute utilitaire. Par exemple, l'absence de la poésie, le genre littéraire du loisir, devrait faire réfléchir. Ce n'est pas avant la fin de l'époque phanariote que, dans des alcôves somptueusement drapées à l'orientale, on se délassera l'esprit en tournant des quatrains en roumain, à l'imitation des vers galants grecs, eux-mêmes d'inspiration italienne ou française : gratuité et évadionnisme. Sous le règne de Brancovan, Radu Greceanu en est encore à versifier laborieusement des épitaphes et des emblèmes, tandis que le gendre du prince, un Crețulescu, croit donner une expression poétique à sa reconnaissance d'avoir échappé à la peste³⁴. Compositions lourdement officielles que la gaucherie de la technique et le vide des idées condamnent aux limbes de la littérature.

En fin de compte, le programme culturel que nous attribuons à Brancovan dérive de la conscience que la modernisation est nécessaire et qu'elle signifie la rentrée en Europe, patrie perdue et regagnée. C'est une hypothèse. Elle se trouve confirmée par une lettre du prince qui, en

³² Ion Neculce, *Letopiseful țării Moldovei*, éd. G. Ștrempel, Bucarest, 1982, p. 407: « notre dignité a été humiliée par les Turcs qui, en multipliant les mauvais usages, nous ont réduit à l'état misérable où nous nous trouvons ».

³³ *Herodiani historiarum libri VIII, cum notis et animadversionibus Jo Henrici Boecleri*.

³⁴ Iuliu Tuducescu, *Din monumentele ridicate de familia Kretulescu*, *Literatura și arta română*, X, 1905, pp. 435—436 (inscription de Crețulești-Ilfov, avec photo, p. 445).

1707, demande au général autrichien Stahemberg des nouvelles « *della nostra Europa* »³⁵. Un siècle auparavant, Michel le Brave concevait encore le combat qu'il menait contre les Turcs comme un sacrifice pour la défense de la chrétienté. On peut régresser jusqu'au XV^e siècle : Etienne le Grand avait la même idée du rôle de la Moldavie. Constantin Brancovan, en parlant de l'Europe, où il réclame une place pour son pays, se manifeste comme un homme de son temps. Car son époque est celle où « les géographes modernes » étaient en train de préciser les contours de « notre hémisphère » : expressions neuves en roumain, que l'on rencontre sous la plume de Constantin Cantacuzène³⁶. Pour Brancovan et ses contemporains, l'Europe c'est le monde civilisé.

Néanmoins, faire partie de l'Europe ne va pas de soi et n'est pas une situation définitivement acquise. Les Roumains allaient en faire l'expérience sous l'influence des forces de dissociation, durant ce XVIII^e siècle à la fin duquel un voyageur français, en arrivant à Herța, pouvait s'exclamer : « *L'on ne trouve déjà plus aucune trace de nos usages. C'est ici que finit véritablement l'Europe* »³⁷. Or, c'est le paradoxe de l'époque de Brancovan que d'avoir provoqué l'orientalisation par des réformes qui souhaitaient la modernisation. Il y a eu une réaction de l'intérieur, de défiance et de résistance. Il y a eu surtout une réaction brutale de l'extérieur, la Porte intervenant fermement pour arrêter ce mouvement centrifuge qui menaçait de détacher les Principautés de l'Empire ottoman.

Ce n'est qu'après 1800 que les Roumains reprendront la découverte de l'Occident. Alors, l'initiative en reviendra à une élite tellement isolée des masses que son romantisme exalté s'accompagne d'une démophilie volontiers compatissante : « *le pauvre Roumain est toujours sublime* »³⁸. On aura reconnu le style d'un révolutionnaire de 1848. Cette affirmation très caractéristique est écrite en français. Que s'est-il passé ? Tout simplement, le tiers état a poursuivi son ascension et, s'il faut croire Norbert Elias, « la lente montée des classes moyennes s'accompagne de la transformation de leurs caractères sociaux spécifiques en caractères nationaux »³⁹. A la limite, tout nationalisme est en danger de devenir narcissiste. La bourgeoisie qui se saisira du pouvoir politique au XIX^e siècle et l'*intelligentsia* qui en forme l'avant-garde ont déjà acquis la redoutable habitude d'être entretenues par l'Etat. La question qu'il vaut la peine de se poser c'est de savoir si c'est là l'effet (général) de la structure (internationale) de l'Etat moderne. Leur soumission à l'Etat n'est-elle pas due à leurs lointaines origines, de l'époque de Brancovan justement ?

³⁵ G. Giurescu et N. Dobrescu, *Documente și regeste privitoare la Constantin Brâncoveanu*, Bucarest, 1907, p. 166.

³⁶ *Operele lui Constantin Cantacuzino*, pp. 156—157.

³⁷ Ce sont les impressions du duc de Richelieu, dans son *Journal de mon voyage en Allemagne*, publié par A. A. Polovtsov, dans *Сборник Императорскаго Русскаго Общества*, 54, 1886, p. 144.

³⁸ C. A. Rosetti către Maria Rosetti, *Corespondența*, I, éd. Marin Bucur, Bucarest, 1988, p. 105.

³⁹ Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris, 1973, p. 58.

LE TRIOMPHE DU SÉRIEL: LE MODÈLE ARTISTIQUE DE L'ÉPOQUE DE BRÂNCOVEANU ET SA DIFFUSION AU XVIII^e SIÈCLE

DANIEL BARBU

Les historiens s'accordent pour décrire la culture de l'époque du prince de Valachie Constantin Brâncoveanu (1688—1714) comme un phénomène de concentration et de fusion, dirigé d'en haut et visant à renforcer la solidarité entre toutes les manifestations de l'esprit dans le sens établi par la tradition médiévale. Le signe extérieur de ce processus fut la domination exercée par le langage figuratif¹, la prééminence des *images* et des *formes* par rapport aux *textes*. Ce privilège de la peinture résulte de l'ambiguïté de sa position à l'intérieur d'une culture dont les attaches traditionnelles ont faibli. Car, tout en appartenant, par sa nature et ses méthodes, à la « sagesse du dehors », au monde sensible, le discours figuratif n'est pas moins engagé sur la voie de la « sagesse du dedans » qui conduit au monde intelligible, qu'il évoque sans cesse de par ses fonctions liturgiques et exemplaires².

Ainsi, le caractère narratif de la peinture³ (l'essor des *Miracles*, *Paraboles*, cycles hagiographiques aux frais des thèmes symboliques et liturgiques) répond à la propension générale à élargir l'horizon du savoir (les sources littéraires de l'iconographie accroissent en diversité par la mise à contribution d'un nombre plus grand d'apocryphes et textes d'édification), à l'intérêt, toujours plus vif, pour les récits et les voyages⁴, au goût pour les choses étranges et merveilleuses : le temps lui-même n'est plus *économie du Salut* mais *histoire*. L'image religieuse, entraînée par ce phénomène tendanciel et menacée de perdre ses significations symboliques, se voit privée de sa vocation originaire de circonscrire la présence virtuelle des archétypes sacrés ou saints. La transmission de ceux-ci se réalise maintenant non plus à travers une initiation iconographique des artistes, mais par le truchement des cahiers de modèles. Les allusions, qu'on remarque souvent dans les fresques et les icônes de

¹ Alexandru Dușu, *Cultura română în civilizația europeană modernă*, București, 1978, p. 9, cf. Idem, *Intelligence et imagination à l'aube des cultures modernes sud-est européennes*, RESEE XVII, 1979, n° 2, p. 318.

² Cf. Alexandru Dușu, *Baroque et baroqueisme; le schéma mental et les formes artistiques*, « Baroque » 11, 1983, p. 77.

³ Vasile Drăgău, *Arta brâncovenească*, București, 1970, p. 27 et Teodora Voinescu, dans *Istoria Artelor Plastice în România*, II, București, 1970, p. 61.

⁴ L'œuvre du dr. Jean Comnène, *Proskynétarion tou agiou orous tou Athônos* (Snagov 1701), inspire, sans doute, l'ample représentation du Mont Athos, avec ses monastères et son relief, abritée par l'exonarthex de Polovragi (1712): Victor Brătulescu, *Mândstirea Polovragi*, BCMI XXXIII, 1940, fasc. 106, fig. 8—9, Eleonora Costescu, *L'image du Mont Athos dans l'exonarthex de Polovragi (Vilcea-Roumanie)*, «Balkan Studies» 14, 1973, n° 2, p. 308—312.

cette période, à la peinture paléologue sont dues justement à ces cahiers, compilés dans une vision rétrospective par des maîtres qui s'efforçaient de renouveler leur art à partir de modèles dont l'ancienneté pouvait garantir leur authenticité orthodoxe et byzantine⁵. Car on avait vraiment besoin d'une pareille garantie. En effet, pour les peintres de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle, l'iconographie religieuse n'est plus une *interprétation de la Révélation* mais la *mise en scène*, parfois érudite, de *l'histoire sainte*. Le problème central de l'art qui fleurit pendant le règne de Constantin Brâncoveanu fut apparemment celui des rapports entre *l'intérieur et l'extérieur*⁶. Les hommes de ce temps-là — du moins ceux qui ont pu se payer le luxe d'exprimer leur opinion par écrit, car on ne sait presque rien du grand nombre — semblent s'éloigner de la tradition, qui est maintenue sans être vue. Les cultures de type traditionnel sont vivantes tant que leurs valeurs se transmettent, génération après génération, d'âme à âme, *facie ad faciem*. Mais quand, pour le grand écuyer Constantin Cantacuzène par exemple, le temps n'est plus expiation personnelle et préparation collective pour l'éternité mais, tout simplement, *histoire* — c'est-à-dire objet d'étude et matière de réflexion politique — alors, ce qui disent « les vieux gens », ce qu'on peut apprendre « d'homme », devient « chose faible » qui n'offre « aucun vrai savoir »⁷. Mais cette séparation intérieure de la tradition médiévale n'est pas encore consciemment assumée, et du fait que cette drame ne soit pas de nature « subjective », il résulte une consolidation des *formes extérieures* de la tradition, surtout des formes artistiques, qui sont bien les plus « évidentes », les plus visibles. C'est en cela que tient la conséquence majeure pour le domaine qui nous occupe : l'art sacré, vocation traditionnelle, se transforme en profession par la rationalisation d'une démarche apophatique et la normalisation de l'iconographie par le biais des cahiers de modèles.

Il est bien naturel, dans ces conditions, que la tâche de maintenir en vie les fonctions sociales et morales de la tradition et de préserver les formes post-byzantines fut endossée par le clergé, le moins atteint, semble-t-il, par ces changements de mentalité et, d'ailleurs, le principal et direct bénéficiaire de l'activité des artistes. Les hiérarques (les métropolitains Théodose⁸ et Anthime⁹, les évêques Ilarion de Rimnic¹⁰ ou Métrophane de Buzău¹¹) et les higoumènes des grands monastères (Jean de

⁵ Tel fut le cas au Mont Athos où Denis de Fourne prit comme modèle les fresques de Panselinos et également en Pays Roumains où, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le peintre Radu copia dans ses cahiers l'ensemble de style constantinopolitain du XIV^e siècle de l'église St. Nicolas de Curtca de Argeș; Teodora Voinescu, *Un caiet de modele de pictură medievală românească*, « Pagini de veche artă românească » III, 1974, p. 147—276.

⁶ Cf. Alexandru Dușu, *Baroque et baroqueisme*, p. 79.

⁷ Constantin Cantacuzino Stolnicul, *Istoria Țării Românești*, éd. N. Cartoian et D. Simionescu, Craiova 1944, p. 5.

⁸ Fondateur et rénovateur à: Mărcuța-Bucarest, Cozia (l'ermitage St. Jean, 1670), l'ermitage Cătăuia et l'église St. Georges de Rimnicu Vilcea (1681), la métropole (1707—1708) et l'église des saints Athanase et Cyrille de Tirgoviste.

⁹ Fondateur du couvent de Toussaint à Bucarest (1712—1715) et le plus important éditeur et typographe de l'époque, lui même peintre, graveur et décorateur.

¹⁰ Il fut non seulement un promoteur de l'activité littéraire (traductions, copies, manuscrits illustrés) mais aussi fondateur et rénovateur aux ermitages de Dobrușa (1702) et Iezerul (1719).

¹¹ Remarquable traducteur, éditeur et polygraphe, fondateur de l'ermitage de Bontestl

Hurezi¹² en premier lieu) dirigèrent *de facto* sinon de droit la *politique officielle* en matière d'art, politique mise en oeuvre par les peintres liés à l'école dite de Hurezi, parce que la fondation de Brâncoveanu fut le haut-lieu où se manifestèrent à plein les tendances d'un style spécifique dont le peintre d'origine épirote Constantinos fut le promoteur¹³.

Il faut souligner que *l'école de Hurezi* a été la seule entreprise de ce genre qui en mérita son titre, tant par la valeur des oeuvres créées que par l'influence exercée sur l'art de l'époque. On a essayé parfois d'opposer à ce courant artistique patroné par le prince, une autre « école » de peinture, d'expression aristocratique, représentée par Pîrvu Mutu (Paphnutios en religion¹⁴) et financée par les Cantacuzène. Or, il n'en est rien. Car, à une seule exception (Michel le moine), on retrouve tous les collaborateurs de Pîrvu à Filipeștii de Pădure (1692), au catholicon (Stan et Neagoe), au paraklèsion (Marin) et à l'église de l'hospice (Nicola) de Hurezi (1694, 1696/97, 1699). Qui plus est, Pîrvu lui-même travailla pour Brâncoveanu à Mamu (1700) et St. Georges le Nouveau de Bucarest (1707). Pîrvu Mutu ne fut pas un chef d'école mais une personnalité puissante qui resta à l'écart du courant artistique dominant et officiel. Maître imbu d'un esprit plus conservateur et moins ouvert aux innovations que celui qui présida la création de l'école de Hurezi, Pîrvu fit preuve, en échange, d'une conscience artistique aigüe forgée auprès du grand connétable Michel Cantacuzène, dont les fondations se distinguent par leur caractère original et hardi¹⁵.

On peut donc affirmer que l'école de Hurezi naquit du rencontre de Constantinos — qui en établit les principes stylistiques¹⁶ — avec

¹² Il dirigea et surveilla les travaux de Hurezi (le catholicon, le paraklèsion, les églises de l'hospice et St. Etienne) et de Dintr-un Lemn; fondateur à Hurezi (le réfectoire, l'ermitage des Saints Apôtres), à Cozia (une chapelle), du couvent de Polovragi et de l'ermitage de Putineiu; d'une église à Cralova et des églises de Runcu, Români (St. Anges, 1700) et Șirineasa. Sur Jean et ses fondations: T. G. Bulat, *Ioan arhimandritul, întiiul egumen al mănăstirii Hurezi, « Mitropolia Olteniei » XVIII*, 1966, nos 5—6, p. 432—448; Dumitru Bălașa, *Constantin Brâncoveanu voievod și Ioan arhimandritul. Un manuscris inedit al lui Ioan, egumenul mănăstirii Hurezi, « Mitropolia Olteniei » XXV*, 1973, nos 11—12, p. 993—1001.

¹³ Cette école sous-tend les fondations suivantes avec leurs décors: la chapelle de Mogoșoaia (1688—1690, les peintres: Constantinos, Lambru, Radu, Fota, Tudor), le catholicon de Hurezi (1694; Constantinos, Ioan, Andrei, Stan, Neagoe, Ioachim), Tîrnăvița (1694 Andrei et Neagoe), le paraklèsion de Hurezi (1696—1697; Preda et Marin), la chapelle de la Cour de Tirgoviște (1698; Constantinos, Ioan, Stan, Ioachim), l'église de l'hospice de Hurezi (1699; Preda, Nicola, Ianache, Efrem), les ermitages des saints Apôtres (1700; Iosif) et de St. Etienne (1703; Andrei, Iosif, Hranite) de Hurezi, Polovragi (1703; Andrei, Istrate, Hranite, Sinion), Baia de Aramă (1703; Neagoe), le catholicon de Cozia (1705—1707; Andrei, Preda, Ianache, Gheorghe), Surpatele (1706—1707; Andrei, Iosif, Hranite, Gheorghe, Stefan), l'église de l'hospice de Bistrița (1709—1710; Istrate et Gheorghe), Govora (1711; Iosif, Hranite, Stefan, Theodosie) et Păpușa (1712; Iosif, Hranite, Theodosie), soit 15 monuments décorés pendant le règne de Brâncoveanu par 22 artistes.

¹⁴ Sur sa biographie: Teodora Voinescu, *Zugravul Pîrvul Mutul și școala sa*, SCIA II 1955, nr. 3—4, p. 135, 140—141.

¹⁵ Pîrvu Mutu exécuta pour Michel Cantacuzène 6 des 16 monuments dont la décoration lui est attribuée par les documents ou la tradition: Mărgineni (1687), Filipeștii de Pădure (1692), Sinaia (1695—1696), l'église de la Dormition de Rimnicu Sărat (1697), Fundenii Doamnei (1699) et Colțea (1700) de Bucarest. D'autre part, il convient de remarquer que les peintres de l'école de Hurezi ont travaillé eux-aussi pour les Cantacuzènes (Cozia, Bistrița, etc.).

¹⁶ Principes déjà énoncés à l'église de la Princesse de Bucarest (1683): I.D. Ștefănescu, *L'église Doamnei (de la Princesse) à București*, BCMI XXXVI, 1943, fasc. 115—118, p. 7—35 et Corina Popa, *Constantinos și Ioan — autorii ansamblului de pictură de la biserica Doamnei—București*, « Monumente Istorice și de Artă », 1976, n° 2, p. 33—46.

l'archimandrite Jean — qui fut l'ordonnateur du programme iconographique. En effet, le décor des églises de Hurezi est profondément imprégné de l'esprit monacal et ne comporte qu'un nombre réduit de traits en rapport avec l'art princier. Même la galerie — d'une extension sans précédent dans la peinture valaque — de portraits votifs et commémoratifs abritée par le narthex du cathicon est concurrencée, sur les parois de la même pièce, par des thèmes évoquant les valeurs de la vie monastique (*L'échelle de Jacob, L'échelle de St. Jean Climaque, La vie du prophète Elie*)¹⁷ et n'appartient pas organiquement au programme de l'église dont elle n'annonce point le déroulement. Qui plus est, le cycle du « saint empereur » Constantin le Grand — homonyme de Brâncoveanu (un « nouveau Constantin » selon les panégyristes du temps¹⁸) et patron du couvent — dont l'ample développement aurait certainement flaté le fondateur, est simplement traité en quatre épisodes.

Le véritable manifeste de cette tendance monacale du décor de Hurezi est l'allégorie de l'Eglise peinte dans l'exonarthex de la chapelle de l'hospice. L'Eglise y est figurée par un navire entouré d'hérétiques et infidèles (Calvin et Mahomet parmi eux) dans lequel voyagent les hiérarques groupés autour de la table eucharistique, rameurs étant les moines et timonier le Christ¹⁹. Tout personnage séculier — y compris les « saints » empereurs et rois — est exclu de cette allégorie de l'Eglise militante. Ce qui traduit la méfiance du clergé régulier à l'égard de l'intrusion des laïcs dans les affaires religieuses et sa volonté d'affirmer qu'il est le seul responsable du gouvernement de l'Eglise²⁰. Somme toute, sauf l'image illustrant un triomphe monarchique (la victoire remportée par Constantin le Grand sur Maxence) et la galerie de portraits, aucun élément du programme iconographique de Hurezi ne sert à raffermir, à travers des images, l'autorité morale du prince fondateur.

Quant à l'ample suite de portraits, elle fut, sans doute, la contribution du prince à l'élaboration du décor de Hurezi, qui glorifia ainsi « la grande lignée, ancienne et noble, de sa famille et de sa race, tant paternelle que maternelle »²¹. Mais ce n'est pas tout, car Brâncoveanu visait plus haut. En faisant exécuter les quarante-trois effigies qui occupent le registre inférieur du narthex, où les deux plus puissants clans aristocratiques de Valachie (les Cantacuzènes et les Brâncoveanu) et les voievodes du passé entourent son propre portrait d'apparat — placé, tout à fait inhabituel, sur le mur est, pendant aux saints « nationaux » Nicodème de Tismana et Grégoire le Décapolite²² — Brâncoveanu voulut proposer aux contemporains et à la postérité son image en « grand fondateur », selon la formule

¹⁷ Teodora Voinescu, *Școala de pictură de la Hurezi*, dans *Omagiu lui George Oprescu*, București 1961, p. 580. V., tout récemment : Corina Popa, *Pictura bisericii mănăstirii Hurezi — realitate artistică și culturală a veacului al XVII-lea*, SCIA 33, 1986, p. 13—30.

¹⁸ Mais aussi « un second David », cf. la préface de métropolite Théodose au *Ménéé* imprimé à Buzău en 1698 : *BRV* I, p. 366—367.

¹⁹ Teodora Voinescu, *op. cit.*, fig. 2.

²⁰ Il n'est pas inutile de rappeler que deux hiérarques valaques de l'époque, Ilarion de Râmnic et le métropolite Anthime, furent déposés, leurs actions étant jugées par les autorités de l'Etat comme trop indépendantes.

²¹ Nicolae Iorga, *Inscripții din Bisericile României*, I, București 1905, p. 185 (l'inscription dédicatoire de l'église).

²² I. D. Ștefănescu, *Contribution à l'étude des peintures murales valaques*, Paris 1928, p. 35.

employées par l'archimandrite Jean dans l'inscription dédicatoire de Polovragi²³. En effet, l'effigie du prince est présente dans la plupart des fondations pieuses de son temps. Il semble qu'aucun autre souverain valaque n'a poursuivi avec autant de persévérance l'application rigoureuse du *jus imaginis* détenu en tant que premier fondateur ou fondateur suprême du pays²⁴. On est en droit de parler d'une authentique « campagne publicitaire » dirigée par Brâncoveanu à son propre profit, à une action de propagande visuelle longuement méditée et mise en œuvre méthodiquement.

Le portrait fut donc pour Constantin Brâncoveanu l'un des moyens par lesquels il s'efforçait de proposer à la mémoire des hommes une image de « grand fondateur », de patron libéral de l'Église, des arts et de la culture. C'est pour ça que les annales officielles de son règne, composées par le grand logothète Radu Greceanu, n'omettent jamais de mentionner, voire de surévaluer, le nombre des églises et des palais fondés et « embellis » par le prince. Il y a plus : la littérature de l'époque ne manque pas de célébrer le zèle « pareil à celui de Zorobabel »²⁵ montré par Brâncoveanu envers les édifices sacrés. Parfois, l'enthousiasme du panégyriste va jusqu'à comparer une fondation du prince (St. Georges le Nouveau de Bucarest) avec Sainte Sophie de Constantinople²⁶. D'autre part, les portraits de Brâncoveanu devaient remplir les fonctions confiés normalement aux effigies monétaires qui, depuis toujours, rendent public le visage idéalisé du souverain en lui exaltant les vertus.

Par conséquent, le style de l'époque de Brâncoveanu s'affirma à Hurezi — qui en fut par la suite le modèle exemplaire — sous la direction du clergé régulier et le patronage du prince. Ces deux facteurs, qui ont donné une expression nouvelle à la tradition artistique valaque actionèrent sur des niveaux d'initiative différents. L'option du prince fondateur ne portait que sur l'architecture : on sait que Brâncoveanu, après avoir décidé d'ériger une fondation, en choisissait « le modèle et la mesure »²⁷ mais on n'a aucun renseignement sur ses préférences en matière de peinture. Ainsi qu'Ernst Gombrich l'a montré pour les débuts du Quattrocento, l'architecture fut le premier des arts à éveiller l'intérêt des patrons de la culture qui se faisaient fort d'en parler et agir en connaisseurs. Un phénomène tout à fait analogue ne vit le jour en Valachie qu'à la fin du XVII^e siècle : les artistes qui gagnèrent d'abord l'estime des fondateurs furent les bâtisseurs d'églises. La preuve en est offerte par les portraits de ces architectes, les seules images d'artistes incluses dans les décors de

²³ Victor Brătulescu, *op. cit.*, p. 6.

²⁴ Cf. Valentin Al. Georgescu, *Bizanțul și instituțiile românești pînă la mijlocul secolului al XVIII-lea*, București 1980, p. 174 ; Matthieu Bassarabe, le prince valaque dont le visage nous est transmis par le plus grand nombre de portraits (à peu près 40), n'a pas son portrait au moins dans deux églises décorées pendant son règne : Dobreni et Plătărești.

²⁵ Cf. BRV I, p. 366 ou p. 381 (épigramme de Jean Comnène dans la *Confession orthodoxe*, Snagov 1699).

²⁶ Olga Cicanci, Paul Cernovodeanu, *Contribution à la connaissance de la biographie et de l'oeuvre de Jean (Hiérothée) Comnène (1668—1719)*, *Balkan Studies*, 12, 1971, n° 1, p. 157.

²⁷ Radu Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Brâncoveanu Basarab voievod*, éd. Aurora Ilieș, București 1970, p. 229. De même procédait Michel Cantacuzène : Nicolae Stoicescu, Liana Dumitrescu, *Cum se construiau bisericile în Țara Românească și Moldova în decolul al XVII-lea — prima jumătate a secolului al XIX-lea*, SCIA 15, 1968, n° 1, doc. I, s. 84.

l'époque envisagée²⁸. Il s'agit du portrait de « Dragomir le maçon » de Băjești (1669)²⁹ et de ceux de « Manea le maître maçon, Vucașin Caragea le tailleur de pierre et Istrate le menuisier » de l'exonarthex du catholicon de Hurezi³⁰. Le domaine qui relevait de la compétence du fondateur, en l'occurrence de celle de Brâncoveanu, fut donc celui du choix du type et des dimensions de l'église. En échange, l'ordonnance du programme iconographique était le privilège du clergé qui en décida du contenu et de l'expression plastique. Mais ce privilège précieux réclamait une contrepartie. Les ecclésiastiques étaient libres de disposer du décor d'une église à condition de reconnaître — par la présence obligatoire du portrait de Brâncoveanu — que ce droit leur fut octroyé par le prince. Il est instructif à cet égard de noter que c'est justement le plus autoritaire ordonnateur de programmes iconographiques de l'époque, l'archimandrite Jean de Hurezi, et dans une fondation qui lui appartient entièrement : Polovragi, celui qui confère à Brâncoveanu le titre de « grand fondateur » du pays.

Le modèle artistique de Hurezi, créé sous le patronage de Brâncoveanu, la direction du clergé et à travers la maîtrise d'un groupe d'artistes conduit par Constantinos, était voué à une longue carrière. Les fondateurs du XVIII^e siècle s'efforcèrent, selon leurs moyens, soit à le dépasser (c'est le cas de l'ambitieux projet de Văcărești, œuvre des princes Nicolas et Constantin Mavrocordato³¹ soit à le copier, plus ou moins adroitement. Si les grands boyards et les prélats pouvaient se payer de petites répliques élégantes des formes architecturales de Hurezi (l'église Crețulescu de Bucarest — 1722 ou l'ermitage de Balamuci — 1752), les aspirations du grand nombre devaient se borner à l'imitation du programme iconographique du catholicon³².

La plupart des églises érigées après 1714 et jusqu'au début du XIX^e siècle ont coulé donc leur décoration architecturale et leur décor mural dans le moule d'une expression formalisée dont les principes se trouvaient formulés à Hurezi. L'ordonnance iconographique et les traits stylistiques des fresques de l'église principale de Hurezi deviennent en quelque sorte les canons d'une normalité à laquelle on jugera tant la valeur de toute entreprise artistique que sa validité du point de vue de la tradition post-byzantine et orthodoxe. Cette sérialisation de l'art de Hurezi tâche non seulement de masquer les innovations occidentales mais aussi de créer — par le biais d'un horizon visuel à repères fixes et familiers — l'illusion de l'immunité contre les mutations brusques qui menaçaient le mental collectif des Roumains du XVIII^e siècle.

²⁸ Les autoportraits de Pirvu Mutu ne sont pas inclus dans le programme de l'église mais cachés dans les cages des escaliers des clochetons, étant une sorte de *Malerei für Maler*.

²⁹ Cornelia Pillat, *Pictura murală în epoca lui Matei Basarab*, București, 1980, fig. 49.

³⁰ Vasile Drăguț, *op. cit.*, fig. 101.

³¹ On peut supposer que Nicolas Mavrocordato visait, par l'ampleur du programme architectural et culturel de Văcărești, un modèle encore plus fameux que Hurezi, soit le couvent constantinopolitain du Pantocrator, fondation des Comnènes, dont le *typikon* était, à l'époque, en sa possession: Paul Gautier, *Le Typikon du Christ Sauveur Pantocrator*, REB, 23, 1974, p. 6-7.

³² Ainsi, Denis Bălăcescu, higoumène de Hurezi, demanda *expressis verbis* aux peintres embauchés par lui à Șomânești (1750) et Baia de Fier (1752) à s'inspirer du décor du catholicon de Hurezi: Teodora Voinescu, dans *Istoria Artelor Plastice în România*, II, p. 72.

Pour la première fois dans l'ancien art valaque, un prototype artistique est reproduit à outrance, parfois habilement, d'habitude sèchement, avec fantaisie ou manque d'agrément, en centaines et centaines d'exemplaires. La fondation pieuse cesse d'être un *unicum*, une création irrépetable et fière de son individualité sinon de son originalité. Au contraire, maintenant la ressemblance c'est le critère de la fondation d'une église. Ressemblance idéale et jamais atteinte avec Hurezi, ressemblance actuelle, voulue par les fondateurs et recherchée par les architectes et les peintres³³, entre une église et l'autre, de plus en plus pareilles au fur et à mesure qu'on avance vers le XIX^e siècle. Cet enchaînement, ce triomphe du sériel, assuré par la diffusion du modèle de Hurezi, tend à effacer l'accident et la nouveauté et par là même à purger la conscience collective de toute forme de tension ou de conflit.

Afin de mieux étudier cette mentalité totalisante et établir qui en sont les porteurs, nous avons eu recours à une analyse quantitative des fondations selon l'origine sociale des bailleurs des fonds. J'ai pris en considération seulement les églises (à l'exclusion d'autres édifices : palais, maisons, etc.)³⁴ parce qu'elles, par leur caractère éminemment public rendent compte de la vocation sociale de chaque groupe envisagé. Pour faire mieux ressortir les transformations qui eurent lieu au XVIII^e siècle, j'ai dressé un tableau comparatif, divisé en trois créneaux chronologiques : le XVII^e siècle (1601—1687), le règne de Brâncoveanu (1688—1714) et le XVIII^e siècle (1715—1820). Les quatre niveaux sociaux de l'analyse sont : *le pouvoir princier* (le prince régnant et les membres de sa famille), *les grands boyards* (les grands dignitaires de l'Etat et de la Cour dont l'origine noble et ancienne ne joue pas toujours), *le clergé* (la hiérarchie épiscopale et le clergé régulier) et *le tiers état* (les gentilshommes campagnards, parfois de vieille souche, les marchands et les artisans, le clergé séculier, les officiers de la milice locale, les habitants des villes, les paysans).

L'état insatisfaisant de nos connaissances surtout en ce qui concerne les monuments du XVIII^e siècle, ne nous permet malheureusement pas de donner de façon absolument certaine les chiffres et les pourcentages qui vont suivre. Mais, en attendant la publication complète de ces monuments, j'ai jugé opportun d'entreprendre, même sur un matériel bibliographique lacunaire, cette analyse qu'une information exhaustive corrigera par endroits mais, j'en suis sûr, confirmera dans l'ensemble.

fondateurs	1601—1687		1688—1714		1715—1820	
pouvoir princier	47	16 %	18	13 %	13	1 %
grands boyards	138	48 %	50	35 %	248	22 %
clergé	50	17 %	35	25 %	159	14 %
tiers état	53	19 %	41	27 %	704	63 %
total monuments	288		144		1108	

³³ V. les témoignages recueillis par Nicolae Stoicescu et Liana Dumitrescu, *op. cit.*, notamment doc. II p. 84 et doc. IV p. 85.

³⁴ On n'a pas compté les chantiers de réfection ou restauration, les travaux de décoration et les égalises en bois. Y sont incluses seulement les églises nouvellement bâties ou reconstruites dès leurs fondements (églises encore *in situ* ou dont l'existence est attestée par les sources écrites).

Voici un autre tableau, où les fondations sont distribuées selon leur habitat :

habitat	1601—1687		1688—1714		1715—1820	
rural	222	77 %	112	78 %	908	82 %
urbain	66	23 %	32	22 %	200	18 %
total monuments	288		144		1108	

Cinq observations nous viennent tout de suite à l'esprit après la lecture de ces sources quantitatives, encore provisoires :

1. Au « siècle phanariote », le prince régnant cesse de participer à l'effort du pays dirigé vers l'édification de fondations sacrées. Et quand l'autorité princière ne construit plus d'églises, elle perd sa nature charismatique pour devenir une *Beamtenherrschaft*. Un pouvoir qui ne laisse pas les traces de sa vocation communautaire et de son espoir dans la vie future sur la terre qu'il gouverne, un tel pouvoir reste étranger non seulement par sa race mais aussi bien par sa mentalité.

2. Le poids du clergé régulier hausse de 17 % au XVII^e siècle à 25 % dans l'intervalle 1688—1714 pour baisser de nouveau à 14 % au XVIII^e siècle, ce qui confirme, s'il en était besoin, l'importance accrue des ecclésiastiques pendant le règne de Brâncoveanu : les prélats construisent deux fois plus que le prince. A peu près un quart des fondations cléricales sont érigées par l'archimandrite Jean de Hurezi (qui détient 6 % du total des monuments).

3. Au XVIII^e siècle on construit moins qu'auparavant dans les villes, ce qui indique une certaine influence des classes rurales dans le maintien du modèle de l'époque de Brâncoveanu.

4. Pour le domaine qui nous occupe, l'importance de la classe politique traditionnelle (les grands propriétaires terriens à qui revenaient de fait sinon de droit les hautes dignités de l'Etat) est en continu déclin : au XVII^e siècle elle détenait à peu près la moitié des fondations, vers 1800 moins que 25 %.

5. Le relève fut pris par le tiers état, le principal fondateur du siècle phanariote qui, en 105 ans édifia à lui seul 704 églises contre 432 construites dans les précédents 115 ans par toute la société. Ce qui revient à dire que le modèle de Hurezi fut non seulement autoritaire mais aussi extrêmement productif et que sa diffusion fut endosée surtout par les classes moyennes.

Il convient pourtant de remarquer que le tiers état n'est pas un groupe social homogène ni comme richesse ni en ce qui concerne les rapports avec le pouvoir. On aimerait s'avoir combien de ces 63 % soit 704 monuments sont édifiés par les hobereaux, combien par les marchands et quel fut l'apport réel des paysans. Ce problème ne sera résolu que par des analyses approfondies de chaque monument et de chaque région. Une telle étude, entreprise pour le département de Vilcea, a montré que plus de 100 des 140 églises bâties ou refaites dans l'intervalle 1750—1800 sont l'œuvre des curés et des habitants des villages, c'est-à-dire des paysans³⁵.

³⁵ Constantin Bălan, *Cititori și societate în ultimele decenii ale veacului al XVIII-lea. Date noi privind monumentele din partea de vest a Țării Românești*, dans *Arta românească în « Secolul Luminilor »*, București, 1984, p. 156.

Mais il est superflu de nuancer davantage la composition sociale du tiers état. Car les églises érigées par un groupe social unitaire ne sont pas nombreuses. Dans la plupart des cas on a affaire à une *association* de personnes d'origine assez différente, réunie en vue d'une fondation (le gentilhomme du village, l'abbé d'un couvent voisin, le curé, les paysans, un riche marchand concerné par la vie future, etc.). Par là, l'édification d'une église devient, au XVIII^e siècle, une forme de *solidarité* sociale, mais une solidarité de récupération qui regarde vers les valeurs du passé, une solidarité hantée par la nostalgie de la tradition médiévale.

Retenons donc de cette rapide analyse que si l'indice d'habitat en faveur du milieu rural paraît fragile, celui de « démocratisation » est beaucoup plus solide. C'est-à-dire que le promoteur de la normalité dont le modèle artistique de Hurezi en rend compte, fut le tiers état. La conséquence majeure a été le compartimentage social de l'art. L'aristocratie sera gagnée, dans le dernier quart du XVIII^e siècle, par la peinture européenne et l'architecture néoclassique qui formeront ensemble « l'art culte » du XIX^e siècle. De ce fait, l'attachement — prolongé dans la première moitié du siècle passé — du tiers état à l'esprit qui présida la formation du « style » de l'école de Hurezi, transformera les échos sériels de celle-ci en « art populaire »³⁶, expression visuelle d'une culture emboîtée.

Ainsi, plus que par d'autres voies, la tradition médiévale continua d'habiter la mentalité collective des artisans, marchands, hobereaux et paysans roumains à travers le modèle artistique établi à l'époque du prince Constantin Brâncoveanu.

³⁶ Teodora Voinescu, *Sur la notion d'« art populaire » dans l'art roumain de la fin du Moyen Âge*, RRHA IX, 1972, n° 2, p. 224—228.

DOCUMENTS CONCERNANT LES RELATIONS ROUMANO-ITALIENNES À L'ÉPOQUE DE BRÂNCOVEANU

MIHAIL CARATAȘU

A la fin du XVII^e siècle, l'archimandrite Hrisante Notaras, neveu de Dosithée patriarche du Jérusalem et son successeur au patriarcat, ainsi que Radu Cantacuzène, fils du grand lettré roumain Constantin Cantacuzène le « Stolnik » furent envoyés parfaire leurs études à Padoue. Leur hôte et mentor là-bas fut Nicolas Comnène Papadopoulos, professeur de droit canonique à l'université. Au début de l'année 1700 celui-ci facilita à Radu Cantacuzène une entrevue avec le cardinal Giovanni Francesco Albani, auquel il remit un message de la part du prince régnant Constantin Brancovan¹.

La même année, en novembre, le cardinal Albani fut élu Pape sous le nom de Clément XI. Dès qu'il apprit l'événement, le prince de la Valachie envoya au Pape une magnifique lettre de félicitation datée le 18 février 1701².

Dans sa lettre de réponse du 7 avril 1701 le Pape Clément XI confirmait la mission antérieure de Radu Cantacuzène et suggérait l'inauguration d'une nouvelle étape dans les relations avec le Vatican³.

Suite à l'ascendant de ces contacts le 1^{er} novembre 1707 le prince Constantin Brancovan⁴ et Constantin Cantacuzène le « Stolnik »⁵ interviennent auprès la Congrégation « De Propaganda Fide », par des lettres à part, en faveur de la nomination du pasteur Benigno Da Miglionico — descendant de la fameuse famille italienne Ferrati — à l'archevêché catholique de Sofia sous la juridiction duquel se trouvait aussi le vicariat apostolique de la Valachie, ou à l'évêché de Nicople. La lettre rappelle que le pasteur recommandé pour remplir cette haute fonction ecclésiastique était l'oncle du médecin en chef de la cour princière, Bartolomeo Ferrati. Le prince de la Valachie saisit cette occasion pour faire l'apologie de la maison Ferrati et de son fondateur Vito Ferrati « che dopo resi molti servizi in Roma, fondata la Collegiata di Miglionico, fu Vescovo di Motola ed abbate led Legno della Croce di Congliano ».

¹ Cf. Virginia Vasiliu, *Constantino Brâncoveanu e il cattolicesimo*, in « Ephemericis Dacoromana » Roma, 1925, 3, p. 110.

² Ibidem, p. 112—113.

³ *Documente Hurmuzaki*, vol. 9, 1^o partie, București, 1897, p. 366, n^o 522.

⁴ Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie, Documente, DCCCXCVII/114 b.

⁵ Ibidem, doc., n^o 114 a.

Il va de soi que les démarches étaient le résultat des insistances du comte Bartolomeo Ferrati qui sollicitait à son tour, par une lettre rédigée à Bucarest le 15 mars 1708, la nomination de son oncle, le moine franciscain de stricte observance Benigno Da Miglionico, dans la fonction d'archevêque de Sofia ou d'évêque de Nicople.⁶

Même si la proposition avancée par le prince de la Valachie ne fut pas prise en considération, le poste étant occupé entre temps par Paolo Josich⁷, elle témoigne du rythme ascendant des relations avec le Vatican, en dépit de la polémique provoquée, sur le plan religieux, par l'«Union» qui avait eu lieu en Transylvanie. Les documents que nous publions mettent en lumière les vastes disponibilités politiques et spirituelles des princes régnants de la Valachie du début du XVIII^e siècle.

ANNEXE 1

1707, 1^{er} novembre, Tîrgoviște

Le voïvode Constantin Brancovan, prince régnant de la Valachie, recommande à un haut dignitaire de la Congrégation «De Propaganda Fide» la nomination du pasteur Benigno Da Miglionico dans la fonction d'archevêque de Sofia ou d'évêque de Nicople, ayant le vicariat apostolique en Valachie, avec la mention que le pasteur est l'oncle du comte Bartolomeo Ferrati, médecin en chef de la cour princière.

Em(inentissi)mo Sig(no)re Sig(no)re Col(endissi)mo

Trovandosi nella mia Corte il Sig(no)re Conte Bartolomco Ferrati in qualità di Protomedico, che per le pellegrine sue virtù, sperienza nell'arte medica, e particolarmente per il speciale affetto e fedeltà verso la casa mia s'è reso degno di tutta la propensione. Questo pigandomi d'assisterlo app[ress]o V(ost)ra Emin(en)za, à chi dandomi coraggio d'incomodare la sperimentata sua bontà in tempo di mio fratello cogino il Sig(no)re Ridolfo Cantacuzeno, non potei far di meno di non accordargli quanto a me s'aspettas(s)e per compiacerlo. Il suo desiderio è di far promuovere, se sarà possibile a qualche dignità ecclesiastica il molto Re(veren)do P(astro)re Benigno da Miglionico Reformato suo zio paterno, unico avanzo della Casa Ferrati tanto benemerita della S. Chiesa Romana, che oltre l'esser stata Padrona per inanzi di molti juspadronati ecclesiastici, da duecento resi molti servizi in Roma, fondata la Colleggiata di Miglionico fù vescovo di Motola ed abbate del Legno della Croce di Congliano, e benefattore della mede(si)ma, ove molti in appresa dell'istessa fameglia furono abbati ed altri hanno godute le prime dignità della sudetta Colleggiata, si come pure nell'istessa tre sono mori l'ultimo Di Vito Ferrati, à che vi s'aggiunge il merito singolare del soggetto come uomo esemplare d'integrità di vita secondo mi sono accertato, che nel corso della sua età avanzata fù instancabile à beneficio della Religione, essendo stato più volte maestro de'novizi nella sua Provincia di Basilicata avendo sempre con decoro sostenute

⁶ • Diplomatarium Italicum • I, p. 144—145.

⁷ Cf. Bibliothéque de l'Académie de la R. S. de Roumanie, documents. DCCCXCVII/115b (copie).

trenta e più guardiani, con non minor dottrina ed applauso fatti in vari luoghi conspici da trenta tre quaresimali, con esser stato da cinque volte deffinitore, da tre volte Custode, più volte visitatore in diverse Provincie, essendos'anche portato due volte in Spagna all'elezione del Loro Generale invece del ministro provinciale e di più con le sue fatiche ha abbelliti, e ristabiliti vari monasteri. La onde essendo vacante l'Archivescovato di Sofia, quanto più posso (se pur vale la mia mediazione) prendo il motivo di pregare l'Em(inen)za V(ost)ra in favore del sudetto P. Benigno, e caldamente raccomandarlo all'alta di Lei protezione, acciò sopra si buono sostegno venghi appoggiato il sudetto Archivescovato, o almeno Vescovato di Nicopoli, e Vicariato Apostolico di questa Provincia. So che V(ost)ra Em(inen)za per sua solita benignità mi farà questa grazia, e che con la prudenza usará quei mezzi che stimerà più opportuni appresso Sua Santità à decorarmi di si riguardevole soggetto che da me sarà assistito; si che non dubitando ottinere si alto favore in riguardo di si potente et autorevole mezzo, e dal non vedervi opposizione di questi Padri dell'osservanza per l'uniformità della Religione. La prego commandarmi, e di credermi che per quanto si potranno stendere le mie deboli forze non mi risparmiarò in tutti gl'incontri de'stimatissimi comandi di V(ost)ra Eminenza, che di Sua Santità, e mi trovarò sempre pronto ed in ogni occasione a dar quei saggi che mi faranno conoscere quale con tutto il rispetto sono e resto

Di V(ost)ra Em(inen)za dev(otissimo) ed
obli(gatissimo) serv(ito)re
Constantinus Brancovanus
Principe di Valachia e del Sac. Rom.
Imp(eri)o

Tergovisto mia vecchia Residenza
p(ri)mo Novembre S.V.1707

Cf. Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie, documents, DCCCXVII/114 b (copie)

ANNEXE 2

1707, novembre 1, Tirgoviște

Constantin Cantacuzène le « Stolnik » remercie un prélat de la Congrégation « De Propaganda Fide » de la bienveillance et de l'appui accordés à son fils Rodolfo avec la prière d'intervenir en faveur de la nomination de Benigno da Miglionico à l'archevêché de Sofia où à l'évêché de Nicople tout en mentionnant que celui-ci est l'oncle du comte Bartolomeo Ferrati, médecin en chef de la cour princière.

Em(inentissimo) Sig(no)re Sig(no)re P(ad)r(oni)e
mio Col(endissimo)

Più che volentieri ha abbracciato l'occasione d'incomodare l'Em(inenza) V(ost)ra, acciò con questa abbi il bramato motivo di dichiararne per le grazie compartite un tempo fa al mio figlio Rodolfo suo umilissimo servo, non meno gli dovuti ringraziamenti, che il desiderio, che ho sempre

conato di darmene à conoscere in fine per vero divotissimo e obligatissimo servitore. Se nell'animo grande di V(ostra) Em(inenz)a non fù disunita la bontà in favorirmi nella persona di mio figlio sudetto, così da me la voglia di ringraziarla servendola, *che però umilmente la supplico a darmene il motivo con commandi, acciò sperimentandomi, veda di lunga avanzare i fatti a quanto umilmente m'esprimo.*

Eminentissimo Sig(no)re l'occasione s'è, che trovandosi appresso noi il Sig(no)re Conte Bartolomeo Ferrati in qualità di Protomedico per ogni capo meritevole dell'affetto di tutta questa Patria, e desiderando fare ascendere a qualche dignità ecclesiastica l'unico suo zio, e residuo della Casa Ferrati il p(astro)re Benigno da Miglionico, non ho potuto far di meno di non stabilirmi maggiormente obligato, in supplicare la di Lei sperimentata benignità in favore d'una Casa benemerita, e di un soggetto esemplare come sua Altezza nostro Principe nella sua ne porta le notizie; e perchè in queste parti vaca l'archivescovato di Sofia col vescovato di Nicopoli, e vicariato Apostolico di questa Provincia desiderandolo precisamente in questi luoghi, con ogni efficace preghiera ne supplico" Em(inenz)a V(ost)ra, acciò col suo potente mezzo in venga ad essere consultato di questo favore, ed assistito in questo affare appresso Sua Santità, e della Sacra Congregazione, col dichiararmi di non mancare d'aggiunto al soggetto per quanto si potranno stendere le piccole mie forze, e sicome io con certezza della grazia vengo a moltiplicarmi gl'oblighi, di simil maniera è supplicata con tutta sommissione l'Em(inenz)a V(ost)ra di degnarsi comandarmi con la sicurezza di trovarmi bacciandole la Sacra Porpora, per quella che sino alle ceneri resto,

Di V(ost)ra Em(inenz)a
humilissimo devotissimo et obedientissimo
servitore

Constantinus Cantacuzenus

Tergovisto 1. Novembre s.v. 1707

Cf. Bibliothèque de l'Académie de la R. S. Roumanie, documents, DCCCXCVII/114 a (copie)

ANNEXE 3

1708, le 8 janvier

Réponse du secrétaire de la Congrégation „De Propaganda Fide” adressée à Constantin Brancovan, prince régnant de la Valachie, exprimant le regret de ne pas avoir pu donner cours à la recommandation concernant la nomination du pasteur Benigno Miglionico à l'archevêché de Sofia, vu que ce poste vacant a été occupé par le prêtre D. Paolo Josich. Le document mentionne aussi qu'une réponse en ce sens a été envoyée le 23 janvier 1708 à Constantin Cantacuzène le « Stolnik ».

Con sensi di molta estimazione, e riguardo sono stati accolti da questa S. Congr(egazio)ne gl'uffici, che a'Altezza V(ost)ra s'è compiacciuta di passare a favore de p(astro)re Benigno da Miglionico Religioso de'min. oss. di Riformati per la chiesa Arcieves(cova)le di Sofia. Essendo però la

med(esi)ma Chiesa già provveduta del suo Pastore in persona del Sacerdote D. Paolo Josich rimane à questi E(minentissimi)mi miei Sig(no)ri preclusa in questo parlare la strada di dare à V(ostra) A(ltezza) una chiara riprova della propensa volontà Loro di secondare il suo desiderio particolar(men)te in ciò che riguarda il maggior servizio di Dio e la salute dell'anime unico oggetto delle cure e pensieri dell'E.E. loro, le quali perciò staranno attendendo qualche congiuntura piu favorevole per compiacere l'A(ltezza) V(ostr)a ed io tra tanto le baccio le mani.

(Segretario della S. Congregazione)

(Vi è la risposta anche al Sig(no)re Conte Constantino Cantacuzeno nello stesso senso che al Prencipe colla data di 23 gennaio r798)

Cf. Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie, documents, DCCXCVII/115 b (copie).

UN MÉDAILLON BYZANTIN EN ÉMAIL CLOISONNÉ DÉCOUVERT À NOVIODUNUM*

FLORIN TOPOLEANU

Un heureux hasard¹ nous faisait découvrir, en janvier 1983, un médaillon byzantin en émail cloisonné². (Pl. I, fig. 1—2 et Pl. II). Le lieu de la découverte est à quelque 800 m au sud-ouest des murailles de la cité de Noviodunum (Isaccea, Département de Tulcea) — située sur la rive droite du Danube, à une trentaine de kilomètres en amont du delta du grand fleuve. Ce médaillon a un diamètre de 3,6 cm et une épaisseur de 0,2 cm.

L'avers est une représentation du Christ Pantocrator (en buste), l'une des plus répandues dans l'iconographie byzantine. Le visage est allongé, ascétique, aux traits réguliers, la chevelure et la barbe sont fournies. Le Christ, dont le regard est dirigé à droite, tient la Bible de sa main gauche, la droite étant levée en signe de bénédiction. La figure se détache sur un fond vert, en émail orné de spirales. Le visage, le cou, la main droite, les bras horizontaux de la croix du nimbe « cruciger » et l'inscription usuelle $\overline{\text{IC}}-\overline{\text{XC}}$ sont en émail blanc, la couleur ayant pris une légère teinte grisâtre. L'auréole et le manteau ont deux nuances de bleu. Les cheveux et la barbe sont noirs, à points de couleur brique. Les lèvres, les autres rayons du nimbe et un galon de la chlamyde sont rouges. La Bible est jaune, à tranches rouges, ornée de pierres bleues ; la manchette de la main droite est verte.

Sur le revers de la médaille apparaît une effigie de la Vierge orante, portant un *maphorion*. La figure est légèrement orientée à gauche, les mains étant levées dans la même direction. Le visage est ovale, les traits sont minutieusement tracés, le regard est tourné à gauche. Le fond, toujours orné de spirales, de même que le visage, le cou et les mains sont blancs, les lèvres et la pierre qui sertit le bracelet sont en émail rouge. Le *maphorion* est bleu, bordé et galonné de jaune, la même couleur étant celle des étoiles se trouvant à la hauteur de la tête et des épaules. Le nimbe et le bracelet de la main droite sont en émail vert, les lettres de l'inscription $\overline{\text{MP}}-\overline{\text{ΘY}}$ étant bleues.

Les deux représentations du médaillon, le Christ Pantocrator et la Vierge orante forment, avec St. Jean Baptiste, la scène *Désis*, fréquente, à partir du VII^e siècle, dans l'iconographie byzantine, qu'il s'agisse de

* La pièce a été signalée succinctement lors du colloque « Vestiges anciens au Bas Danube », Tulcea, 22—29 mai 1983.

¹ La pièce a été trouvée dans un champ fraîchement labouré du périmètre de l'Association d'arboriculture fruitière d'Isaccea qui recouvre la nécropole tumulaire et plane de la cité de Noviodunum.

² Musée du Delta du Danube, Tulcea, inv. 38.555.

peintures monumentales, de mosaïques, de sculptures ou d'icônes³. C'est au VIII^e siècle que paraît remonter la plus ancienne scène *Déesis* conservée dans l'émaillerie byzantine⁴. Parfois, le nom *Déesis* est appliqué seulement aux représentations des deux personnages principaux⁵,

L'étude de laboratoire du médaillon a permis de constater, tant par des observations directes qu'à la suite de l'analyse par diffractons de rayons X, que le support et les arêtes du décor ont été fabriqués en cuivre⁶. La radiographie de la pièce indique une forte corrosion, visible à l'extérieur surtout sur le pourtour du système permettant de fixer le médaillon; cependant l'émail demeure compact, adhérent parfaitement, attestant la maîtrise consommée de l'artisan. Au moment de sa découverte le médaillon était couvert d'une couche uniforme, d'un blanc laiteux, due à l'action des composants alcalins du sol.

Etant donné l'état de conservation médiocre, la restauration se réduisit à un nettoyage mécanique sous microscope, en bain d'alcool, de tous les dépôts du sol et des produits de corrosion du cuivre, qui formaient de petites protubérances. Pour rendre à l'émail sa transparence et reconstituer — au moins partiellement — l'aspect original du médaillon, on l'a couvert de l'huile de silicones, jouant aussi un rôle de conservant.

Vu que l'investigation du médaillon n'a pu être complète — au sens de la détermination et de la description exacte des modalités de réalisation — nous considérons opportune une succincte incursion dans l'historique et la technique de l'émail. Les premiers bijoux émaillés ont été travaillés, semble-t-il, en Egypte des Pharaons, le procédé consistant à encadrer d'or les insertions en verre poli⁷. L'art de l'émaillerie est continuée pendant l'Antiquité, par les Grecs et les Romains, sans que la filière en ait pu être précisée. Ceux qui approchaient le plus de la technique byzantine étaient les orfèvres grecs, qui remplissaient de verre coulé les espaces libres des filigranes; les Romains, eux, coulaient la pâte de verre dans de petits moules appliqués sur les superficies qui devaient être décorées⁸. Les bijoux émaillés sont rencontrés aussi chez les peuples migrants, de souche germanique⁹ surtout, ainsi que l'attestent certaines découvertes faites sur le territoire de la Roumanie¹⁰. On peut affirmer que l'orfèvrerie appliquant des émaux sur les bijoux, vases, objets servant au culte a été connue

³ *Ornamenta Ecclesiale Kunst und Künstler der Romanik, Katalog zur Ausstellung des Schnütgen Museums in der Josef-Hambrich-Kunsthalle*, 3, Köln, 1985, p. 171—172.

⁴ N. Kondakov, *Geschichte und Denkmäler des Byzantinischen Email*, Frankfurt am Main, 1892, p. 125, Fragment conservé dans le monastère de Martvilli en Géorgie.

⁵ Sergio Bettini (étude introductive), *Venezia e Bisanzio*, Venezia, Palazzo Ducale, 8 giugno — 30 settembre 1974, p. 58, fig. 39.

⁶ Le médaillon a été examiné dans les laboratoires de spécialité du Musée d'Histoire de la R.S.R. à Bucarest, à l'aide du physicien Gh. Niculescu, que nous remercions une fois de plus des conseils relatifs à la restauration et à la conservation.

⁷ Klaus Wessel, *Die Byzantinische Emailkunst, vom 5 bis 13 Jahrhundert*, Recklinghausen 1967, p. 11; E. Babelon, *Le tombeau du roi Childéric et les origines de l'orfèvrerie cloisonnée*, Paris, 1923, p. 79 (dans Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France, tome LXXVI).

⁸ K. Wessel, *loc. cit.*

⁹ *Ibidem*, p. 19, Louis Bréhier, *La sculpture et les arts mineurs Byzantins*, Paris, 1936, p. 39.

¹⁰ Des pièces de l'inventaire des trésors de Pietroasa, Apahida, Velt, Someşeni, les bijoux de facture byzantine de Histria; après le VII^e s., des émaux ornant des vases du trésor de Snicolaul Mare.



PLANCHE I

Le médaillon de Noviodunum — Isac cea
1. Photo blanc et noir
2. Photo en couleurs



PLANCHE II

Le médaillon de Noviodunum — Isaccea — Dessin.

et pratiquée — sous diverses formes et en diverses techniques — par la majorité des civilisations antiques¹¹.

La technique de l'émaillerie atteint la perfection à Byzance, où, selon certains chercheurs, elle s'était transmise des Perses sassanides.¹² Les émaux ouvragés dans la technique *cloisonné* ont représenté un moment de pointe de l'art byzantin, le médaillon de Noviodunum — Isaccea étant en ce sens un exemple probant.

Habituellement, de tels bijoux étaient exécutés sur un cadre en métal précieux — or, argent ou vermeil, et seulement dans de rares cas sur du cuivre¹³. Sur la surface métallique qui devait être émaillée — disque, dans le cas des médaillons — on traçait avec une pointe le contour exact du sujet choisi. Ce dessin formait un repère sur lequel étaient collées des bandes très fines du métal respectif. Une bande plus large était fixée aussi en marge du disque. Un réseau était ainsi formé, à cellules fermées, pouvant être complété à l'intérieur avec des détails des vêtements des personnages ou du décor. L'espace resté disponible était traité de manière à offrir une adhérence accrue au verre fondu. Klaus Wessel appelle cette réalisation, d'une manière suggestive, «die Technik des Zellengefüges verbunden»¹⁴ car chaque espace délimité par des arêtes retient tel un coffrage le verre fondu en diverses couleurs¹⁵, formant l'image voulue. A chaque couleur, de la poudre de verre mélangée à des oxydes métalliques, correspond une certaine température de fusion propre, celle-ci ayant lieu progressivement dans le four, en commençant par l'émail dont le degré de fusion était le plus élevé. La surface entière était ensuite nivelée et polie¹⁶.

La radiographie du médaillon d'Isaccea a mis en évidence le fin réseau en bandes de cuivre formant le dessin. On n'a pu cependant déterminer la modalité dont l'émail a été fixé sur le cadre. Il y a sur ce point diverses hypothèses, dont celle de la soudure à chaud ou à l'aide de résines et colles végétales ou à la cire¹⁷. Une découverte heureuse illustre

¹¹ E. Babelon, *loc. cit.*

¹² L. Bréhier, *loc. cit.*; Louis Réau, *L'art primitif, l'Art médiéval*, Paris, 1934, p. 58; E. Babelon, *op. cit.*, p. 81—82 opine que la technique de l'émail cloisonné s'est répandue «à la fin de l'Antiquité et aux commencements du Moyen-Age ayant un double foyer: chez les Byzantins et chez les Perses sassanides», tout en précisant que «on admet généralement la priorité des Sassanides sur les Byzantins».

¹³ E. Molinier, *L'Émaillerie*, Paris, 1891, p. 2; K. Wessel, *op. cit.*, p. 12; Marvin C. Ross, *Catalogue of the Byzantine early Medieval antiquities in the Dumbarton Oaks Collection*, volume two, *Jewelry, Enamels and Art of the Migration period*. Trustees for Harvard University, Washington, D.C. 1965, p. 99.

¹⁴ K. Wessel, *op. cit.*, p. 12.

¹⁵ Les diverses couleurs du verre étaient obtenues à l'aide des oxydes métalliques: de zinc (blanc), de cobalte (bleu), de cuivre (vert); le protoxyde de cuivre et l'oxyde de fer (rouge), cf. K. Wessel, *op. cit.*, p. 14.

¹⁶ La technique de l'émail cloisonné est décrite par plusieurs chercheurs: E. Molinier, *op. cit.*, p. 2—7; E. Babelon, *op. cit.*, p. 79—81; L. Bréhier, *loc. cit.*; Shalva Amiranashvilli, *Medieval Georgian enamels of Russia*, New York, 1964, p. 13—18; S. Bettini, *op. cit.*, p. 78—79; K. Wessel, *op. cit.*, p. 12—14; *idem*, *Splendeur de Byzance*, Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, 2 octobre — 2 décembre 1982, p. 188, etc. Je remercie les chercheurs dr. Radu Popa et dr. Alexandru Barnea de l'Institut d'Archéologie de Bucarest de l'aide qu'ils nous ont accordée à nous procurer la bibliographie nécessaire pour l'étude du médaillon d'Isaccea.

¹⁷ E. Molinier, *op. cit.*, p. 3; S. Amiranashvilli, *op. cit.*, p. 14; K. Wessel, *Die Byzantinische ...*, p. 12.

parfaitement la préparation du support métallique pour l'application de l'émail cloisonné. Il s'agit de deux médaillons en bronze jaune, probablement des moules, travaillés à Constantinople par un apprenti, au IX^e siècle : ces pièces se trouvent maintenant dans la collection Dumbarton Oaks. Il n'y a pas de traces de verre sur ces pièces, mais on observe en revanche très clairement les deux représentations, de Jésus et de Marie, dont les contours sont réalisés en bandes fines, la marge bandée des disques, et le fond piqué pour en accroître l'adhérence¹⁸. (Pl. III, fig. 1).

L'histoire de l'émail byzantin s'inscrit, le long de huit cents ans, entre deux dates relativement exactes. Le premier émail de facture byzantine est considéré le médaillon que l'empereur Théodose II (408—450) avait donné à l'impératrice Licinia Eudoxia¹⁹. La seconde date est l'an 1204, quand la production des émaux cesse à Constantinople, conquise et pillée par les armées de la quatrième Croisade²⁰. En cette période, de nombreuses pièces datées avec précision permettent de suivre chronologiquement les styles et les modalités techniques utilisés dans les ateliers de Constantinople²¹, le foyer spirituel de l'Empire : d'où l'unité et la valeur spéciale de l'art, à savoir de l'art religieux²². Les autres centres connus de l'émaillerie, quoiqu'influencés par les ateliers impériaux, n'avaient jamais atteint le haut niveau de raffinement de ceux-là²³.

Dans les collections de Roumanie sont conservés deux médaillons en émail cloisonné. Le premier en a été découvert au sud de la Dobroudja, dans un trésor daté aux X^e—XI^e siècles en base des analogies et du contexte archéologique. Ce médaillon, en or, a un diamètre de 4,1 cm et il est décoré seulement sur l'avvers des effigies des martyrs Alexandre, Lausus et Florus, représentés debout. Cette effigie, très rare dans la miniature byzantine, est un véritable chef-d'œuvre typique pour les ateliers de Constantinople²⁴. (Pl. III, fig. 2). Le deuxième médaillon est en provenance d'un endroit non identifié sis en Dobroudja. Il est fabriqué en cuivre, a le diamètre de 3,3 cm, et porte, sur l'avvers et le revers, les effigies des saints Démètre et Procope²⁵.

¹⁸ M. C. Ross, *op. cit.*, p. 99—100, no. 44, pl. LXVII; K. Wessel, *op. cit.*, p. 56, 59, n° 11, fig. 11 a, b.

¹⁹ K. Wessel, *op. cit.*, p. 15.

²⁰ *Ibidem*, p. 17; S. Bettini, *op. cit.*, p. 82.

²¹ K. Wessel, *op. cit.*, p. 21—32, fait un tour d'horizon de toutes les pièces datées, nombre en étant illustrées dans le catalogue.

²² Viktor Lazarev, *Istoria picturii bizantine* (Histoire de la peinture byzantine), 1^{er} vol., București, 1980, p. 50—51.

²³ Il y avait des ateliers d'influence byzantine en Géorgie, Sicile, à Venise, et après 1204 à Salonique, cf. K. Wessel, *op. cit.*, p. 17; pour la Géorgie: S. Amiranashvili, *op. cit.*, p. 12, 19 voit dans les émaux byzantins, géorgiens et vieux russes des produits originaux des vieilles traditions locales, diminuant sensiblement l'influence byzantine. Pour la Géorgie, voire aussi *Jewellery and metalwork in the museums of Georgia*, Leningrad, 1986, p. 107—108, n° 91—94, 109—110, 124, 165—175, 178, 195—197. La majeure partie des émaux de San Marco, Venise, sont byzantins, acquis à Constantinople, surtout après 1204. On ne saurait parler d'une école vénitienne de l'émail, de tradition byzantine, qu'à partir du commencement du XII^e s., cf. S. Bettini, *op. cit.*, p. 78—79, 81—82.

²⁴ Dr. G. Severeanu, *A New Byzantine Medallion of Clojured Enamel from the XI-th Century*, Revista muzeului municipal București, 1, 1935, p. 233—238, fig. 1, 1 a, 2.

²⁵ La pièce, récemment acquise, se trouve dans les collections du Musée d'Art de la R.S.R., inv. n° 855578, inédite. Datation proposée: IX s. Je remercie, sur cette voie aussi des informations fournies avec amabilité par le chef de la section d'art médiéval, Marin Matei Popescu.

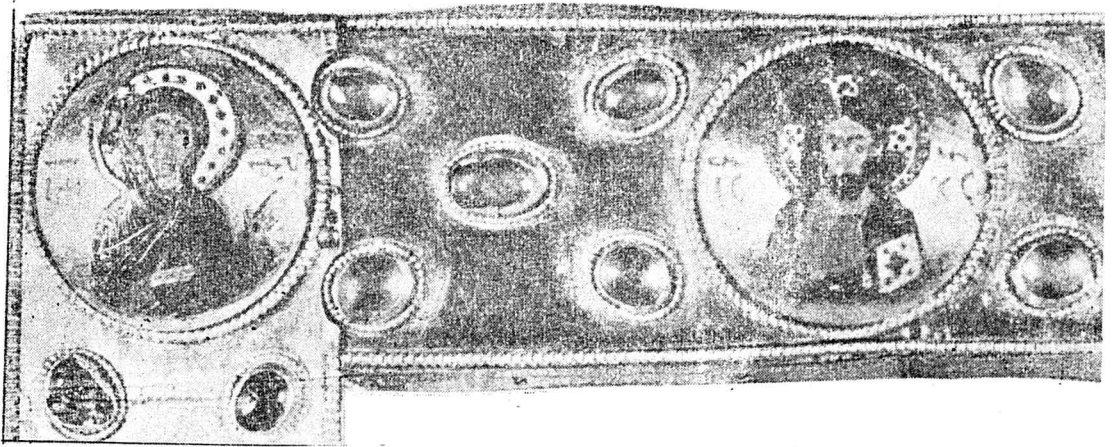


PLANCHE III

1. Médaillons en bronze, IX^e s., Dumbarton Oaks
2. Médaillon en or découvert dans la Dobroudja, XI^e s., Musée d'Histoire de la R.S.R.
3. Médaillons en or, XI^e s., Musée d'art de New York
4. Cadre d'icône décoré à médaillons, en or, XI^e s., Dumbarton Oaks.

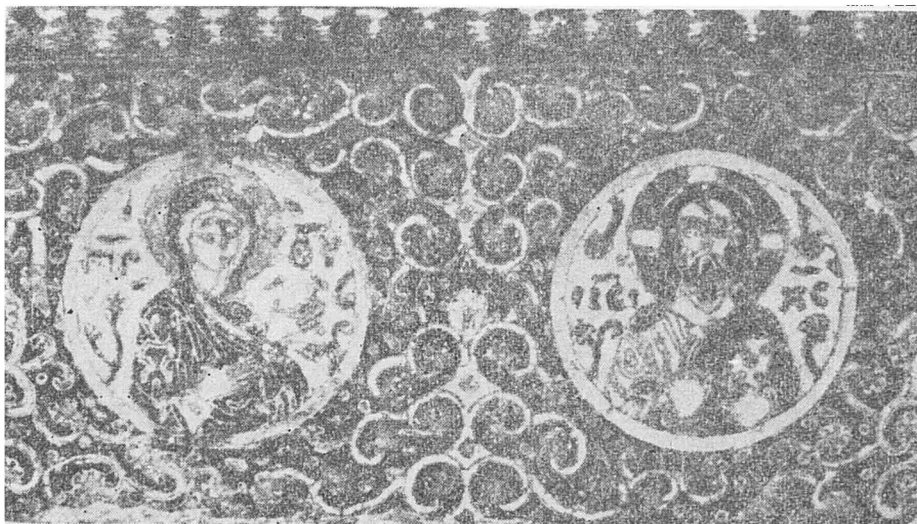


PLANCHE IV

1. Croix pectorale décorée de médaillons en or, XII^e s., Copenhague
2. Casette-reliquaire ornée de médaillons de bronze, XI^e—XII^e s., Berlin.
3. Médaillon en cuivre, orné sur les deux faces, XI^e s., Dumbarton Oaks.

De tels bijoux sont relativement rares. On les rencontre dans les grandes collections, décorant notamment des objets de culte : autels, croix processionnelles et pectorales, reliquaires, icônes et cadres des icônes, reliures de livres. Les émaux ornaient également la vaisselle de luxe, les fibules, boucles d'oreilles, bagues, couronnes royales et même les harnachements des chevaux impériaux²⁶. Les bijoux décorés sur les deux faces étaient utilisés comme médaillons et accrochés au cou. Une partie en ont été diffusés en Europe en tant que donations ou présents offerts aux rois « barbares » avec lesquels l'Empire byzantin entretenait des relations²⁷. La plupart en ont quitté Byzance en 1204, date à laquelle la célèbre collection de Saint Marc à Venise a été sensiblement enrichie²⁸.

Parmi les analogies les plus proches, nous nous arrêterons tout d'abord, aux deux pièces se trouvant maintenant au Musée d'art de New York, décorées sur un seul côté des mêmes représentations de Jésus et de la Vierge que nous retrouvons sur le médaillon d'Isaccea. Quoique l'iconographie soit à peu près identique, le fait que le diamètre de ces deux pièces est sensiblement plus grand que celui du médaillon d'Isaccea (8,3—8,4 cm) a permis d'y figurer un plus de détails, notamment en ce qui concerne l'habillement. Les médaillons ont été produits à Constantinople, au XI^e siècle²⁹. (Pl. III, fig. 3). Toujours aux États-Unis, dans la collection Dumbarton Oaks, est conservé un cadre d'icône décoré de huit médaillons, ayant dans sa partie supérieure une scène *Déesis*, avec beaucoup d'éléments communs avec la pièce d'Isaccea, XI^e siècle, Constantinople³⁰. (Pl. III, fig. 4). D'une manière similaire sont réalisés les médaillons qui ornent le cadre de l'icône de l'archange Michel³¹ et un plateau³² de la collection Saint Marc, remontant toujours au XI^e siècle. On peut trouver de très bonnes analogies entre le médaillon de Noviodunum et les émaux de la couronne que l'empereur Constantin Monomaque (1042—1050) avait donnée aux Hongrois³³. Pour le XII^e siècle, rappelons les médaillons fixés sur la croix pectorale se trouvant au Musée national de Copenhague³⁴. (Pl. IV, fig. 1).

Nous avons mentionné jusqu'ici des médaillons dont l'émail est fixé sur des métaux précieux. Par la suite, nous nous référerons à plusieurs exemplaires où le cadre et le réseau du décor sont en cuivre. Rappelons en ce sens les médaillons qui ornent une cassette reliquaire faisant partie d'une collection de Berlin. Datés des XI^e—XII^e siècles, ces médaillons rappellent beaucoup celui d'Isaccea, notamment pour ce qui est de la manière dont les figures humaines sont réalisées³⁵. (Pl. IV, fig. 2). C'est tou-

²⁶ L. Bréhier, *op. cit.*, p. 40; K. Wessel, *op. cit.*, p. 16.

²⁷ K. Wessel, *loc. cit.*; Magda Bárány — Oberschall, *The Crown of Emperor Constantine Monomachos*, *Archaeologia Hungarica*, XXII, Magyar Történeli Múzeum, Budapest, 1937, p. 11, 13.

²⁸ S. Bettini, *loc. cit.*; K. Wessel, *Splendeur de ...*, p. 189.

²⁹ K. Wessel, *Die Byzantinische ...*, p. 122, n° 40, fig. 40 a, b.

³⁰ *Ibidem*, p. 122, 127, n° 41, fig. 41 a; M. C. Ross, *op. cit.*, p. 105, nr. 154, pl. LXIX, LXX.

³¹ S. Bettini, *op. cit.*, nr. 37.

³² K. Wessel, *op. cit.*, p. 77, nr. 21, fig. 21.

³³ Magda Bárány-Oberschall, *op. cit.*, p. 13, pl. I—X.

³⁴ K. Wessel, *op. cit.*, p. 187, nr. 59, fig. 59 a, b.

³⁵ *Kunst der Spätantike im Mittel Meerraum*, Berlin, Kaiser-Friedrich Museum, 22 August bis 30 September 1939, p. 45, n° 124, p. 38, fig. 124.

jours en cuivre qu'est fabriqué le médaillon conservé au Dumbarton Oaks, réalisé à Constantinople au XI^e siècle, et que nous considérons précieux pour notre discussion, non pas tellement pour l'analogie — bien que les figures des saints Basile et Nicolas soient réalisées d'une manière assez semblable —, mais surtout vu le fait que cette pièce est l'une des rares connues dans le monde qui soient décorées des deux côtés ³⁶. (Pl. IV, fig. 3). Les émaux sur bronze, sans avoir la somptuosité de ceux sertis en or ou argent, ont donc une grande valeur artistique, attestant la maîtrise achevée qui caractérisait les ateliers impériaux.

En partant des analogies qui nous ont été accessibles, nous pouvons fixer chronologiquement le médaillon d'Isaccea, réalisé, pensons nous, du temps de la dynastie des Comnènes (1081—1180) — époque où la technique byzantine de l'émaillerie atteint ses plus hauts niveaux de raffinement et d'expressivité ³⁷. D'autres arguments encore soutiennent cette datation. L'épaisseur de la couche vitrifiée (0,05 cm) et son opacité caractérisent les émaux byzantins de la période indiquée ³⁸. De même, le nombre accru des nervures métalliques et leur aspect linéaire, notamment pour figurer les détails, les spirales décorant le champ et mettant en relief les coudes, les épaules, les genoux des personnages, sont typiques pour les XI^e—XII^e siècles ³⁹. Le maphorion de Marie, galonné de soie ou d'or, et les étoiles figurées au-dessus du front et, plus tard, des épaules, caractérisent également les XI^e—XII^e s ⁴⁰. Même les dessins des images sur le médaillon d'Isaccea rappellent le style des icônes de l'époque des Comnènes, lesquelles « se distinguent par la parfaite cohésion et la symétrie de toute la composition, par la vigueur d'expression accrue de la ligne du dessin et par l'intensité de la symphonie des couleurs » ⁴¹.

Le contexte archéologique de la découverte est un dernier argument — *last but not least* — à l'appui de la datation proposée par nous. A proximité du lieu de la découverte, la charrue a défoncé deux sépultures d'inhumation dans l'inventaire desquelles on a récupéré quatre bracelets en verre entiers et une bague en bronze datant des XI^e—XII^e s. ⁴². Mais la découverte archéologique la plus significative de cette zone est une

³⁶ M. C. Ross, *op. cit.*, p. 106—107, n° 155, pl. LXXI. Le chercheur y précise que à la date de la parution de l'ouvrage (1965), on ne connaissait dans le monde qu'un seul médaillon en cuivre décoré sur les deux faces. La pièce, se trouvant au British Museum, étant datée du X^e s., représente les saints Georges et Basile.

³⁷ L. Bréhier, *loc. cit.*; Idem, *L'Art chrétien. Son développement iconographique des dringines à nos jours*, Paris, 1928, p. 135, S. Bettini, *op. cit.*, p. 78, 82; K. Wessel, *Splendeur ...*, p. 189.

³⁸ K. Wessel, *Die Byzantinische ...*, p. 14; S. Bettini, *op. cit.*, p. 78.

³⁹ Magda Bărâny-Oberschall, *loc. cit.*

⁴⁰ I. D. Ștefănescu, *Iconografia artei bizantine și a picturii feudale românești*, Editura Meridiană, București, 1973, p. 207, avec des réserves, car S. Amiranashvili, *op. cit.*, p. 27—28 décrit une image de la Vierge avec une cape ornée d'une étoile à la hauteur du front, remontant au VIII^e ou IX^e s.

⁴¹ G. et M. Sotiriou, *Icones du Mont Sinaï*, Collection de l'Institut Français d'Athènes, n° 102, II, Athènes, 1958, p. 240.

⁴² Les bracelets et la bague ont été datés par mon collègue Gh. Mănușu-Adameșteanu, que je remercie.

vaste nécropole d'inhumation, datée, en base des monnaies et des objets faisant partie de l'inventaire des tombes, aux XI^e—XII^es ⁴³.

Vu la perfection de la réalisation technique, la finesse et l'expressivité des dessins, l'harmonie des couleurs, le médaillon de Noviodunum — Isaccea soutient la comparaison avec les exemplaires du genre les plus réussis. Voilà pourquoi, il nous semble avoir à faire à un produit des ateliers impériaux de Constantinople, même si l'utilisation du cuivre pouvait suggérer comme origine un atelier provincial ou une époque économiquement moins prospère.

Plusieurs spécificités qui singularisent le médaillon en question dans l'ensemble des émaux cloisonnés byzantins résultent de notre examen. Il s'agit de l'utilisation du cuivre pour le cadre et les arêtes, au lieu des métaux précieux, de la décoration des deux faces du médaillon ⁴⁴, et, surtout, de la présence sur une même pièce des deux personnages, figurés jusqu'ici séparément.

La présence d'un bijou d'une telle valeur à Noviodunum n'a rien d'étonnant. Nombre de découvertes archéologiques fortuites ou dues à des recherches systématiques, relèvent l'importance spéciale de cette cité à l'époque byzantine. Isaccea a sans doute été aussi un centre religieux prestigieux, à la mesure du rôle militaire, économique et culturel qu'elle a joué tout au long de son existence ⁴⁵. Ce qu'atteste pleinement le matériel archéologique y récolté, comparable par sa quantité et sa valeur à celui, similaire, mis au jour à Păcuiul lui Soare et Dinogetia ⁴⁶.

Des bijoux de la valeur de celui qui a fait l'objet du présent article étaient portés par de hautes personnalités religieuses et civiles, dont le passage — ne fût-ce qu'une seule fois — par Isaccea semble parfaitement plausible ⁴⁷. Nous n'excluons pas la possibilité que le médaillon ait fait partie de l'inventaire d'une sépulture. Cette explication est cependant difficilement acceptable, car un aussi haut personnage aurait sans doute eu une sépulture digne de son rang — qui aurait vraisemblablement été placée à un endroit moins accessible.

La découverte du médaillon d'Isaccea vient compléter heureusement, au point de vue historique, artistique et de la vie spirituelle, l'image d'un des sites archéologiques les plus importants de Roumanie.

⁴³ Ioan Vasiliu, *Cimitirul feudal-timpuriu de la Issaccea*, Peuce, IX, Tulcea 1984, p. 118—117. La nécropole se trouve à quelque 250 m S—E de l'endroit où le médaillon avait été découvert.

⁴⁴ M. C. Ross, *loc. cit.*, affirme que l'on ne connaît que 4 médaillons cloisonnés sur cuivre décorés sur une seule face. Si nous comptons notre médaillon et l'inédit du Musée d'art de la R.S.R., on connaît aujourd'hui toujours quatre pièces ornées sur les deux faces.

⁴⁵ Au VI^e s., Isaccea était siège épiscopal, cf. E. Popescu, dans *Inscriptiile din sec. IV — VIII descoperite în România*, 1976, p. 275.

⁴⁶ Gheorghe Mănușu-Adameșteanu, *Noi descoperiri arheologice la Isaccea*, S.C.I.V.A 38, 3, juillet-septembre 1987, p. 291, avec bibliographie.

⁴⁷ A Isaccea on a découvert plusieurs sceaux qui attestent la présence de hauts dignitaires byzantins aux XI^e—XII^e s., cf. Ion Barnea, in *Byzantina*, 13, 1985, p. 300—302; idem, *Sceaux byzantins du Nord de la Dobroudja*, R.E.S.E.E., 23, 1985, 1, p. 29—34.

RELATIONS BULGARO-BYZANTINES DANS LA LITTÉRATURE HUMANISTE OCCIDENTALE DU XVII^e SIÈCLE

RAIA ZAIMOVA
(Sofia)

Les idées de la Renaissance marquent d'un nouvel esprit l'Occident entier. Peu à peu elles donnent leur reflet sur l'information historique. Donner lieu à une conscience du passé — présent — c'est le but de l'Humanisme. Le rapport du passé — présent, le remplacement de l'ancien dominé par l'invention devient le générateur d'un avenir. C'est là l'idée d'une histoire qui prend corps¹. Cette idée est réalisée, d'abord, par l'apparition d'ouvrages historiographiques — italiens, français, allemands, etc. L'intérêt des humanistes ne se borne pas seulement aux événements historiques de l'Antiquité et de Byzance, parfois des motifs de l'histoire bulgare y font aussi leur apparition. Celle-ci est traitée quelque fois même dans des ouvrages qui lui sont consacrés en propre, comme par exemple « *Annali de' Bulgari* » d'un auteur inconnu², un ouvrage perdu aujourd'hui.

Je tâcherai de projeter un peu de lumière sur l'apparition de quelques thèmes puisés dans l'histoire bulgare. Certains qui apparaissent à l'époque de la Renaissance touchent de près la tradition orale du Moyen Age, tandis que les autres occupent une place importante dans le théâtre didactique occidental et dans quelques poèmes humanistes.

Je m'arrêterai, d'abord, sur un thème du poème *Orlando furioso* d'Arioste qui date de 1516, interprété plus tard par un romancier espagnol Pedro de Padilla³ en 1575 dans son recueil de poèmes intitulé *Tesoro de varias poesias* et repris par Robert Garnier dans son drame *Bradamante* de 1582. C'est un sujet assez embrouillé. Des Bulgares, guidés par leur roi Vatan, se trouvent dans la région de Belgrade. Il s'agit, sans aucun doute, de la Silva Bulgarica, très connue dans les récits des Croisades. Les Bulgares perdent une bataille avec l'empereur byzantin Constantin et son fils Léon. D'après Chichmanov⁴, qui fut le premier à s'occuper de ce sujet, il est question de l'empereur Constantin V Copronyme, parce qu'il a régné au temps de Charlemagne et que son fils s'appelait Léon (le futur empereur Léon IV, 775—780). Mais c'est là une simple supposition. Plus tard, Robert Garnier qui reprendra le thème, nous assurera que le dit empereur gouverne « l'empire latin avec la Macédoine, la Thrace et les peuples Dalmates, Grecs et Ghètes ». La Bulgarie est désignée « La Garde Bulgare »⁵.

¹ *Histoire des idéologies*, sous la direction de Fr. Châtelet, v. II, Paris, 1978, p. 237 sq.

² V. l'Introduction de « *Кралство словена* », Београд, 1968, p. 421.

³ V. Antonio López de Zuazo, « *Bulgarian Historical Review* », 3/1981.

⁴ Шичманов, Ив, *Избрани съчинения*, т. II, София, 1966, p. 382—296.

⁵ Robert Garnier, *Œuvres complètes*, 2, Paris, 1923, p. 313—397.

Celle-ci envoie ses ambassadeurs auprès de Charlemagne. Le roi bulgare est tué, mais un chevalier de l'Italie du Nord, nommé Ruggero (d'après Arioste et Pedro de Padilla) et Roger (d'après Garnier) aide les Bulgares qui chassent les Byzantins de la région. Mais celui-ci refuse de devenir leur roi (chez Padilla il accepte cet honneur).

Arioste s'inspire du poème de Bojardo *Orlando innamorato* (1476) et d'un poème populaire *Historia di Bradiamonte, sorella di Rinaldo da Monte Albano* (XV^e s.)⁶, mais le sujet bulgare appartient en premier lieu à Arioste. Il y a un siècle, en 1876, le chercheur italien R. Pio⁷ a émis la supposition que l'épisode de la bataille près de Belgrade et les rapports entre Byzantins et Bulgares sont peut-être empruntés, comme d'autres épisodes, au *Décameron* de Boccace. Mais en feuilletant le *Décameron*, on ne tombe que sur un Bulgare, nommé Marin, « un vieux loup de mer »⁸ qui est une des sources orales de Boccace, donc ce motif reste à part et ne nous intéresse pas pour l'instant. D'après Chichmanov⁹, il ne s'agit pas seulement de la légende médiévale et des souvenirs oraux des croisés, mais de la présence de Bulgares en Italie du Nord pendant la Renaissance.

Je trouve que là aussi il faut délimiter les choses. Arioste suit, en principe, la tradition du Moyen Âge : les motifs de Roland et Charlemagne continuent à se répandre à l'époque de la Renaissance chez les écrivains italiens¹⁰, précédant les grandes idées de la Renaissance italienne en France. Dans ce cas, la connaissance du nom des Bulgares n'a rien à voir avec la région de Belgrade et les autres événements mentionnés ci-dessus. Il y a un fond historique : par exemple, la décision de Charlemagne d'unir les deux empires — ce qui correspond à la vérité historique¹¹. Mais le côté légendaire l'emporte. Il est évident que cette histoire n'est pas empruntée à une source byzantine. Le récit d'Arioste qui ne s'éloigne pas du style des romans chevaleresques est dépourvu d'idée de suite.

Il est à remarquer que plus tard, le motif des Bulgares et leur roi Vatan (son nom reste encore non expliqué) disparaît dans l'ouvrage de Panfilo, intitulé *Ruggeretto, figliuolo di Ruggero, re de Bulgaria* de 1555, dans la comédie de Molière *Bradamante ridicule* de 1644 et dans la pièce de Thomas Corneille *Bradamante* de 1695¹². Ceci signifie que ce motif a perdu petit à petit de son intérêt pour un public humaniste, dont les goûts commençaient à devenir différents et qui s'intéressait davantage à des sujets ayant une résonance contemporaine et même politique.

Ainsi donc, l'époque de l'Humanisme qui transforme les mentalités des érudits donne la possibilité de constater que le thème bulgare qui se répand parallèlement au thème byzantin dans l'historiographie occidentale et de là dans la littérature est lié plus étroitement à l'intérêt en Occident pour les études byzantines. Il est connu, que le développement des études byzantines à cette époque connaît plusieurs raisons¹³. D'abord la

⁶ Pio, Rajna, *Le fonti dell'Orlando Furioso*. Firenze, 1876, p. 516.

⁷ Pio, *Op. cit.*, p. 522.

⁸ Hauvette H., *Boccace*. Paris, 1914, p. 39.

⁹ Шишманов, Ив. *Op. cit.*, p. 382—396.

¹⁰ Sapegno, L. *Disegno storico della Letteratura italiana*. Roma, 1967, 2^e éd, p. 201.

¹¹ Ohnsorge, W. *Konstantinopel und der Okzident*. Darmstadt, 1966.

¹² Шишманов, Ив. *Op. cit.*, p. 39—395.

¹³ Gatto, L. *Viaggio intorno al concetto di medioevo*. Roma, 1977, p. 39—56.

sympathie que les Occidentaux témoignent envers les Grecs asservis par l'Empire ottoman qui devient l'ennemi redouté de tous à partir du XVI^es. Il y a aussi l'intérêt littéraire que les grands représentants de la Renaissance témoignent envers Byzance après la prise de Constantinople en 1453 et leur ardeur de découvrir et étudier des manuscrits byzantins. Les grandes éditions apparaissent, d'abord le Corpus de Venise, puis le Corpus de Wolf, le Corpus Parisinum, etc.¹⁴.

L'intérêt pour Byzance est aussi en relation avec la Réforme et la Contre-Réforme. « La Réforme produit seulement de nouvelles raisons d'obéir en s'appuyant sur de nouvelles raisons de croire »¹⁵. Cette définition d'un chercheur contemporain explique de manière concise pourquoi les protestants sont tentés de démontrer que le monde orthodoxe de Byzance est proche de leur confession luthérienne. D'autre part, les humanistes allemands cherchent un fondement de la puissance impériale dans l'idée impériale byzantine. Par contre, les catholiques essaient de propager la patristique byzantine et l'autorité des Pères de l'Eglise pour faire face aux protestants qui ne s'appuyent que sur la tradition évangélique. Les Jésuites deviennent donc les grands initiateurs des études byzantines pendant la deuxième moitié du XVI^e et au XVII^e s¹⁶. Par cette même voie des sujets de l'histoire bulgare, empruntés à l'historiographie byzantine, pénètrent dans la littérature humaniste et plus spécialement dans le théâtre didactique et dans quelques poèmes de cette époque.

Le thème, le plus répandu, est la conversion des Bulgares. L'historiographe P. Giambullari¹⁷ est le premier, à ma connaissance, qui parle dans son *Storia d'Europa*, publiée en 1566 de la conversion des Bulgares en 865 par Tervel (Tevere) qui remplace le vrai convertisseur le prince Boris-Michel. Un autre auteur italien Geronimo Pitti¹⁸ rapporté la même histoire qui inspire plus tard Fr. Bracciolini à publier en 1637 son poème *La Bulgaria convertita*¹⁹. Cette même variante de la conversion, on la trouve aussi chez César Baronius (1538—1607)²⁰ et l'humaniste dalmate Mavro Orbini²¹ (?—1614). D'après Mme Marchiori²², la source de Orbini sur la conversion de la Bulgarie est précisément Giambullari. Mais je trouve qu'il y a encore une autre source, parce que Orbini ne suit pas de près cet humaniste.

Ces historiographes ont inspiré les jésuites du collège de Clermont (vraisemblablement les Pères Lucas ou Carité) à Paris qui composent trois pièces, présentées par les élèves au théâtre du collège, comme il suit :

¹⁴ Pertusi, A. *Storiografia umanistica e mondo byzantino*. Palermo, 1967, p. 16—93.

¹⁵ *Histoire des idéologies*, p. 237 sq.

¹⁶ Pertusi, *Op. cit.*; Ta dramata me vizantiki ke tourkiki ypotesi sto evropeliko ke venetiko teatro, apo to telos tou 16^{ou} os tis archis tou 18^{ou} eona, «Hellenika», 22, Thessaloniki, 1969, p. 314—369.

¹⁷ Marchiori, J. «*Storia d'Europa*» di Pier Francesco Giambullari e «*Il regno degli Slavi*» di Mauro Orbini. «Mondo slavo», 10, 1970, p. 154—155.

¹⁸ Стоянов, М. Българска Павлиянска история.-Иzv. на ДБВК. София 1957—1958, p. 300.

¹⁹ Пякио, Р. Епическата поема «Покръстена България» от Франческо Браччолини.-Литературна мисъл, 1979, № 8, p. 122—124.

²⁰ Cesar Baronius, *Annales ecclesiastici* . . ., 1588—1607.

²¹ Мавро Орбини, Кралство словена. Београд, 1968, p. 211—212, 36.

²² Giambullari, P. *Storia d'Europa*. Firenze, 1856, p. 97.

la I^e *Trebellius ou la Bulgarie chrétienne* — le 12 août 1641, la II^e, dont la couverture manque, le 12 mars 1660 et la III^e *Trebellius* — le 17 août 1675.

Je me suis arrêté en détail sur ces trois pièces dans mon article publié dans « *Synthesis* » en 1978²³. En 1978 le Prof. R. Picchio a présenté un rapport lors d'un colloque à Naples sur le poème de Bracciolini *La 'Bulgheria convertita*. Ce texte a été imprimé en bulgare en 1979²⁴

Ici je répète brièvement les points principaux des pièces françaises. Les sources Sigwart, Regino et Zonaras, cités par l'auteur ne correspondent pas exactement à ce qu'en disent les auteurs. Ni les deux auteurs occidentaux, ni Zonaras ne parlent pas de Tervel — convertisseur des Bulgares. Il manque de précision dans la citation des sources historiques est dans le style des humanistes de l'époque du Baroque. Des anges, des chevaliers, des diables, des socières et autres éléments fantastiques font partie de l'action et « contribuent » à la compréhension des phénomènes principaux. Ainsi, les noms des personnages sont pris arbitrairement par l'auteur qui dédaigne quelque fois la vraisemblance²⁵. Le prince convertisseur est appelé, comme je l'ai déjà mentionné, Trebellius ou Théopompe, le fils aîné, qui est en réalité Vladimir, Trebellius ou Trebellianus (dans le poème italien — Flavius), le fils cadet, qui n'est autre que Siméon le Grand — Albert ou Talericus²⁶. Les caractères sont exceptionnels comme dans toutes les pièces de ce genre. De même le style est pompeux. Ces mêmes remarques M. Picchio les fait sur l'ouvrage de Bracciolini.

La légende, si l'on peut l'appeler ainsi, de Tervel — convertisseur se répand non seulement dans l'historiographie et de là dans la littérature humaniste. On trouve Tervel proclamé saint dans un ménologe bénédictin (en date du 13 mars) de 1655²⁷. Il est intéressant de constater que cette histoire baroque revient en Bulgarie. Païssy la reproduit en la puisant chez M. Orbini²⁸. Celle-ci continue à circuler par la suite en Bulgarie dans l'histoire du moine Spiridon, dans l'histoire dite de Zographou, ainsi que dans les peintures murales des monastères de Rila, Trojan, Préobrajenije, de Lozen, de Zographou, dans l'église de Beljo près de Samokov²⁹.

Un autre motif qui touche de près les relations bulgare-byzantines du IX^e s. trouve une place importante dans la littérature humaniste. Il s'agit du khan Krum (?—814). Les faits et les gestes de ce Bulgare avaient déjà attiré l'attention de Montaigne³⁰ qui donne en périphrase le récit sur Krum dans le *Lexicon* de Suidas³¹ et idéalise dans ses « *Essais* » le pays

²³ Zaimova, R. *L'histoire bulgare dans le théâtre didactique français du XVII^e s.* « *Synthesis* », 5, 1978, p. 111—120.

²⁴ Пикчио, Р. *Op. cit.*, p. 122—124.

²⁵ Lebègne, R. *Etudes sur le théâtre français*, v. I. Paris, 1977, p. 340 sq.

²⁶ Téléric est également un khan bulgare (768—769), mais il n'est pas le fils de Tervel. В. Златарски, В. История на българската държава, I, 1. София, 1918, p. 162 sp: 226 sp.

²⁷ Dujčev, I. *Slawische Heilige in der byzantinischen Hagiographie*, in: *Medioevo byzantino-slavo*, v. II, Roma, 1968, p. 211.

²⁸ Паисий, История славянобългарска. София, 1963, p. 38—39, 77.

²⁹ Дилевски, Н. Три изобразения на български цар.-Родина, V—VI, 1940—41, p. 129—132.

³⁰ Montaigne, M. *Les Essais*. (Diverses éditions).

³¹ *Lexicon Suidae*. Ed. A. Adler, I—II. Lipsiae 1928—1938 — Fontes Graeci Historiae, V, 1964.

que Krum a gouverné, quoique dans ce dernier ouvrage il ne mentionne pas son nom. D'après quelques chercheurs, surtout Henri Grégoire, Shakespeare ³² a pris Krum comme prototype de son héros Prospero dans son drame *Le tempête*. Cependant dans cette littérature de la Renaissance, l'histoire de Krum est exploitée plutôt dans le genre du premier exemple que j'ai donné — il s'agit d'exploits guerriers, de la sagesse d'un prince. Les problèmes idéologiques et l'esprit humaniste y sont moins apparents.

Au XVII^e s. Krum ou plutôt les relations bulgaro-byzantines de son temps sont reflétées de nouveau dans quelques pièces du théâtre didactique jésuite de l'Europe Occidentale et Centrale, sous le titre de *Leo Armenius*. Le sujet de ces pièces comprend la lutte entre Krum et l'empereur byzantin Léon l'Arménien, donc les événements de 813 et de 820. Le drame, le plus ancien, que je connais pour le moment, est écrit par un jésuite tchèque inconnu. Il est intitulé *Actio de imperatore Leone* et date de 1608 ³³. L'auteur inconnu ne mentionne pas ses sources. L'« Argument » d'une autre pièce, toujours d'un auteur inconnu, un français catholique, est publié dans un recueil de la bibliothèque publique de Luxembourg. Elle a été présentée le 12 septembre 1630 par les élèves du collège jésuite de cette ville et n'est conservée qu'en partie, parce qu'elle n'était peut-être pas publiée (les pièces des jésuites n'obtenaient pas toujours la permission de publication). En ce qui concerne les événements de 813 et 820, l'auteur indique la source de son sujet — César Baronius. D'après l'« Argument », publié par W. Harring ³⁴ en français, on y parle de Léon l'Arménien, couronné empereur par le patriarche Nicéphore — « l'iconolâtre ». L'empereur « hérétique » (iconoclaste) envoie le patriarche à l'exil. Michel Balba, défenseur de la Foi chrétienne, est condamné par Léon l'Arménien, mais réussit d'organiser un complot avec ses hommes, fait détronner l'iconoclaste et se proclame empereur. Dans le deuxième acte est mentionné le siège de Constantinople par les Bulgares. Il est clair qu'il s'agit des événements de 813, mais le nom de Krum n'y figure pas expressément.

Le drame du jésuite anglais Joseph Simon date de 1645. Il est en vers latins et est intitulé *Leo Armenius sive impietas punita* ³⁵. Sa présentation a eu lieu au Collège jésuite anglais de Rome. L'auteur indique aussi comme source César Baronius. En général, le sujet est presque le même et le nom de Krum n'est pas expressément mentionné non plus.

Des pièces ayant le même motif ont été jouées dans divers collèges jésuites jusqu'au début du XVIII^e s. Par exemple, *Impietas punita in Leone Armeno* a été présentée le 26 et le 27 septembre 1718 au lycée de Joseph à Hindelsheim ³⁶.

Le même sujet, mais plus détaillé, revient dans la pièce d'Andrea Grigius *Leo Armenius* de 1646. Les sources que l'auteur cite lui-même sont Cedrenus — Skylitzès et Zonaras. Les événements y sont donnés plus en détail. Cela peut être expliqué par la connaissance directe des sources. Mais

³² Грегоар, А. Българският произход на Шекспировата «Буря». — Родина год. II, кн. II, 193

³³ Pertusi, A. *Op. cit.*, p. 97.

³⁴ Harring, W. *Andreas Grifius und das Drama der Jesuiten*. Hermae, V. Halle, 1907, p. 127—129.

³⁵ *Op. cit.*, p. 74—126.

³⁶ *Op. cit.*, p. 130.

dans cette pièce toutes les sympathies vont à Léon l'Arménien⁸⁷. Krum est tué par Léon l'Arménien — un fait qui ne correspond pas à la vérité historique.

Quelle est donc la raison qui pousse les auteurs occidentaux d'interpréter de manière différente ce moment des relations bulgare-byzantines de l'époque de Krum et de ses guerres avec ? Naturellement, il faut en chercher les raisons dans les luttes idéologiques entre les représentants de la Réforme et de la Contre-Réforme en Europe Occidentale. Les campagnes de Krum sont exploitées d'une manière différente par les auteurs protestants et catholiques pour renforcer la propagande réformiste ou anti-réformiste. Ainsi, ce khan bulgare devient le symbole d'une idée qui est différente chez les uns et les autres. Pour le Français catholique, l'auteur de la pièce de Luxembourg, Léon l'Arménien a mérité sa punition et est « envoyé dans l'enfer » en tant qu'hérétique et schismatique. La même idée est reprise par le jésuite J. Simon qui considère aussi Léon l'Arménien comme symbole du protestantisme. Toute autre est l'opinion du protestant A. Grifius. Pour lui, Léon l'Arménien est la personnification de vraie religion, c.à.d. celle de Luther. Krum est puni en tant qu'ennemi du protestantisme.

Le thème de Krum — Léon l'Arménien a été moins répandu que celui de Tervel. Ceci vient confirmer mon idée que dans ces luttes idéologiques au XVI^e et surtout au XVII^e s. les auteurs de pièces didactiques s'intéressaient surtout à des sujets de l'histoire byzantine (et de là aux relations byzantino-bulgares) qui donnaient un canevas qui se prêtait aux interprétations de l'époque. C'est pourquoi, parallèlement aux actes belliqueux qui font toujours de l'effet en littérature, on cherchait un motif idéologique — la conversion, les luttes iconoclastes. La conversion surtout est un sujet très approprié aux exigences de ces auteurs. Malheureusement, je ne suis pas encore arrivée à donner une réponse à la question : Pourquoi Tervel et pas Boris. Il se peut que Tervel ait reçu le baptême à Constantinople, lorsqu'il reçu de Justinien II le titre de « César » d'où la confusion qui doit se trouver dans quelque source initiale que je n'ai pas encore trouvée. De toute manière, j'ai cherché à délimiter deux tendances : même dans des sujets identiques, une première, plutôt dans l'esprit guerrier qui répond davantage au goût de la Renaissance et une seconde qui est nettement dans l'esprit de l'Europe humaniste et qui correspond à l'évolution des mentalités de cette époque.

⁸⁷ Стайчева, Е. За хан Крум и българите в една немска пиеса от XVII в. « Известия на и-та за литература » XXI, 1972, p. 343—360.

L'AMITIÉ DANS «HELLINIKI NOMARCHIA» (1806)

MARIA MANTOUVALOU
(Athènes)

Si l'on croit à des points de vue—clichés, d'après lesquels « le mouvement philosophique du siècle des Lumières néohellénique, la renaissance de l'Esprit au XVIII^e siècle, sont régis par l'adoption de la culture occidentale »¹, dont même, comme il est ajouté, « le trait essentiel, c'était le respect de la Grèce classique »², et que l'on veuille les vérifier, en y appliquant les méthodes de la philologie comparative et la recherche des sources, sur un ouvrage représentatif du Siècle des Lumières Néohellénique, à savoir l'« Helliniki Nomarchia », qui, par ailleurs, a été qualifié comme l'ouvrage d'un « homme initié au Siècle des Lumières européen »³, on risque de se trouver devant maintes surprises, du fait que les conclusions de ladite recherche ne viendront pas à l'appui des prises de position précitées, et maintes autres avancées avec forte assurance, comme par ex. que dans N * « la notion de la patrie » ou même « l'éducation des jeunes est le souci primordial des législateurs » constituent des *idées nettement rousseauistes* (C'est nous qui soulignons)⁴. Ces prises de position sont même tellement cristallisées, au point de devenir, pour certains chercheurs, un lieu commun, cité sans autre pièce à l'appui⁵.

Et tout d'abord, en ce qui concerne le respect de la culture occidentale de ce temps-là envers la Grèce classique, il est à remarquer que ce soi-disant respect était inexistant, pour les représentants au moins du siècle philosophique français ; en effet, après l'apogée des études grecques au XVI^e siècle, vers la fin du XVIII^e et durant la Révolution, tous, à quelques exceptions près, étaient convaincus de l'anéantissement définitif de la culture grecque. Le jésuite Père Berthier (1704—1784), à titre d'exemple, écrivait en 1753 : « Dans trente ans, personne ne saura lire le grec ».

* Abréviations: Helliniki Nomarchia: N. Ethique Nicomachéens: Eth. Nic: E.N. Ethique Eudémienne: Eth.Eud: E.E.

¹ I. A. Pétropoulos-Aic. Coumarianou, *I thémélioti tou hellinicoû Cratous. Ôthoniki Périodos 1833—1843*, Athènes 1982, p. 17.

² I. A. Pétropoulos-Aic. Coumarianou, *op. cit.*, p. 17. Pétropoulos exprime la même opinion, dix ans plus tard, cf. *Byzantina kai MétaByzantina*, ed. Spyros Vryonis, Vol. I, Undena publications, Malibu 1978, p. 164.

³ E. Papanoutsos, *Néohelliniki Philosophia A Basiki Bibliothiki* No 35 (1933), p. 41.

⁴ Il qualifie même de brochure un livre de 266 pages, comme l'est la N. (Argyropoulou-Lounghi, *I Apichisi tou Rousseau*, Eranistis 11, 1974). 1980 (Néohellinikos Diapnotismos, Aphiéroma ston Dimara) 215.

⁵ On note au hasard une prise de position actuelle, exprimée péremptoirement, sans le moindre soupçon de réticence: « La dépendance de la philosophie néohellénique de modèles étrangers... » (Argyropoulou-Lounghi, *Neohelliniki philosophia Criticos Apologhismos 1953—1977*, Defcalion 21/1978) p. 143.

Rev. Études Sud-Est Europ., XXVI, 4, p. 325—340, Bucarest, 1988

Un des philosophes du temps, Mably (1709—1785) remarquait en 1776 : « Laissez donc les Grecs, leur histoire s'est épuisée... nous sommes lassés d'entendre parler toujours de la bataille de Salamine et de la Guerre de Péloponnèse ». Il faut attendre longtemps jusqu'à ce que le professeur honoraire de la Sorbone, E. Egger (1813—1885), éminent philologue, constate en 1855 : « Nous pouvons affirmer que nous sommes témoins d'une sorte de renaissance de la philologie grecque et latine »⁶.

Condillac (1715—1780) soutenait par ailleurs que « les théories platoniciennes n'étaient qu'un délire qui ne valait pas la peine de retenir notre attention », et Voltaire (1694—1774), répondant à la question de savoir s'il y avait quelqu'un qui lise encore Platon, y répond lui-même : « Sept ou huit rêveurs, cachés dans les mansardes de l'Europe »⁷. Il ne semble donc pas qu'il y ait eu respect envers la Grèce classique. Il n'y a que les éditions critiques des textes antiques, et non pas l'acceptation des idéaux du monde antique, concernant le comportement social ou civique. Donc, de ce point de vue, le siècle des Lumières néohellénique n'est pas issu des Encyclopédistes, ni de la Révolution française⁸, puisque les érudits et philosophes grecs, et leur représentant le plus significatif, Ad. Coray, s'adonnent à la renaissance néohellénique et aux Lumières, en puisant à même dans les sources de l'antiquité, utilisant de façon multiple les textes philologiquement et idéologiquement, sources vives d'humanisme, au sens plein du terme. Et il n'y a pas que des textes de la Grèce classique, mais également ceux des Lettres latines. C'est un objet de recherche très peu fouillé, car, à part quelques exceptions, le problème de l'influence de la philosophie classique sur la superstructure idéologique du Siècle des Lumières néohellénique reste presque une terre vierge⁹. La recherche était à sens unique, que ce soit du côté de l'Occident ou de l'Orthodoxie. Il est grand temps qu'on ouvre la voie royale qui mène à la pensée antique.

Le repère le plus significatif de cette voie est, sans doute, l'approche que l'auteur de N. fait dans le domaine de l'Amitié¹⁰. Un sujet revêtant

⁶ Jacqueline de Romilly, *I Hellada kai i diamorphosi tis ithikis kai politiks skepsis, Logos kai Praxi* (tome 1, fasc. 7, 1979, p. 42 trad. dans cette revue par A. Stéphanos).

⁷ Cf. Alki Anghélou, *Platonos Tychai (I loghia Paradosi stin Tourçocratia)*, Athènes, 1963, p. 92.

⁸ C. Moscoff, *I Ethniki kai Kinoniki synidisi stin Hellada 1830—1900*, 2^e éd, Athènes 1974, p. 100.

⁹ Aux exceptions appartiennent les G. P. Henderson, *I anaviosi tou hellinicoi stochasmou 1620—1830*, Athènes 1977, p. 201—237. A. Anghélou, *Platonos Tychai*, où on conclut à l'absence de Platon. Cette œuvre fondamentale doit être complétée par une analyse idéologique des textes du siècle des Lumières néohellénique et une comparaison avec les textes platoniciens, et on constatera alors que Platon existe bel et bien, du temps de la domination turque, et même dans des œuvres du siècle des Lumières, telles la N. A noter également que les pensées pédagogiques et philosophiques de Coray sont inondées de reminiscences platoniciennes. En ce qui concerne l'influence exercée par Platon dans le domaine linguistique voir V. Rotolo, *O Platonas stis glosikes syzitis tou A. Christophoulou kai tout D. Solomou.*, O Eranistis 11 (1974), p. 93 et suiv.

¹⁰ Dorénavant L'Helliniki Nomarchia sera citée d'un N. et les références renverront à la 3^e éd. de G. Valéas, Athènes 1957, avec la division en livres et paragraphes. En ce qui concerne les sources du livre et son auteur, nous préparons une étude spéciale. Cf. également M. Mantouvalou, *O syngrafefs tis hellinikis Nomarchias*, Comptes-rendus de l'Académie d'Athènes, 1978, vol. 53, p. 248 et du même auteur: *Helliniki Nomarchia*, in « antatophoro », fasc. 13, juin 1979, p. 12.

une auréole toute particulière. L'emphase avec laquelle est traité le sujet ainsi que sa position cruciale dans le livre, sont justifiées par l'importance des qualités qui lui sont accordées, comme à la finalité lourde de conséquences qui lui est assignée.

L'auteur vise ici à « l'éducation (culture) du sentiment », donc un but éthique, éducatif, mais enrobé dans un caractère social, puisque « chez deux amis véritables tout est en commun » (A 144), qui mène, en définitive, au sacrifice de soi, au nom du devoir envers l'Ami, sacrifice aboutissant à la mort pour la patrie. C'est ainsi qu'est scellé le caractère civique de l'amitié, mais également la cible claironnée de l'auteur : À travers l'amitié entre hommes on vise au renversement de la tyrannie et au rétablissement de la liberté, c'est-à-dire du règne de la Loi, de la Nomarchie. Le but final est, sans aucun doute, la conquête du bonheur et, étant donné que l'amitié est « un des moyens principaux du bonheur des hommes » (A 142), il s'ensuit qu'au nom du Bonheur, tout état tendant à l'enlever, et c'est le cas de la tyrannie, doit être combattu, fut-ce au sacrifice de la vie même. Selon l'auteur de la N., la mort est préférable à une vie corrompue. Conditions sine qua non pour cela, c'est l'esprit libre, même sous le joug (A 147), ainsi que la similitude des mœurs et des idées des deux personnes (A 143). C'est ce qui arrive aux Grecs soumis au joug turc ; donc, leur comportement doit s'orienter vers l'accomplissement du devoir, qui conduit au sacrifice pour la patrie : « C'est ainsi que les hommes libres accomplissent leur devoir . . . , vis-à-vis de leurs amis également » (A 142). L'ami se sacrifie pour son ami, donc tous les « philiki » doivent rétablir la liberté de la Grèce. L'auteur apparaît comme le précurseur de cette Société qui, au moyen d'une Union d'Amis, la « Philiki Hétairia », ont préparé la Guerre d'Indépendance, le bonheur ne se retrouvant que dans la liberté « La liberté est nécessaire, pour qu'ils puissent vivre, autant que cela se peut, heureux » (A 51). La liberté, c'est le bonheur. Une réminiscence et un enrichissement sont donc tentés, mais également un déplacement de l'idéal de l'Orthodoxie, qui s'exprimait par le sacrifice et l'abnégation pour Autrui¹¹. Il y a un surajout des raisons du sacrifice : Non seulement en vue de la conquête de la Cité Céleste, du Royaume de la Paix Chrétienne et de la Quiétude, mais aussi pour une vie heureuse sur Terre (A 142), qui ne portait pas le nom de Paix mais de Révolution, visant à la conquête d'une paix véritable, et non servile. L'histoire est mise à contribution pour offrir des exemples éclatants d'Amitié, et servir ainsi les visées contemporaines de révolution, d'égalité sociale et de liberté civique, sur la base de la vertu (A 145).

¹¹ « Le peuple orthodoxe, écrit Dostoïevski dans *Les Possédés*, intériorise le Christ, l'y enferme et le porte en lui, finalement il devient lui-même le Christ, non pas tellement par l'orthodoxie de son dogme, mais par sa qualité dans le sacrifice et l'abnégation pour autrui ou pour la collectivité, pour la vie elle-même qui est également le fond de sa propre hypostase » (voir C. Moscoff, *op. cit.*, p. 97 et C. Bonl, *I Philia ghénicos kai cata ton megan Photon*, Athènes, 1938. Voir également L. Vischer, *Das Probleme der Freundschaft bei den Kirchenvätern*, Theologische Zeitschrift 9 (1953), p. 173—200. Aussi → vol. 11, p. 1074 au mot *Philia*.

L'auteur de la N. ne parle que d'amitié, et point de fraternité, cette « troisième couleur » au « drapeau tricolore »¹², étendard de l'idéologie révolutionnaire française d'alors. Il n'y a qu'une seule référence au mot de fraternité, et, cette fois-ci, le rapportant à Jésus, ses Apôtres et les Pères philosophes de l'Eglise ; il lui donne donc un contenu religieux, et non pas ce que les compléments de ressemblance et de liberté, se combinant dans le texte de la N. nous inciteraient à croire. Il est écrit : « C'est vous qui avez prêché la Concorde, la Fraternité, la Ressemblance et la Liberté » (D 40). Il se départit ainsi des libres penseurs de son temps, soulignant à sa manière que leurs mots d'ordre d'Egalité et de Fraternité, n'étaient pas tellement neufs, mais constituaient l'enseignement de l'Eglise. Il ajoutait donc un contenu théologique à ces idéaux et visait à leur réintégration dans la Nation. La Fraternité dans la N. prend le sens de l'amour chrétien, non de l'amitié qui, comme on verra plus loin, ne renferme qu'un contenu purement classique. Mais ne simplifions pas, outre mesure, les choses, et ne mettons pas à la place du mot « *homoiotis* » « ressemblance » celui « d'égalité », comme l'a fait l'éditeur de la N., qui est même arrivé jusqu'à perpétuer ce subterfuge dans son propre vocabulaire à lui. Le terme d'*homoiotis* est un mot de l'antiquité classique et n'est utilisé qu'à bon escient. Coray, dans des notes manuscrites¹³, écrit : « Égal et inégal ne s'appliquent qu'à propos de chiffres. Semblable et dissemblable sur toute autre chose que les chiffres ». Mais nous y reviendrons. Rappelons seulement que la ressemblance chez Aristote n'a de sens qu'à propos des qualités et vertus de deux personnes. « Et l'égalité c'est de la ressemblance, de l'amitié, et surtout l'égalité en vertu des hommes » (E. N. B., 8 24—25). Également : « Il y a une très grande ressemblance entre les opposés extrêmes » (E. N. B., 8 21). Chez Isocrate aussi (*Areiopagiticos*, éd. Coray 1807, rééd. 1840, t. I., p. 117) il apparaît qu'égalité et ressemblance ne sont pas des termes identiques : (« Au choix des pouvoirs dans la vie, dans la vie quotidienne, et dans toute autre œuvre, il est sûr de voir chez eux les égalités et les ressemblances, plutôt qu'à n'importe quels autres »). Donc, l'auteur de la N., dans son livre subversif, parle de l'Amitié des Grecs (*Philia*). Voltaire connaît bien la force de l'amitié chez les Grecs, quand il reconnaît son manque chez ses compatriotes : « L'enthousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs et chez les Arabes que chez nous. Les contes que ces peuples ont imaginé sur l'amitié sont admirables ; nous n'en avons point de pareils, nous sommes un peu secs en tout »¹⁴.

Hélvétius (1715—1771) n'a aucun rapport avec l'amitié, telle qu'elle est décrite dans la N. quand il écrit : « Aimer, c'est avoir besoin. Nul amitié sans besoin : ce serait un effet sans cause »¹⁵. Montaigne (1533—1592),

¹² A propos de la Liberté, Egalité, Fraternité, v. Ernst Bloch, *Droit Naturel et Dignité Humaine*. Traduit de l'allemand par D'Authier et Jean Lacoste, Payot, Paris 1976, p. 168—179. Coray (*Atacta E*, 5) pour le mot grec *Adelphosyni*, utilise le terme de Confrérie et non celui de Fraternité. Pareil dans son *Gallogrekiko Lexico* (*Mamouca, Ad. Coray Ta méta thanaton*, t. A, 1881, p. 87), où Confrérie: *Adelphosyni, Adelphotls*.

¹³ Dans : *Lexicon Vocum Graecarum* de M. Dan Peuceri (N° de code de la Bibliothèque De Chio « O Corais », 32875, p. 99).

¹⁴ Voltaire, *Dictionnaire Philosophique*, Paris, 1964, Garnier-Flammarion, p. 33.

¹⁵ Hévélius, *De l'Esprit*, présentation de Fr. Châtelet (Marabout Université), 1973, p. 279. V. aussi p. 285 où il identifie l'amitié à l'ambition, à l'amour de soi.

plus proche des modèles classiques, en est influencé plus fortement, sans pourtant arriver jusqu'au sacrifice de soi pour la liberté d'autrui (N. A. 144) : « Tout étant par effet commun entre eux . . . ils ne peuvent ni prêter ni donner rien »¹⁶. Montesquieu (1689—1755) enfin exprime l'opinion que : « Sous le joug de la tyrannie les amitiés entre personnes deviennent d'autant plus stables que le joug est plus lourd »¹⁷.

C'est donc ailleurs que nous devons chercher les sources éventuelles de la N., en ce qui concerne le problème de l'amitié. L'investigation ne s'avère pas difficile, étant donné que l'auteur lui-même protège ses lecteurs de recherches inutiles ; il lui indique les sentiers par où il a passé : « Que le plus suspicieux prenne dans ses mains l'aimable Plutarque, et le très doux Xénophon, pour apprendre ce que l'esprit humain peut faire dans une cité libre » (A 62). Il ne nourrit aucune illusion sur les Grecs pro-occidentaux de son temps : « Peut-être qu'ils croiront que Plutarque et Xénophon sont des Américains » (D 69), c'est pourquoi il cite textuellement Pythagore : « Aux amis véritables tout est en commun, selon la maxime du grande Pythagore » (A 144). Enfin, il nous renvoie à l'histoire antique, à propos de l'exemple très détaillé qu'il donne, celui des amis, adeptes de Pythagore, Damon et Phintias, sans pour autant les mentionner par leur nom (A 145). Donc, les fondements du problème de l'amitié plongent dans la philosophie antique. Sont nommés trois écrivains de l'antiquité, Pythagore, Plutarque et Xénophon, et même, à travers Xénophon, est sous-entendu Platon (Mémoires de Xénophon, Apologie de Socrate). Ces écrivains sont probablement les guides spirituels de l'auteur en le domaine. Mais lui-même nous donne toute latitude d'étendre la recherche de ses sources et modèles à d'autres auteurs antiques, puisqu'il déclare, de façon catégorique, dès les premières lignes de son livre, qu'il va parler de l'éducation des jeunes, en prenant des exemples dans l'antiquité grecque : « L'éducation des jeunes se trouve au centre de la pensée des législateurs. Le législateur le plus admirable et le plus sage, qui soit jusqu'à présent apparu, c'est sans doute le grand Lycurge » (A 34), et « La Grèce nous offre maints exemples de la bonne éducation de nos aïeux » (A 35). Il n'y a certes pas de place ici ni pour Helvétius, ni pour Rousseau. Le type de régime qui prévaudra, la Nomarchie, basé sur la vertu et, par conséquent, l'Amitié, son élément constitutif, découle de « l'histoire de nos aïeux » (A 61). On insiste sur ce point parce qu'il y a eu malentendu injustifié, voire déformation expresse : « Nos ancêtres, parmi tant de leçons, qu'ils étaient obligés d'assimiler, la danse et la musique, étaient comptées parmi les plus indispensables » (A 80 a). Pour clôre, une dernière citation, de taille :

¹⁶ Huit Essais de Montaigne, trad. de Cl. Parascos (collection de l'Institut Français), Athènes, 1957, p. 167. Voir P. Félix Thomas, L'Éducation des Sentiments, Paris, 1930 p. 160 169. De l'amitié v. aussi M. Riveline, Montaigne et l'amitié, Paris, Alcan, 1939.

¹⁷ Cité par Coray dans son Beccaria, p. 161 et 253 (éd. de 1834). Bien entendu, ici Montesquieu copie Platon (Lois 698 et suiv.): « Nous avions au temps où a eu lieu l'attaque des Perses contre les Grecs, un régime déjà ancien et une certaine honte, qui nous poussait à vouloir vivre, soumis aux lois. Et comme le grand nombre des ennemis nous a causé grande peur, nous a obligés de nous soumettre aussi bien aux lois qu'aux archontes, encore plus. Pour toutes ces raisons, nous avons développé parmi nous une forte amitié ». Mais ici l'amitié n'était pas née de l'esclavage, mais du régime des Athéniens, quand d'après Platon, ils vivaient dans la Nomarchie (Soumis aux lois — Nomoi). Ils pensaient en tant qu'hommes libres, et n'étaient que sujets de l'esclavage des Perses. C'est ce qu'écrivit la Nomarchie (A 142 et 147).

«VOUS, âmes immortelles de nos aïeux ! Renforcez mon zèle pour vos décrets héroïques pour exprimer, comme il se doit, les beautés de la Liberté à vos descendants... avec la réminiscence de tes vieux exploits » (A 1).

Evoquons donc, nous aussi, l'idée de l'Amitié dans la pensée philosophique de la Grèce antique, par rapport aux pensées exprimées dans la Nomarchie. Nous avons déjà vu que sur la perfection de l'Amitié l'auteur cite la maxime pythagoricienne : *Koina ta Philon* (cf. A 144), et que, par la suite, il renvoie le lecteur à l'histoire en général; il en cite alors un exemple éclatant, en disant : « Ô, combien d'exemples nous offre l'histoire en l'honneur de l'amitié, dont je ne peux passer sous silence le suivant » (A 145) ». Abordons maintenant l'exemple :

« Du temps du règne de Denis le Tyran à Syracuse, a été calomnié auprès de lui par un traître un homme vertueux, uni par les liens très doux de l'amitié. Le tyran, selon l'habitude de ceux qui se trouvent sur un trône, *condamne à mort* l'innocent, et ne daigne pas le voir, encore moins l'écouter. L'innocent apprend *sans surprise* le verdict, comme il savait que les esclaves sont soumis à perdre leur vie à tout instant, selon le gré du tyran. Il regrette seulement d'avoir à laisser ses affaires dans un désordre extrême. Aussi accourt-il au tyran et, les larmes aux yeux, le supplie, *de remettre pour quelques jours l'instant de sa mort* et de lui donner la permission *d'aller dans son pays pour régler ses affaires familiales* et, sous la foi du serment, lui promet de revenir recevoir la mort. Le tyran lui a répliqué qu'il voulait bien lui accorder une pareille grâce, mais qu'il le soupçonnait de ne pas vouloir revenir; c'est pourquoi, s'il voulait lui offrir un garant, qu'il allait immoler si lui voulait le tromper, alors il consentait à lui donner la permission. Son ami, ayant appris cela, sans tergiverser, accourt au tyran, et lui dit, plein de joie, se désignant : „Voici son garant. Je reste en prison, jusqu'au retour de mon ami, et suis prêt à m'immoler en son absence”.

Le tyran a alors fixé le jour jusqu'auquel il allait l'attendre, et le premier partit tout de suite, et l'autre a été emprisonné. Tout un chacun peut imaginer la joie due à la reconnaissance et à la bonne action, que tous les deux ont ressentie. Il est donc allé chez lui et a réglé, en toute précipitation ses affaires, a embrassé pour la dernière fois femme et enfants, est revenu vite auprès de son tyran, et est arrivé avant la fin du jour prescrit. Alors le tyran, devant une telle confiance, a eu ses entrailles remuées et les a libérés tous les deux ».

Cet exemple se rapporte à un duo de philosophes pythagoriciens amis, cité dans l'histoire sous des noms divers, tels Euéphénos et Eucrinós, Moïros et Sélinountios, et les plus courants, Damon et Phintias (ou Damon et Pythias). L'auteur de la Nomarchie ne désigne pas les amis, parce qu'il ne voulait peut-être pas faire naître, chez quelque lecteur, des soupçons que pourraient mener à trahir son anonymat. L'exemple cité, on le retrouve dans l'ouvrage de Polyainos « Stratagèmes », dont l'édition a été réalisée par Coray, inaugurant la collection « Parerga Hellinikis Bibliothikis » (1809). Au 5^e livre des « Stratagèmes » (p. 22) il est fait mention des adeptes de la philosophie pythagoricienne Euéphénos et Eucritos¹⁸

¹⁸ Polyainou, *Stratighimalon*, Biblioï octo (Parergon Hellinikis Bibliothikis, Tomos Protos). I. M. Everartou 1809, 159–160.

On donne ici le texte de Polyainos et, par la suite, les commentaires de Coray. Voici le texte :

« Des habitants de Parion adeptes de Pythagore, se trouvaient en Italie. Denis le tyran de Sicile, a envoyé des héraults aux Métopontins et aux autres Italiotes, prêchant l'amitié. Euéphénos a déclaré à ses jeunes élèves et à leurs pères qu'il ne croyait guère aux paroles du tyran. Denis, sur cela, s'est courroucé. Il l'a donc fait arrêter et l'a transféré du Métopontian à Région. Après qu'on l'a mené devant lui, il l'a accusé, par-devant tribunal, des actes qu'il lui attribuait. Ce dernier a avoué, prétendant que c'était chose juste ; car ceux-ci étaient bien ses amis et élèves, tandis qu'il ne connaissait même pas le tyran de vue. *Celui-ci l'a condamné à mourir.* Euéphénos, *pas du tout troublé*, a dit à Denis : „Je me sou mets au verdict. Mais comme j'ai une sœur non mariée à Parion, je voudrais la marier d'abord, *après avoir navigué jusqu'à mon pays*, et je reviendrai mourir sans tarder". Tous ont ri sur ces paroles. Denis en a été étonné, et a demandé „Qui donc se portera garant?" Et l'autre de répondre: "Je donnerai un garant de ma mort"; et, ayant envoyé chercher Eucrinos, il lui a demandé d'être sa garantie. Celui-ci a accepté avec joie de se porter garant de la mort de son ami, *ce dernier devant partir et revenir dans les six mois, et lui-même rester et l'attendre en prison.* Le fait était admirable. Il l'est devenu beaucoup plus. Car, passés les six mois, celui qui a laissé un garant à sa place, après avoir marié sa sœur, est revenu en Sicile, s'est rendu aux autorités, et a réclamé la libération de celui qui s'était porté garant. *Denis*, ayant admiré la vertu de tous les deux, les a laissés libres tous les deux ».

L'auteur de la N. devait avoir en vue Polyainos, avec qui il y a des coïncidences même lexicales (probablement l'édition de Berlin de 1756), mais nous pouvons être sûrs qu'il connaissait toute la bibliographie, aussi bien grecque que latine, autour de ce sujet. Elle nous est donnée par Coray, avant comme après l'édition de la N., aussi bien dans l'édition de Polyainos que dans Eth. Nic. d'Aristote. Coray insiste tout particulièrement sur le problème de l'amitié. Dans l'édition de Polyainos, tandis que ses notes, à l'opposé de leur proximité dans ses autres éditions, se limitent à la conformation de son propre texte au texte d'une édition précédente, il consacre pourtant une note copieuse au sujet de l'amitié: « Lesdits Euéphénos et Eucritos, Cicéron (Sur les devoirs r.i.), Valère Maxime (, j) et Diodore de Sicile (T. II, p. 554) appellent Phintias et Damon ; tandis qu'Hyginos (Myth. ch. 257), Moiros et Sélinountios¹⁹ ». Coray semble préoccupé par le problème de l'amitié. Dès 1802, dans Beccaria, il consacre une demi-page en note, pour citer une opinion probable de Montesquieu sur l'amitié, que semble adopter Beccaria²⁰ ; dans l'édition d'Eth. Nic., en dehors de ses commentaires abondants à ce sujet, presque exhaustifs sur la bibliographie classique, il recense dans la Table des Mots, avec une tenacité caractéristique tous les termes aristotéliens se rapportant à l'amitié: « amitié, faveur, diffère de l'affection, de la faveur, genres d'amitié, amitié et justice, amitiés célébrées, un certain ami, un autre ami,

¹⁹ Polyainou, *Stratighimatou, op. cit.*, p. 357.

²⁰ Beccaria *Peri Adikimatou kai Poinon* (Parisii 1802¹, 1823, 1843 ou les renvois p. 161 et 253.

de la volupté, philotis, égalité amitié fraternelle etc. »²¹ Dans les notes se trouvent les renvois à Xénophon, Platon et Plutarque, à savoir aux écrivains mêmes auxquels renvoie aussi l'auteur de la *Nom.* Et c'est justement dans ces commentaires que nous trouvons l'identité parfaite des points de vue de l'auteur de la *Nom.* avec les sources classiques. Coray nous guide à retrouver chez Diodore de Sicile l'exemple de la *Nomarchie* :

« Ils ne se limitaient pas de secourir leurs connaissances en argent, mais ils s'exposaient en même temps qu'eux aux risques en ces temps dangereux. Du temps de la tyrannie de Denis, un certain Phintias, pythagoricien ayant comploté contre le tyran, et étant châtié pour cela, a demandé un délai à Denis, voulant régler avant ses affaires, et proposait de laisser un ami comme garant de sa mort. Le tyran s'étant étonné qu'il puisse exister un ami qui veuille se livrer à la prison à sa place, le dernier a convoqué un ami, du nom de Damon, philosophe pythagoricien, lequel, sans hésiter, s'est porté garant de la mort. Quelques-uns louaient cette faveur exagérée envers les amis, d'autres lui reprochaient l'insolence de la garantie et sa folie. A l'heure fixée tout le 2^e est accouru, guettant pour constater si l'obligé tiendrait parole, et l'heure s'approchant, tous se désespéraient, mais Phintias, sans qu'on l'attende, est arrivé à la toute dernière minute en courant, sauvant Damon du supplice. A tous cette amitié a semblé admirable, et Denis a grâcié le condamné »²². « *Damonem et Phiutiam Pythagoreos ferunt hoc animo inter se fuisse, ut, cum eorum alteri dionysius tyrannus diem necis destinavisset et is, qui morti addictus esset, paucos sibi dies commendandorum suorum causa postulavisset, vas factus sit alter eius sistendi ut, si ille non revertisset, moriendum esset ipsi. Qui cum ad diem se recepisset, admiratus eorum fidem tyrannus petivit, ut se ad amicitiam tertium ascriberent* »²³.

Comme à Cicéron, dans le *De Off.*, qui coïncide avec la *Nom.*, le discours indirect conditionnel dans cette dernière : « il allait revenir... voudrait immoler » (A 145), trouve son répondant chez Cicéron : « si ille non-revertisse... moriendum esset ipsi ». Il paraît que l'auteur de la *Nom.* connaît tout particulièrement Cicéron, comme il s'avère de nombreux passages de son œuvre, et surtout du *De Legibus* (I, 33–34), où il est fait mention des paroles de Pythagore. (Rappelons que Montaigne emprunte aussi à Cicéron ses positions sur l'amitié). Il écrit : « Quelle cause a provoqué les célèbres paroles de Pythagore sur l'amitié? ... Il apparaît donc clairement que quand un sage montre envers celui qui possède la même vertu que lui, cette faveur qui paraît si largement diffusée, alors arrive ce qui semble incroyable à quelques-uns, mais arrive inéluctablement, à savoir ne pas s'aimer soi-même plus que l'autre. Car quelle distinction faire, si tout est parfaitement égal? Comme s'il s'avérait possible de faire la moindre distinction dans l'amitié : Alors le nom

²¹ Aristotélous, *Ithica Nicomacheia, ecdidontos kai diorthountos* A. K. (Coray). *Ek tis typographias I. M. Everartou, En Parisiis* 1822, p. 366 où le mot Amitié (*Philia*). A comparer avec les mots composés de *Philos* comme p. ex. *Philaponiros, philophilos, philocolakes*, et à la page 349, où : « Avec l'amitié croit également la justice », *aphilla, aphilos, polyphilos* etc.

²² *Diod. de Sic.* X, 4 VI, 243 (tome II, p. 554 f. éd Wesseling).

²³ *Cicero De Officiis* by W. Miller, Cambridge Harvard University Press, 1968, p. 312–315 (livre III, X–XI).

de l'amitié disparaîtrait parce que son essence même est si l'un des deux préfère quelque chose pour soi, elle cesse d'exister »²⁴. Cicéron fonde l'amour de la patrie sur ce lien qui fraternise les hommes. « Cela explique pourquoi nous honorons ceux qui meurent pour la patrie, parce qu'il sied de l'aimer plus que nous-mêmes » (De Fin. III, 64). Dans la Nom. l'amour de la patrie est basée sur l'amitié (A 141). Dans De Officiis, Cicéron émet l'idée de *ius gentium* : « Tous les hommes sont égaux de nature » (op. cit. III 25—27)²⁵. Dans la Nom. (A 45) : « La nature nous a tous fait semblables ». Dans Ménexénos de Platon (239 a), « La descendance égale selon la nature nous oblige de réclamer l'égalité devant la loi ». Et Coray dans Beccaria « La nature nous a d'abord fait naître égaux ». L'auteur de la Nom. considère l'amitié comme la force qui assurera la justice et l'égalité dans la Cité qu'il bâtit et qu'il appelle du nom de la Nomarchie. Zénon, dans son œuvre De la République, disait que la force qui allait consolider sa cité, c'était l'amitié qui assurerait la concorde et l'harmonie, devant y régner²⁶. Dans son ouvrage célèbre sur l'Amitié, Cicéron (De Amicitia), place ce sentiment dans le cadre de la cité, en tant qu'acquisition utile non seulement à chacun, mais à toute la Cité. Les sources de Cicéron sont classiques. Dans son ouvrage De l'amitié (ch. H—) il note que les amitiés véritables naissent du sentiment de l'amour, inné chez les hommes, et de la vertu ; il ajoute que ces amitiés sont éternelles. Dans la Nom. (A 143) l'amour et la vertu composent l'amitié véritable, que rien n'est capable de briser. Cicéron, surtout au 14^e chapitre du De l'amitié exprime l'opinion que l'amour et l'amitié sont un produit de la vertu, et que parmi les semblables en vertu naît l'amitié²⁷. Enfin au chapitre 19, 69 k, 73, ainsi qu'au 14^e, il parle de l'égalité nécessaire entre amis. Nous avons déjà vu dans la Nom. que tout entre amis est commun. A condition que l'amitié se fonde sur la ressemblance en vertu. C'est l'idée de Platon (Lois, livre 8 page 837 a—d) et d'Aristote (Eth. Nic. livre 8 ch. 2—4)²⁸. La relation entre la concorde et l'amitié est mise en relief dans la Nom. (A 149) ; les amis vivent dans la concorde, à l'opposé des esclaves, dont le vocabulaire ne contient plus les mots d'union et d'accord (A 149, 44, 51). Chez Cicéron ch. 7, l'amitié assure la concorde ; également chez Aristote (Eth. Nic. 8 I, 4 : « Il paraît que l'amitié lie aussi les villes... car il semble que la concorde est quelque chose de semblable

²⁴ Voir K. Grolliou, *Kikeron kai Platoniki Ithiki*, Athènes 1960, p. 58—63.

²⁵ K. Grolliau, *op. cit.*, p. 60—61.

²⁶ M. T. Ciceronis, *Laelius sive de Amicitia Dialogus ex Latino in Graecum translatus a B. Antoniade*, Constantinopol, 1878, où des passages analogues d'écrivains de la Grèce antique.

²⁷ N. R. Ciceronis, *Laelius*, *op. cit.*, p. 8.

²⁸ Cf. Eurip. Phén., v. 538 et Arist. Eth. Nic. 8, 8, 5 : « I de Isotis kai omoiotts philotis ». Coray qui, en 1799, édite les Caractères de Théophraste, est au courant du fait que Cicéron a utilisé comme source de son ouvrage De Amicitia, et il en a le témoignage d'Aulus Gellius (Noctes Atticae, I, 3, 11), les trois livres perdus de Théophraste, Peri phillias. Voir A. J. Voelke, Les rapports avec autrui dans la philosophie grecque d'Aristote à Panétius, Paris, 1961, p. 71). Le renvoi que Coray fait, en ce qui concerne l'Amitié, à Cicéron, présenté dans les Stratagèmes de Polyainos (1809) remonte à 1799, à l'édition de Théophraste, où il met la remarque suivante (p. XVI, note 5) : « Toutes ces maximes sur l'amitié sont vraisemblablement tirées du traité de Théophraste De l'Amitié, où il agitoit de plus cette question : si l'on devoit sacrifier sa propre réputation à un ami, et jusqu'à quel point on devoit pousser ce sacrifice. Voy. Aul. Gell. Noct. Attic. L. I, cap. 3 ».

à l'amitié»). Dans un régime tyrannique, dans l'esclavage, il n'y a pas d'amitié (Cic. ch. 15, Nom. A 149, 141, 143, 44, 51, 147; Xén. Hier. I, 38; Platon Banquet 142: « Il n'est pas dans l'intérêt des gouvernants qu'existent des amitiés et des relations fortes »). L'auteur de la Nomarchie souligne que l'amitié qui unit en un tous les citoyens, l'amour fraternel cesse dès que pénètrent la discorde et la méfiance. C'est alors qu'apparaît le désir du pouvoir et on ne pense plus, quand l'amitié se perd même pas à l'honneur, mais chacun veut régner sur les autres N. B 6). Coray notait en 1823; « L'amitié se fonde sur l'honneur, et dès que quelqu'un cesse d'honorer l'autre cesse aussi de l'aimer »^{28a}. Dans Eth. Eud. H., 7 également la concorde est maintenue quand, par rapport à l'exercice du pouvoir et la soumission à ce dernier, existe la même manifestation de volonté.

Outre Cicéron, Valère Maxime se réfère lui aussi au duo de Damon et de Phintias, et le rapport avec le texte de la Nom. paraît étroit. Voir le texte latin: « Haeret animus in domesticis; fed aliena quoque benefacta referre Romanae urbis candor hortatur. Damon et Phintias, Pythagoricae prudentiae sacris initiati, tam fidelem inter te amicitiam iunxerunt, ut, cum alterum ex his Dionysius Syracusanus interficere vellet, atque is tempus ab eo, quo, priusquam peiret, domum profectus res suas ordinaret, impetravisset, alter vadem se pro reditu eius tyranno dare non dubitavit. Solutus subiecerat, cui securo vivere licebat. Igitur omnes, in primis Dionysius, novae atque ancipitis rei exitum speculabantur. Appropinquante deinde definita die, nec illo redeunte, unusquisque stultitiae tam temerarium sponsores damnabat. At is nihil se de de amici constans a meteure praedicabat. Eodem autem momento, et hora a Dionysio constituta qui eam acceperat, supervenit. Admiratus amborum nimum tyrannus, supplicium fidei remisit »²⁹.

Coray enfin renvoie à Hyginos. Il s'agit du même récit que celui de Polyainos avec, comme noms d'amis, Moïros et Sélinountios³. Coray également cite (Eth. Nic. p. 327) des amitiés célèbres telles « celles d'Achille et de Patrocle, de Pylade et d'Oreste, de Thésée et de Peirithos, et d'autres semblables, comme l'explique Eustratios ». Chez Eustratios, le scholiaste d'Eth. Nic., Coray relève tout ce qui se rapporte à l'amitié.

En lisant les arguments de l'auteur de la Nomarchie au sujet de l'amitié, et en essayant de localiser leurs sources, Coray a insensiblement croisé notre chemin, et, à travers les renvois de Coray à ses propres sources, nous constatons que celles-ci coïncident aux renvois de l'auteur de la Nom. Dans cette dernière (B II) les tyrans méprisent l'amitié, et (A 147) tout esclave tâche sans cesse de dégrader son comportement et de le rapprocher de la volonté du tyran. C'est à juste titre que l'auteur se réfère à Xénophon. En effet, dans Hiéron, outre l'influence générale visible dans la Nomarchie dans le domaine de l'amitié (VI, 2—4) il y a la remarque que le tyran

^{28a} Epistolai Adamantiou Coray, Damala G. 858. Cf. aussi Allilographia ed. OMED, A 15₁₆, où l'amitié, pour Coray, est considérée comme sacrée, de la même manière que dans la Nom., et ne jure que sur elle: « Sur notre amitié » et déclare être l'ami de tous les hommes (OMED, A 18₂₃) voit aussi OMED, A 15₁₅.

²⁹ Valerii Maximi, *Dictorum Factorum memorabilium*. Biponti 1788, L. IV, 7, ext. 1, p. 229 (De Amicitia). Coray utilise dès 1805 Val. Max. (voir Strabon, tome II, L IV, p. 69: „suivant Valère Maxime” et tome I, p. 434).

³⁰ *Hygini Fabulae*, H I. Rose ed. Tertlia, Lugduni Batavorum, p. 257.

n'a point de rapports d'amitié, son immense désir jamais assouvi le poussant à la corruption des citoyens et à leur assimilation à lui. Point de vue cher à Platon (Gorgias 507e—508a) (Rép. VIII 567d) ³¹. La cité décrite par l'auteur de la Nomarchie est fondée sur l'amitié, car seuls les amis, donc pas les tyrans, ni les esclaves, ont place dans la société, les méchants restant en dehors d'elle, parce que l'amitié ne peut pas pénétrer dans leur âme ; « Il ne peut avoir d'amitié, s'il n'existe pas de société » (Gorgias 507d). Par le truchement du renvoi à Pythagore, on remonte aussi à Porphyre et Iamblichos qui, tous les deux, citent le duo des amis pythagoriciens, attribué à Damon et Phintias ³². Cet exemple rare d'amitié s'est également infiltré dans les dictionnaires français et il paraît que l'auteur l'avait en vue, étant donné que sa description voisine, quant aux détails, avec celle du texte français : « lui donner la permission d'aller dans son pays pour régler ses affaires familiales », contre « Ce tyran lui permit de faire un voyage dans sa patrie, pour y régler ses affaires ». Egalement : « Il est arrivé avant l'expiration du jour prescrit » contre « Damon revint précisément à l'heure même que Denis lui avoit marquée », ou, enfin « Le tyran voyant une telle confiance, a eu pitié » contre « Le tyran touché de la fidélité de ces deux amis pardonna à Damon » ³³.

La notion de l'amitié, en tant que principe fondamental et fondement de la Cité, source de bonheur mais aussi force révolutionnaire, sapant la tyrannie, telle qu'elle est décrite dans la Nomarchie, a été mise à contribution par Rhigas également, en tant que principe de catéchisme républicain et moral ³⁴. Elle a aussi constitué le symbole de l'organisation « Hellinoglossos Xenodocheio », précurseur de la « Philiki Hétairia », fondé à Paris en 1809, et qui donnait à ses membres une alliance avec ses emblèmes : deux mains jointes entourées par les initiales FEDA, signifiant Filias ellinikis Desmos Alytos (Lien Indissoluble d'Amitié Grecque). A. Tsacaloff, l'un des trois fondateurs de Philiki Hétairia, était justement membre d'Hellinoglossos Xenodocheio ³⁵. C'est pourquoi la société clandestine révolutionnaire (1814—1821) qui avait comme but la renaissance et la liberté de la Nation, sera nommée « Hétairia ton Philikon » ³⁶.

³¹ Cf. A. Bayonas, *The idea of legislation in the earlier Platonic Dialogues*, Athènes 1966, p. 167. Voir aussi Eurip. *Oreste*, vers 1509—1511 et 1514—1515.

³² Iamblichos Chalkidéos, *Peri Biou Pythagoricou Logos ...* M. Th. Kiessling, Lipsiae 1815, ch. 33, p. 460, et *Porphyrii Philosophi Platonici, Opuscula selecta*, A. Nauck, Lipsiae 1886, p. 50.

³³ Voir *Nouveau Dictionnaire Historique ou Histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom par des talents, des vertus ...* 7^e ed., t. III, 1789. Cf. aussi *Dictionnaire Universel, Historique, Critique et Bibliographique*, Paris, 1810 et *Dictionnaire Historique*, Paris, 1821. Il y a une similitude frappante entre la Nomarchie et ce dernier ouvrage, bien que postérieur : « Était lié d'amitié avec Ph. » et « Denys ... lui permit sur sa demande ».

³⁴ Apanta Riga Pheraiou, par L. Vranoussis, *Etairia Hellinicon Ecdosseon*, t. 2, p. 759 (ti esti Philia), et t. 1, p. 326 (vers 860, Mas sfinghi i philia), 344 (vers 1398), 347 (vers 1519 (Lipon sfictoteri desmi inai i tis philiias, hyper tous ischyrous desmous tis erotollpsias, ech, ti kentri arétis), 351 (vers 1817 Ah, éla endigma lampron tis alithous philiias). Tout cela est tiré de Ithicos Tripouso (Ta Olympia), où l'Hymne à l'Amitié.

³⁵ G. Frangou, *Philiki Hétairia. Historia tou Hellinico Ethnos*, t. I A, p. 424.

³⁶ La dénomination de « Hétairia ton Philikon » remonte à l'antique conception révolutionnaire, et non à la religion porteuse de Paix, comme a écrit I. Phillimon (*Dokimion Historicon peri tis philikis Hétairias*, p. 84, rééd. de la 1^{ère} éd. de 1834). Bien entendu, la lutte était aussi menée pour la Foi.

L'amitié est devenue également le symbole de la liberté et du renouement avec la pensée de la Grèce antique aux représentations dramatiques de la période précédant le soulèvement de 1821. Dans l'une d'entre elles a été jouée la traduction de Philoctète de Sophocle, par N. Piccolo (1818), faite directement du texte antique, un Grec envoie au public « ASPASMON PHILIAS » (le baiser de l'amitié). Eugène Voulgaris, dans sa longue lettre « De l'amitié »³⁷, se fondera sur les auteurs de la Grèce antique, pour établir le sacrifice de soi en faveur de ses amis. Et il déclare ne pas avoir en pensée l'amour évangélique : « L'élévation de l'amour divin et évangélique en est tout autre, de sacrifier son âme, même pour ses ennemis ! Mais il n'est pour le moment question de cet amour théologal ; on examine ici les caractères des amis terrestres »³⁸. Selon le même auteur : « Ne sont pas capables d'amour ceux qui ne gardent pas secrètes les confidences »³⁹. Bien plus tard que la Nomarchie, on prend le même exemple d'amis, copié presque sur elle : il s'agit de D. Gouzélis, dans des buts patriotiques, dans son drame « I Megalophilia Phintiou kai Damonos i Dionysios o Tyrannos tôn Syracouson »⁴⁰.

On pourrait prétendre que la « Nomarchie constitue le Bréviaire des membres de la Philiki Hetairia », et leur catéchisme républicain, puisque c'est dans l'amitié même que celle-ci prépare la voix de protestation qui s'élèvera contre la tyrannie et, à travers le sacrifice de sa propre vie en faveur d'un ami, se développe un lien étroit, permanent, entre les membres-amis, et l'individu disparaît et se sacrifie pour quelque chose en dehors de lui-même. On prépare le soulèvement et le renversement de la tyrannie et de l'inégalité sociale (Nom ; A 144). Le devoir des « Philiki » c'est le sacrifice pour la patrie, à savoir la conquête du bonheur, à travers la liberté, par l'amitié (Nom. A 142). L'esclave est égoïste, il s'identifie à la patrie, tandis que l'homme libre dans l'âme, même subissant le joug de la tyrannie, est emporté par l'amour de la patrie, et par l'amitié (Nom. A 149 st. 8, A 138, A 44, A 147, A 144).

Dans la Nomarchie est cultivé, en dehors du domaine politique et sociologique de l'amitié, une autre région : celle des relations avec l'Autre. L'auteur nous développe cette dimension, purement aristotélicienne, à travers toute son œuvre, mais plus particulièrement dans son chapitre sur l'amitié. L'Éthique d'Aristote est la recherche du Bonheur (du souverain Bien, ce Bien c'est le Bonheur), mais ce bonheur ne sera pas trouvé dans son soi, mais chez l'Autre, dans l'amitié⁴¹. Dans la Nom : « L'amitié est un des moyens principaux du bonheur des hommes » (A 142). D'ailleurs on retrouve dans la Nom. d'autres termes aristotéliciens, tels que : « Bonté

³⁷ N. Lascaris, *Historia tou Néohellinicoú Theatrou* t. 1^{er}, Athènes, 1938, p. 154, voir aussi note 1, p. 153. Voir également A. Tampaki, *Hellinico Théatro stin Oáisso*, Eranistis 16 (1980), 232, note 19.

³⁸ E. Voulgaréos, *Epistoli peri Philias. Nin to proton ecdothissa Hypo I. Tantalidis*, Constantinople, 1850, p. 15 et A. Papadopoulou, E. Voulgaréos *I Philia*, Volos, 1949.

³⁹ E. Voulgaréos, *Epistoli Peri Philias*, op. cit., p. 9.

⁴⁰ *I megalophilia Phintia kai Damonos, i Dionysios o Tyrannos ton Syracouson. Drama Patrioticon* par D. Gouzéli, Nauplie, 1835, p. 26—27; Cf. aussi p. 20, par rapport à la N. B 10, où l'épisode de Marsyas (pour Gouzélis voir N. Lascaris, op. cit., p. 299—300, note 1).

⁴¹ André Voelke, *Le problème d'autrui dans la pensée aristotélicienne*, Revue de Théologie et de Philosophie, 4 (1954), 263—282.

active » (A 51) ou encore « Activité des lois » (B 5) ⁴² ou « Les louanges et les prix » (A 56, 59, 60, 61, 129, 134, 141) ⁴³ ou encore « Amitié mutuelle » (D 8) ⁴⁴. « Tout concitoyen trouve son bien dans le bien des autres » (A 51). Et la maxime de la Nomarchie se résume au « que chacun vive en plusieurs » (D 99). L'auteur de la Nomarchie, à travers Aristote, élève l'idéal de la vie civique, et ne considère pas, par conséquent, l'ascète, comme heureux ⁴⁵. C'est d'Aristote qu'il puise la relation étroite entre la concorde et l'amitié (A 147, 149, 151, B 6) : « Car la concorde c'est de l'amitié pour des intérêts... et la concorde constitue la force qui mène aux grandes choses utiles pour la cité » ⁴⁶.

« Le problème de l'amour de soi, dans la Nom. (A 152) ou, comme il est dit autrement, du soin de l'esclave, rien que pour soi » (A 149), est d'aspect négatif, identique à l'esclave, à la petite âme, l'être frustré d'amis, le flatteur. Dans sa Rhétorique, Aristote appelle l'égoïste de petite âme, privé de liberté, lâche, et aimant basement la vie (Rhét. B, 13, 1389 b 25—37).

Platon aussi trouve dans l'égoïsme la racine des méchancetés (Lois E 731d—732b 4) ⁴⁷.

Dans le Nom., l'amitié est le milieu de la vertu, ayant comme extrêmes d'excès et de manque, la flatterie, l'inimitié, la répugnance, l'égoïsme, la discorde, le manque de concorde. Il est écrit : « Il y a autant d'esclaves que de divisions, et le mot d'union ne se retrouve pas dans le dictionnaire de la tyrannie » (, 39), et encore « Les esclaves sont toujours en désaccord entre eux » (A, 149, 147). Toutes les prises de position d'Aristote, exprimées dans Eth. Eud., Eth. Nic. et Eth. Mégala, à propos de l'amitié, sont développées dans Helliniki Nomarchia. D'après Aristote, l'amitié c'est une vertu ou issue de la vertu, qui fleurit parmi les vertueux. L'amitié est jugée comme « très nécessaire à la vie » (Eth. Nic. 4—5 cf. Cicéron : De Amicitia VI 20 : Qui autem in virtute summum bonum ponunt), et le plus grand des Biens extérieurs pour le bonheur ou pour le malheur, parce qu'il devient la cause d'un ultime refuge pour les amis dans les moments difficiles de la vie (Eth. Nic. I, 12). L'utilité et les avantages de l'amitié sont mis en relief par Aristote comme des éléments cohérents de la société et des Etats (Eth. Nic. I, 22) : C'est par son entremise qu'on

⁴² Cf. aussi N. D 23 et 21 « Energhia » (Actualité), voir note suivante sur l'énergie chez Aristote.

⁴³ G. Coumaki, *Epainos kai Psogos stin aristotèliki Ithiki*, Athènes-Janina, 1982.

⁴⁴ S. D. Kyriazopoulou, *Aristotélis o Philallilos*. Dodoni T. A. Jannina, 1982, p. 65 et, plus particulièrement page 83, De l'Amitié.

⁴⁵ S. Kyriazopoulou, *op. cit.*, p. 83 et, plus généralement dans l'éd. de G. Heylbut (Berolini, 1892), vol. XX, Eustratii et Michaelis et Anonyma in Eth. Nic. Commentaria, surtout p. 461 et suiv., où des scholies au IX^e livre de Eth. Nic.

⁴⁶ Arist Eth. Nic. IX 1167 a 22. Voir Eustratii *op. cit.*, p. 489. Voir aussi D. Coutra, I. Koinniki ithiki tou Aristotélous. Al arétaí tis Dicaíosynis kai tis philias. Athènes 1973, p. 162.

⁴⁷ D. Coutra, *op. cit.*, p. 136 et suiv. Voir aussi K. Cantar, *Amicus Sibi. Zur Entstehungsgeschichte eines ethischen Begriffs in der antiken Literatur*, *Živa antika* 16 (1966), 135—175 et 17 (1967), 49—80 et du même, *Die Gestalt des idealen Phylautos in der Nikomachischen Ethik des Aristoteles* (E.N. 1169a 19—b2), *Živa antika* vol. 15 (1965) 38 (Sont examinés les deux aspects de Philautos, positif et négatif). Voir aussi notre note 15. (Cf. également E.N. H, Ia 21, 28 et H, i, 9. H 34, H, n 24, où il est question d'esclaves de tyrannie et d'amitié.

obtient la concorde des citoyens (car la Concorde semble être quelque chose de pareil à l'amitié (I, 22—26)⁴⁸.

Dans ce genre de République que propose la Nom., et qui est le fait de la plupart des citoyens (A 8, 9), avec, comme but, le bonheur (A 142, 51), et comme élément constitutif l'amitié (A 143, 138, 147), on trouve toutes les données qui composent ce qu'Aristote appelle spécifiquement la Cité (Polit. D, st, 4). Et Coray, éditeur d'Aristote, remarque que « La situation où domine l'opinion de la plupart des citoyens, s'appelle ou est crue un genre de République » (Arist. Polit., édition Cor. p. 292). La ressemblance des mœurs et des idées de deux sujets fait naître l'amitié (A 143), l'amitié est le fruit de la liberté (A 147), l'amitié des vertueux est stable (A 143), elle n'est pas passive, mais un acte d'amour (A 143, 51), elle fleurit dans une cité qui ne vise pas à la ressemblance absolue, mais à celle qui, par des lois, égalise les dissemblances (A 24, 29, 30, 21). Coray, paraphrasant les Eth. Nic. (E, D 3) écrit : « Etant donné que tous ne sont pas semblables, tous ne contribuent pas de façon égale ; donc, ils ne reçoivent pas des parties égales, mais analogues »⁴⁹. Chez Aristote, les amis selon la vertu, sont amis entre eux dans l'égalité de leur vertu (Eth. Eud. Z, b 57). Et le but de la politique est de transformer la vertu en amitié. L'amitié est une habitude morale (Eth. Eud. N 1234 b). Les âmes basses ne peuvent être amis, seuls les bons le peuvent (Eth. Eud. 1235 a). On ne voudra pas s'étendre plus à la comparaison de la Nom. avec ses modèles classiques, dans le domaine de l'amitié ; les renvois de Coray y sont éclairants ; et il arrive souvent que tout ce que Coray fait remarquer là-dessus, renvoyant au texte antique, se voit développé dans la Nomarchie.

Le fait que Coray entendait l'amitié selon une manière classique, et, surtout aristofélicienne, avait été remarqué, parmi tant d'autres remarques pertinentes, par Thérianos dans sa monographie, précieuse aujourd'hui encore, sur Coray⁵⁰. L'auteur de la Nomarchie couronne son ouvrage par un dialogue avec deux de ses amis. Il les interpelle « Très doux amis », et proclame la sensation de la douceur qu'il ressent ; il dit que, dans ses malheurs, il n'y avait de place que pour le présent divin de l'amitié (st I, 4, 8). Dans Eth. Nic. il y a même l'identité linguistique (De voir ses amis est doux, et surtout au malheureux H, ia, 14). Coray, dans une scholie à

⁴⁸ L. Dugas, *L'amitié antique*, 2^e éd., Paris, 1914, surtout p. 156—204 : Théories morales de l'amitié. P. Félix Thomas, *L'éducation des sentiments*, 7^e éd., Paris, 1930, surtout p. 15—25. G. Fardi, *Eleftheria, Philia, Isotis, Dicaosyni en ti archaiotiti*, Athènes, 1946. An. Dascalaki, *To noima tis philias ston Aristoteli*, Athènes, 1940. Voir surtout l'éd. d'Eth. Nic. par Coray et ses notes abondantes aux pages 300 et 325. De façon plus générale en ce qui concerne les sources classiques et plus particulièrement l'influence d'Aristote sur le Nom., j'en parle longuement dans mon livre (en préparation) : *Adamantios Coray, o syngrafeas tis Hellenikis Nomarchias. Problemata philosophias tou neoterou Hellenismou* (A. Coray, auteur de la Nomarchie. Problèmes de philosophie de l'hellénisme moderne).

⁴⁹ G. Valéas, l'éditeur de la Nomarchie, donne au terme de Homoiotis une signification qui pourrait friser la naïveté. Le problème de l'égalité arithmétique et géométrique et de la ressemblance, ainsi que de l'égalité en vertu est traité en détail dans mon livre à paraître (voir à titre d'exemple, Eth. Eud. H 1234b et 2, b, 57 ; Eth. Nic. H. n. 24 : I de isotis kai homoiotis philotis « kai mallista i ton kat' aretin homoiotis » : Nomarchie A 32).

⁵⁰ D. Thérianou, A. Coray, Trieste, 1889, vol. 3, p. 155.

propos de cela, semble avoir bien tracé dans son esprit la douceur de l'amitié, et surtout dans le malheur, puisque il découvre la source d'Aristote chez Euripide (Ion 730) : „De voir dans les yeux une lumière amie est une douce chose”. Ce dernier vers suit le portrait unique de Coray que nous possédions, et il est même traduit par Coray lui-même : Il y a plaisir à rencontrer les yeux d'un cher ami. Enfin, on donnera un spécimen de la complémentarité mutuelle de la pensée de l'auteur de la Nom. et de Coray, et même dans des œuvres postérieures à la Nom. de Coray. Dans Eth. Nic. (H, 34) : « L'amitié des semblables en vertu est parfaite ». Coray, dans son édition (p. 300) renvoie à Plutarque, à son œuvre De Polyphilie, sans citer le passage correspondant « L'amitié naît de la ressemblance » (96b), « Il n'est pas possible que l'amitié naisse, entre des mœurs différentes » (96e). Enfin, « Les amitiés recherchent à égaliser les mœurs » (97e).

Dans la Nom. (A 143) « L'amitié naît de la ressemblance des mœurs et idées de deux sujets ». Les trois spécimens de Plutarque sont compris dans la Nomarchie. C'est à eux que Coray nous a renvoyés, 16 années après la parution de la Nom. Pourtant l'auteur de la Nom. nous avait déjà, en 1806, renvoyé à Plutarque (A 62), parmi les autres auteurs qu'il consultait pour chacun de ses sujets (st 5). Coray, dans son Beccaria, 4 années avant la Nom., commente l'idée de son auteur, selon lequel « sous le joug de la tyrannie les amitiés mutuelles deviennent d'autant plus stables que le joug est plus lourd », avec les remarques suivantes : « Il a puisé, si nous ne nous trompons pas, cette idée de Montesquieu, idée apparemment probable mais peut-être pas vraie. Une amitié pure et stable n'a lieu ni entre deux hommes méchants, ni entre un méchant et un bon ; l'amitié est une vertu d'âmes amies de la vertu. S'il est vrai que la corruption des mœurs est analogue au poids de l'esclavage, si... les âmes esclaves sont plus voluptueuses, plus luxurieuses etc., il s'ensuit que ce présent précieux du Ciel, l'amitié, se retrouve dans ces sociétés civiques où règnent les lois où la justice, empêchant les citoyens de s'entrefaire du mal, tels des brigands, les amène peu à peu à la fraternité d'égalité devant la loi, et à la société sans laquelle l'amitié ne peut pas se constituer (Plat. Gorgias p. 507) »⁵¹.

Notons tout d'abord, que ces idées de Coray sont puisées dans les Mémoires de Xénophon (2 VI 19—20), dont il est lui-même éditeur, ainsi que de Gorgias de Platon (1802 et 1825 respectivement). Xénophon, dans ses Mémoires, expose le point de vue de Socrate sur l'amitié. Mais c'est à Xénophon que nous renvoie, 4 ans plus tard, l'auteur de la Nomarchie aussi (A 63) et reprend le développement herméneutique qu'a présenté Coray sur ce même passage, dans A 147, 142, 143, 16, 32, 51, 29, B6. Puis, Coray y revient dans le « Dialogue entre deux Grecs » : « Seule la liberté est créatrice de vertu, parce qu'elle seule donne la vie à la mère de l'affection, l'égalité, Isotis-Philotis ». En 1822, dans la réédition de Beccaria (p. .. de la rééd. de 1842), de même point de vue apparaît, de Xénophon et de la Nomarchie, renforcé par des vers tirés de la Paix d'Aristophane (vers 995—998), où le terme d'amitié est rendu par celui d'Isonomia (Egalité devant la loi), par Coray. Ainsi le terme de Nomarchie est éclairé

⁵¹ Beccaria (éd Coray), *op. cit.*, p. 161, 253, 254.

sous un jour nouveau et inattendu : Les hommes ne jouissent que par le truchement des lois d'une parfaite ressemblance civique, et ce n'est que là que l'amitié est maintenue (N. A 32, 51, 29).

Il est admirable qu'au plus profond de la Barbarie, en pleine domination ottomane, s'élève l'enseignement de la Nomarchie, qui annonce non pas le « vivre », mais le « bien vivre », et ne fonde pas cette mutation qualitative sur une infrastructure économique, ni sur le droit naturel, mais sur l'amitié qui entraîne le sacrifice de soi, et la vertu. La conception grecque de la vertu et celle, chrétienne, de l'altruisme et de l'amour, encadrent l'enseignement de la Nomarchie, et font de son auteur un être profondément religieux et connaisseur chevronné de la philosophie politique grecque, et également un pédagogue et renouvateur révolutionnaire de la société de son temps, ayant comme armes idéologiques la pensée antique et la leçon de Jésus, vue à la lumière de l'Orthodoxie. C'est un des sommets de la Pensée Grecque. C'est le problème de l'amour, principe premier du christianisme. Ce n'est pas à l'homme naturel, au bon sauvage de Rousseau que d'accomplir ces principes. Rousseau se sentait étranger parmi les humains, et partait en quête de l'égalité dans le droit naturel. Et puis est venue l'idée dominante la révolution française se résumant comme suit : « Les hommes valent ce que valent leurs droits »⁵². Dans la Nomarchie se dresse, à l'opposé, l'axiome : « Les hommes valent ce que vaut leur amitié, le sacrifice de soi, leur vertu », la vie devenant superflue sans cela. « Il semble, pour avoir encore recours à Aristote, que l'oeuvre de la politique est surtout de créer l'amitié » (Eth. Eud. 1234 b 21).

La philosophie de la Nomarchie sur la Cité, et celle de l'hellénisme moderne, ne constituent, au fond, que la reviviscence de la philosophie classique. A. Voelke remarque à propos de l'amitié selon Aristote (p. 275) : « Prise dans son extension la plus grande, l'amitié englobe la camaraderie, la concorde, la bienveillance, et surtout la justice ». Ajoutons, pour clôre, la liberté, l'égalité, la Cité idéale et le bonheur, qui complètent le message universel de la Nomarchie Hellénique.

⁵² B. Groethuysen, *I philosophia tis gallikis Epanastasis*, éd. Calvos, traduction en grec, p. 251.

RECHERCHES DANS LES ARCHIVES D'ATHOS

PAUL MIHAIL

L'intérêt de l'historiographie moderne pour les éditions de documents se trouve à l'origine de l'initiative prise par Gabriel Millet, frappé par la richesse culturelle des établissements athonites, de fonder la collection « Archives d'Athos », dont Paul Lemerle devait assurer les débuts avec son édition des documents grecs. Jusqu'à présent, quinze tomes ont réuni les documents conservés par les différents monastères d'Athos, à savoir : les tomes I, V, VIII, X et XI sont consacrés aux documents de la Grande Lavra ; le tome II nous fournit ceux de Koutloumoussiou ; le tome III réunit les documents de Xiropotamou ; le tome IV ceux de Dionysiou ; le tome VI ceux d'Esphigménou ; le tome VII ceux de Protathon ; le tome IX — Kostamonitou ; le tome XII — Pantéléimon ; le tome XIII — Iviron ; le tome XV — Xenophon. Par ailleurs, des chercheurs serbes, bulgares et russes ont fait paraître des recueils de documents slavons. Pour ce qui est des documents roumains conservés dans les archives d'Athos, leur édition s'est révélée plutôt sporadique jusqu'à ces dernières dizaines d'années. On peut noter en ce sens l'ouvrage dû à Grigore I. Nandriș, *Documente românești în limbă slavă din mănăstirile Muntelui Athos 1372—1658, publicat după fotografiile și notele lui Gabriel Millet* (Documents roumains en langue slave des monastères du Mont Athos 1372—1658, publiés d'après les photos et les notes de Gabriel Millet), Bucarest, 1937, 309 pp., et les pièces figurant dans l'ouvrage de Paul Mihail, *Mărturiile românești din Bulgaria și Grecia (1468—1866)*, Chișinău, 1933 : des documents conservés au Grigoriou (et émanant du monastère Căpriana) et au Zographou (émanant des monastères Spirea et Dobrovăț).

Or, depuis ces dernières décennies, une grande campagne à l'échelle internationale a démarré avec pour objet la réalisation de microfilms d'après tous les documents conservés dans les dépôts athonites. Certaines universités américaines comptent dans leurs collections des copies d'après de tels microfilms. Qui plus est, le Centre de Recherches Byzantines de la Fondation Nationale de la Recherche Scientifique de Grèce a créé de son côté un fonds de microfilms des trésors d'Athos, tout en obtenant également de grandes facilités d'accès à ces trésors de la Montagne Sainte. Ce dernier point est d'un grand acquis, si l'on tient compte de ce que pendant l'entre-deux guerres le permis de visiter les couvents d'Athos n'impliquait pas la permission d'entrer dans leurs archives, cette dernière étant entièrement laissée au gré de l'hiégoumène. A titre d'exemple, je dirais que ce fut seulement en passant un certain temps aux couvents de Grigoriou et Zographou en 1931, en s'intégrant complètement dans leur train de vie de réclusion avec la parfaite observance de leurs règles de jeûne

rigoureux, l'auteur de ces lignes a pu obtenir de la part des hiégoumènes respectifs la permission de consulter des documents que les bibliothécaires lui fournissaient, sans avoir pour autant l'accès direct aux archives en question.

De nos jours, les choses se sont améliorées sensiblement, puisque D. Năstase a bénéficié d'une « mission de recherche » effectuée au couvent de Simonopétra en 1981, « sous l'égide du Centre de Recherches Byzantines de la Fondation Nationale de la Recherche Scientifique de Grèce ». Il allait concrétiser les résultats de cette mission de recherche d'abord dans un article intitulé *Les documents roumains des archives du couvent de Simonopétra. Présentation préliminaire*, paru dans la revue *Σύμμεικτα*, 5 (1983), p. 373—388 + 7 ill., puis dans un ouvrage (en collaboration avec Florin Marinescu) sur *Les actes roumains de Simonopétra (Mont Athos)*, Athènes, 1987, éd. Manoutios, 155 pp. + 12 ill. dans le texte, ouvrage représentant « une réimpression de *Σύμμεικτα* 7 (1987), p. 275—420 ».

Cet ouvrage, que les auteurs eux-mêmes qualifient de « catalogue sommaire », repose avant tout sur le cartulaire du monastère roumain de Saint-Nicolas (connu surtout sous le nom de couvent de Mihai-Vodă), rédigé en 1775 à Bucarest par un certain Constantin, « maître d'écriture » qui y transcrivit les documents rédigés en roumain, ainsi que ceux en slavon, après les avoir traduits. Comme les auteurs de l'ouvrage n'indiquent pas le nombre des actes enregistrés là, nous en avons dénombré nous mêmes 382. Voici le titre du-dit cartulaire, reproduit d'après la photo figurant à la p. 8 : « Condiacă ce cuprinde întru sine toate hrisoavele domnești și cărți domnești i zapise pentru rumâni i pentru locuri i vie i moșii și pentru țigani ale sfintei mănăstiri Mihail voevod care acum s-au tălmăcit hrisoavele după sîrbie pre limba rumânească în zilele prea luminatului nostru domn Io Alecsandru Ioann Ipsilant vvd întru întîia domnie aici în Țara Românească, Mitropolit fiind Ungrovlah[iei] kiriu kir Grigorie ; cu cheltuiala sf[inției] kir egumen kir Timothei de roș lui D[umne]zeu Costandin dasc[al] slov[enesc] 7283 : 1775 » (« Régistre qui comporte en soi toutes les chrysobulles princières et chartes princières et actes pour les Roumains et pour les terrains et vignobles et domaines et pour les Tziganes du saint couvent de Mihail voïvode qui maintenant ont été traduites les chrysobulles d'après le serbe en langue roumaine du temps de notre très éclairé prince Io Alexandre Ioannes Ypsilanti vvd lors de son premier règne ici en Valachie, Métropolitte étant de l'Hougrovalachie kyriou kyr Grégoire ; aux frais de sa sainteté kyr hiégoumène kyr Thimothée par le serf du Seigneur Constantin maître d'écriture 7283 ; 1775 »). Selon le même Catalogue, l'archive de Simonopétra comporte aussi 87 parchemins (d'après notre propre compte), dont le plus ancien remonte au règne d'Alexandre Aldea, étant daté du 15 mars 6941/1433 (catalogue n° 1) cependant que le plus récent serait celui émis le 15 mars 1797 par le prince Alexandre I. Ypsilanti (catalogue n° 659). A ceci s'ajoutent encore les originaux sur papier, les copies, les résumés et les diverses versions roumaines ou françaises des documents respectifs. Si l'on considère l'ensemble des documents catalogués, le plus récent est celui daté du 4 août 1848. Le Catalogue laisse de côté les documents rédigés en langue grecque (130 pièces, conformément à la note 7 de la page 10).

L'éditeur, compte tenu de ce que tous les documents enregistrés, à l'exception d'un seul, venaient de la même principauté, a choisi de les

classer dans leur ordre chronologique. C'est suivant ce même critère chronologique qu'a été enregistré l'unique document moldave, de Petru Șchiopu, daté du 9 février 1587 (n° 79). Il s'agit d'un total de 773 documents, un seul numéro du catalogue réunissant également les diverses variantes du document respectif, c'est-à-dire, si, à part l'original, il y avait aussi une transcription ou une traduction de sa teneur dans le registre de l'archive ou s'il y avait quelques versions disparates et résumés de ce même document, généralement en roumain et en français. Pour chaque pièce enregistrée, l'éditeur note aussi le numéro du microfilm déposé aux archives du Centre d'Athènes.

Il est regrettable de constater l'extrême pauvreté des précisions d'ordre diplomatique, plutôt sommaires et incomplètes, de cette édition imprimée dans des conditions graphiques excellentes. Si l'éditeur donne des références quant au genre du matériel utilisé pour un certain document (parchemin ou papier), il néglige d'en préciser les dimensions; s'il mentionne la langue dans laquelle une pièce a été rédigée, sans oublier le cachet utilisé pour la sceller, il ne dit rien de la signature; s'il parle de la date de chaque acte, il ne note pas son lieu d'émission (chaque document comportant une sorte de titre contenant seulement le nom de la personne dont il émane). L'une des normes élémentaires de la diplomatie, à savoir celle exigeant pour chaque pièce mentionnée un bref résumé, est éludée par l'éditeur, bien que cette norme soit nécessaire pour rendre reconnaissable un quelconque document et facile à l'insérer dans la série des actes émanant d'une même personne ou d'une même chancellerie. A titre d'exemple pour ce qui est de l'importance d'une telle norme rappelons qu'à défaut de ce bref résumé il nous est impossible de savoir si le document n° 106 (du 3 juin 1594, émis par Mihai Viteazul) est le même que celui figurant dans DRH¹ n° 59, émis par le même prince à la même date. La confusion est d'autant plus grande que dans le cas du document enregistré par le DRH il s'agit d'un *parchemin* qui confirme la concession de plusieurs moulins au monastère Blagoveștenia des environs de Buzău, se rapportant donc à des annexes de couvent, alors que dans le cas du document de Simonopétra nous avons affaire à un « original, sur *papier* ». De même, l'absence de la moindre indication quant à la teneur des actes mentionnés empêche l'identification du doc. n° 115 (original, parchemin, sceau de cire rouge, appendu) avec celui figurant dans DRH n° 339, bien que tous les deux aient été émis le même jour (28 août 1599). Toutefois, selon certains indices il s'agirait bien d'un même document. En effet, le DRH reproduit (p. 476—480) une version grecque de 1817, réalisée d'après la version roumaine de 1775 d'un original slavon (DRH, p. 483), or, à l'archive de Simonopétra s'est conservée, à part l'original slavon, une traduction roumaine, dans le cartulaire de 1775 (p. 3—9), ainsi que des traductions en français (une seule) et en grec (dans plusieurs exemplaires), dont quelques-unes authentifiées en 1857 et 1858. Quelle richesse doit comporter la traduction comprise dans le cartulaire, développée sur six pages et quelle déception de ne pouvoir rien tirer de la présentation lacunaire du Catalogue! La présentation élégante de celui-ci ne saurait, malheureusement, compenser ses carences sous le rapport scientifique,

¹ *Documenta Romaniae Historica*, B. Țara Românească, vol. XI, 15 3—1600, București, 1975.

aussi, nous faut-il espérer que l'éditeur pensera à compléter le présent Catalogue pour en faire un véritable instrument de travail et non un simple répertoire sommaire. Ce n'est qu'à ce prix-là qu'on pourra apprécier à sa juste valeur une œuvre de pionnier et avancer des considérations scientifiques à son sujet. L'idéal serait, certes, que les copies des microfilms ainsi réunis enrichissent également les instituts de recherches dans ce domaine de Roumanie, complétant de la sorte les sources concernant l'histoire de notre pays.

Par ailleurs, cette abondance d'informations inédites représente un complément essentiel pour l'historique des donations et legs roumains aux couvents de l'Athos, si riches et si ignorés jusqu'à ces derniers temps. Il y a, par exemple, seulement pour ce qui est du règne de Mihai Viteazul 12 nouveaux diplômes émanant de ce prince ; c'est, entre autres, le cas de celui enregistré sous le n° 105 qui se rapporte à un acte du 9 novembre 1593 figurant à Simonopétra dans le cartulaire de 1775 dans une version roumaine (que l'éditeur estime datée par erreur de 1601) et dans une version française. A ce propos, il nous faut toutefois attirer l'attention sur le fait que le doc. DRH n° 8, auquel l'éditeur se rapporte d'après la teneur du document (p. 34) est attribué, de son côté, à une année restituée d'après Mitrea-Vornic (original sur papier, en slavon, avec deux versions traduites, l'une de 1775, l'autre de 1912). Suivant notre propre hypothèse, la version traduite de 1775, conservée à Bucarest, représenterait une copie du cartulaire de la même année. Le document 106 pourrait correspondre au doc. DRH n° 59, mais il semble néanmoins qu'il s'agit de deux émissions datées du même jour (ainsi qu'il a été déjà question ci-dessus). Le Cartulaire de 1775 conservé à Simonopétra comporte la version roumaine du document 107 daté du 29 avril 1595, cependant que DRH n° 115 publie une pièce datée du même jour qui, suivant plusieurs indices, serait l'original du document de Simonopétra et il précise le régime de la donation par Mihai Viteazul du monastère de St. Nicolas de Bucarest (connu sous le nom de « Mihai-Vodă ») « qui se trouve être à l'obédience du monastère de la Montagne Sainte dit Semon Petro, pour apporter renfort au saint monastère », avec des domaines patrimoniaux à Cimpenii de Ciorogirla et à Buciumeni. L'original, sur parchemin (25,5 × 45) en langue slavonne, avec un sceau-timbre, tombé, se trouve actuellement à la Bibliothèque Nationale de Sofia, section des manuscrits slaves 1/1941. Comme les documents 108—116 sont datés de la période comprise entre d'autres séries d'émissions, une succession se trouve complétée de la sorte. Mentionnons comme particulièrement intéressant le document 116 du 29 mars 7108 (1600) (original ; papier ; sceau-timbre de cire rouge. Langue : slavon) ; en effet, après le 25 mars 1600, Mihai Viteazul résida à Alba Iulia et ce fut depuis là qu'il aura émis ce diplôme de largesses accordées à sa fondation.

Nous espérons que les auteurs du Catalogue trouveront dans ces quelques lignes une invite à publier aussi *la teneur* des documents répertoriés de Simonopétra. L'étude des archives de l'Athos reste un desideratum majeur pour l'historiographie roumaine et elle représente un devoir pour les chercheurs ayant obtenu accès. En effet, les documents accumulés par suites des largesses roumaines aux lieux saints en vue de soutenir l'Orthodoxie, trésors sortis du pays après l'Union des Principautés, attendent encore d'être mis au jour et valorisés au point de vue scientifique.

UN LETTRÉ DE 1848: IOAN GHERASIM GORJAN

CONSTANTIN DUMITRESCU

Ioan Gherasim, né le 31 juillet 1800 à Bengești, département Gorj, dans la famille d'un intendant de district de montagne a eu une enfance tourmentée. Pendant la guerre russo-turque de 1806—1812 la famille Gorjan a été déportée à Istanboul où elle s'est dispersée : le fils n'en retrouva jamais les traces. Rentré à Bucarest il suivit les cours de l'école grecque, puis ceux de l'école roumaine dont le maître était Gheorghe Lazăr. Il finit ses études en 1825 et commence l'édition des calendriers. En 1851, dans la préface d'un calendrier, il nous fait part de son activité : « nul ne pourrait nier qu'en 1825 j'ai mis au jour, pour la première fois, des calendriers qui inséraient des informations littéraires, scientifiques et artistiques, destinés à être tenus sur la table ou accrochés aux murs ».

En 1831 il suit de nouveau des cours préparatoires d'après « la méthode lancasterienne » pour devenir instituteur puis, en mars 1832 il est nommé dans cette fonction à Vălenii de Munte où il reçoit la visite du Consul britannique E. Blutte qui restera en relations avec lui, avec le majeur Constantin Filipescu et avec Stamate Zanam. Dès le début de sa carrière didactique il publie un manuel de langue française et la célèbre collection de contes orientaux « Mille et une nuits » — *Halima*, pourvue de commentaires. D'autres volumes destinés aux élèves, dont nous rappelons *Deprinderi asupra cititului* (Comment s'habituer à la lecture) suivirent aux premiers. Professeur à Călărași en 1837, il passe à l'Ecole Publique Normale de Ploiești en 1842, où il organise la bibliothèque et acquiert de la réputation grâce à son activité didactique. C'est dans cette ville que le surprennent les événements de 1848.

Il est généralement connu que Ploiești a été un puissant centre d'agitation révolutionnaire et ce n'est pas par hasard que Nicolae Bălcescu choisit, conformément au plan d'action de la Société révolutionnaire secrète Dreptate-Frăție, le département Prahova, ayant comme centre initial Ocna-Telega où il s'est rendu personnellement en juin 1848. I. D. Negulici, qui était membre du comité de direction de la société révolutionnaire a connu dans cette qualité le programme du mouvement révolutionnaire et a eu des contacts directs avec N. Bălcescu, tant à Ploiești qu'à Bucarest.

Il est fort probable que I. Gh. Gorjan ait connu Bălcescu par l'intermédiaire de son ami I. D. Negulici. Le rapprochement du mouvement révolutionnaire s'est peut-être réalisé aussi par le truchement de son autre ami, Ion-Heliade Rădulescu, lui aussi l'un des dirigeants de marque du mouvement révolutionnaire, qui aurait pu l'informer sur le programme de la Société Dreptate-Frăție dès sa fondation, en 1843.

De toute manière, l'influence des idées révolutionnaires sur I. Gh. Gorjan est évidente dans ses écrits. Après l'installation du gouvernement révolutionnaire provisoire, le 13 juin 1848, des nouvelles administrations

furent mises en place à la direction des départements afin de « veiller sur l'ordre public et constituer immédiatement les gardes nationales ». Dans le département Prahova fut investi dans cette fonction le peintre I. D. Negulici¹.

Dans des « Souvenirs » Ion Ghica, se rapportant aux événements du 13 juin 1848² et aux nouvelles administrations des départements, précise que I. D. Negulici avait été nommé à Prahova et que I. Gh. Gorjan remplissait, lui aussi, une fonction similaire, sans préciser le département.

Seulement deux jours après la victoire de la révolution une nombreuse délégation représentant les habitants de Ploiești s'est rendu à Bucarest pour présenter ses hommages et déclarer son attachement au gouvernement provisoire. C. A. Rosetti, représentant du nouvel gouvernement, reçoit la délégation et il exprime devant la foule, la satisfaction de voir les représentants du département Prahova parmi les premiers à déclarer leurs fidélité à la cause de la révolution et à son programme³. De cette manière, il reconnaissait, implicitement, l'apport des chefs du mouvement révolutionnaire local. Le fait que I. Gh. Gorjan se trouvait à côté de I. D. Negulici, parmi ceux-ci, est confirmé par une lettre que N. Stere lui adressait de Vălenii de Munte, le 26 juin 1848⁴. Il en ressort que I. Gh. Gorjan avait envoyé au signataire de cette lettre le texte de la Proclamation d'Izlaz avec des instructions quant à sa diffusion au niveau des habitants « . j'ai reçu votre lettre du 22 juin et j'ai bien compris le contenu élaboré par les vrais Roumains, ainsi qu'il ressort de la Proclamation et de votre message ».

D'ailleurs, la preuve la plus concluante des mérites de I. Gh. Gorjan est témoignée par la sanction qu'il a dû subir après l'installation de la nouvelle administration réactionnaire revenue au pouvoir après le 13 septembre 1848, sous la protection des troupes étrangères d'occupation ; parmi les professeurs et les instituteurs arrêtés se trouvent I. Gh. Gorjan et Ion Codrea, de l'Ecole publique de Ploiești dénoncés pour leur activité comme agitateurs dangereux et militants révolutionnaires, faits qui ressortent d'un rapport de l'administration du département de Prahova adressé au Département des Affaires Intérieures, le 30 septembre 1848⁵. Un autre document officiel de l'époque se rapportant aux membres du corps enseignant arrêtés à cette occasion⁶, rédigé par un comité chargé de l'enquête, fait mention, pour la ville de Ploiești, des noms de I. D. Negulici, I. Codrea, I. G. Gorjan.

¹ Lucia Dracopol Ispir, *Pictorul Negulici (1812—1851)*, București, 1939, p. 85, 90, 97; *Anul 1848 în Principatele Române. Acte și documente* tome I, București, 1902, p. 555.

² *Documente literare inedite*. Par les soins de D. Păcuraru, București, ESPLA, 1959, p. 39, 153.

³ *Monitorul Român*, n° 1, 19 juin 1848; *Anul 1848 în Principatele Române*, vol. I, București, 1902, p. 592.

⁴ Ion Burtoiu, *Ecoul proclamației de la Izlaz în orașul Văleni*, « Revista Arhivelor », n° 1, 1958, p. 280, 281.

⁵ Rapport n° 196 de l'administration du Dép. Prahova adressée au Dép. des Affaires intérieures de la Valachie in: *Anul 1848 în Principatele Române*, tome IV, 1848, aug. 31, 1848, oct. 3, București, 1903, p. 612.

⁶ G. Părnuță, *Figuri de dascăli revoluționari în anul 1848*, « Revista Arhivelor » 1960, n° 2, p. 154.

Si I. D. Negulici réussit de se sauver, passant d'abord en Transylvanie puis en Turquie, I. Gh. Gorjan reste en détention à Buzău pendant 8 mois et n'est libéré qu'au début de l'été 1849 ⁷.

Revenu au sein de sa famille il devra surmonter des grandes difficultés ; les écoles étant fermées, les calendriers resteront la seule source modeste, pour entretenir sa famille ⁸, situation qui se prolongea jusqu'en janvier 1851, date de la rentrée scolaire, suite aux dispositions du prince Barbu Stiebey ⁹.

Dès le mois de février 1851, plusieurs départements — Cernesti, Slatina, Tg. Jiu, Tirgoviste, Brăila — reprirent l'activité scolaire mais à peine en 1857 la situation fut généralisée, ce qui impliqua aussi la réintégration des enseignants destitués. Il est fort probable que I. Gh. Gorjan fut réintégré à Ploiești en 1852. Pour son activité didactique méritoire I. Gh. Gorjan, qui avait déjà le titre de « pitar », reçoit aussi celui de « serdar » commandant de cavalerie, ainsi qu'il ressort de deux actes officiels de 1856 signés par le chef de la police de Ploiești, délivrés à son fils Augustin qui embrassa la carrière militaire où il monta jusqu'au rang de général.

En reconnaissance de son remarquable activité didactique conjuguée avec celle de militant révolutionnaire, I. Gh. Gorjan compte, en 1857, parmi les candidats du Parti National Unioniste du département Prahova pour le Divan ad-hoc ¹⁰. Sa grave maladie qui le tracassait depuis des années atteint son apogée l'obligeant de retirer sa candidature. Il meurt le 26 octobre 1857 ¹¹. L'un de ses collègues de l'Ecole Publique de Ploiești, le professeur R. Robin dédia à ce triste événement une poésie en langue française, notée sur un manuel, découverte plus tard par N. Iorga qui publiera quelques fragments : La mort de Jean Gorjan, ancien professeur, auteur d'un dictionnaire inédit... ¹²

Pionnier de la diffusion des connaissances culturelles et scientifiques au service du peuple, formé dans l'esprit des grands maîtres de l'école de St. Sava Gh. Lazăr et Ion Heliade Rădulescu — représentants de la lutte pour le progrès de la culture nationale et l'émancipation du peuple, I. Gh. Gorjan a été lui aussi l'une des plus intéressantes figures de la révolution de 1848.

⁷ M. Mihălescu, *Figuri din trecut. Ioan Gherasim Gorjan* (résumé d'une Conférence donnée le 25 avril 1895 à l'Ecole primaire n° 13 de Bucarest), « Revista Învățămîntului », 1895, n° 5, p. 138.

⁸ La lettre du 10 octobre 1850 à son fils Augustin, publiée dans *Calendarul pe trei ani* (1851—1853), București, 1851, p. 72 se rapporte à la situation matérielle précaire.

⁹ V. A. Urechia, *Istoria Scoalelor*, tom III, București, 1894, p. 23. Dossier n° 299/1856, feuille 585, 586 (Ministère de la Guerre).

¹⁰ La liste des candidats du Parti National Unioniste du Dép. Prahova a été publiée in « Secolul » n° 6—7 du 5 septembre 1857.

¹¹ « Naționalul », 1859, p. 427, reproduit aussi in « Almanahul Român », 1866, p. 2.

¹² Nicolae Iorga, *Relații culturale greco-române*, in « Revista istorică » n° 3, mars 1919, p. 66—68.

ACTIVITÉS SCIENTIFIQUES DE L'INSTITUT juin 1987 juin 1988

I. ÉTUDES ET RECHERCHES ACHÉVÉES EN 1987

Mișcările revoluționare din sud-estul Europei și Revoluția Franceză (Mouvements révolutionnaires du Sud-Est européen et la Révolution française). Coordonateur: dr. Alexandru Dușu; auteurs: Zamfira Mihail, Lidia Simion, Cătălina Vătășescu.

Documente externe privind locul românilor în sud-estul Europei (Documents externes concernant la place des Roumains dans le Sud-Est européen), auteur: Andrei Pippidi.

Anteproiectul Legiurii Caragea (L'antéprojet de la Loi Caragea), édition critique par les soins de Val. Al. Georgescu et Emanuela Popescu-Mihuș.

Românii balcanici în cercetarea științifică românească și străină. Repertoriu de izvoare și bibliografie critică (Les Roumains balkaniques dans la recherche scientifique roumaine et étrangère. Répertoire des sources et bibliographie critique). Ouvrage élaboré par N. S. Tanașoca, Anca Tanașoca, Elena Scăriătoiu.

Sous l'égide de l'Institut ou ayant comme auteurs certains membres de notre Institut les suivants livres ont paru dans la période mentionnée:

Cercetări de istorie și civilizație sud-est europeană (Recherches d'histoire et de civilisation sud-est européenne), vol. III, București, 1987. Auteurs: Gh. I. Ioniță, Maria Alexandrescu, Elena Scăriătoiu, N. S. Tanașoca, Anca Tanașoca, Liviu Marcu, Zamfira Mihail, Cristina Feneșan, Mustafa Mehmet, Eugenia Ioan, Olga Cicanci, Emanuela Mihuș, Lidia Demény, Ioan Matei, Anca Ghiață, Cătălina Vătășescu, Lidia Simion, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Elena Natalia Ionescu, Robert Păușan, C. Iordan, V. Hurmuz, St. Vilcu, A. Sanda) et *Cercetări de istorie și civilizație sud-est europeană* (Recherches d'histoire et de civilisation sud-est européenne), vol. IV, București, 1988. Auteurs: Gh. I. Ioniță, A. Sanda, V. Hurmuz, C. Iordan, Eugen Stănescu, Elena Scăriătoiu, Anca Tanașoca, N. S. Tanașoca, Zamfira Mihail, T. Teoteoi, L. Marcu, Cristina Feneșan, Daniel Barbu, Olga Cicanci, Lia Brad-Chisacof, Ioan Matei, Emanuela Mihuș, Lidia Simion, Lidia Demény, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Anca Ghiață, R. Păușan, St. Vilcu, Cătălina Vătășescu, Eugenia Ioan, Elena Natalia Ionescu. Ces deux volumes ont paru par les soins de Zamfira Mihail, Lidia Simion, Anca Ghiață et Elena Scăriătoiu, les préfaces étant signées par le Pr. Gh. I. Ioniță, directeur de l'Institut.

Le Pr. Gh. I. Ioniță a coordonné, a élaboré ou a collaboré aux suivants livres et volumes: *Istoria contemporană a României* (L'histoire contemporaine de la Roumanie, manuel pour la X^e classe), București 1987; *Probleme fundamentale ale istoriei României* (Problèmes fondamentaux de l'histoire de la Roumanie, cours universitaire), București, Ed. Didactică și Pedagogică, 1987; *București. Omagiu Marelui Erou* (Bucarest. Hommage au grand héros), București, Ed. Meridiane, 1988; *Un jeu dangereux — la falsification de l'histoire*, București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1987; *Folosirea elementelor de istorie locală în procesul instructiv-educativ* (La mise en valeur des éléments d'histoire locale dans l'instruction et dans l'éducation), Reșița, 1987; *Organizațiile de masă și obștești în viața social-politică a României* (Les organisations de masse et collectives dans la vie socio-politique de la Roumanie), București, Ed. Politică, 1987.

Liviu Marcu a collaboré à titre de coordonateur adjoint et secrétaire scientifique au traité *Istoria dreptului românesc* (Histoire du droit roumain), vol. II, deuxième partie, București, Ed. Academiei, 1987.

Anca Ghiață est l'auteur de l'étude *Mircea cel Mare apărător al integrității teritoriale românești și al independenței statale* (Mircea le Grand défenseur de l'intégrité territoriale roumaine et de l'indépendance étatique) paru dans le volume *Marele Mircea Voievod*, coordonné par Ion Pătröiu, București, Ed. Academiei, 1987.

Elena Siuplur est l'auteur de l'étude *Formarea intelectualității în Sud-Estul european în secolul al XIX-lea. Modelul românesc* (La formation des intellectuels dans le Sud-Est européen au XIX^e siècle. Le modèle roumain), parue dans le II^e volume de *Românii în istoria universală* (Les Roumains dans l'histoire universelle), Iași, 1987.

Les noms des membres de l'Institut sont souvent présents dans les pages des revues spécialisées de Roumanie et de l'étranger.

Le directeur de l'Institut, le Pr Gh. I. Ioniță a publié des études et des articles dans les suivants périodiques et revues: « Studii și articole de istorie », LIII—LIV, « Analele Universității București » série histoire, 1988; « Revue des études sud-est européennes » n° 1, 1988.

Dans les lignes suivantes ne sera mentionnée que la participation des membres de l'Institut aux volumes et périodiques parus à l'étranger, liste susceptible d'être complétée: Cornelia Papacostea-Danielopolu: *Les relations des Pays Roumains avec l'Épire dans la vision de l'historiographie roumaine moderne* et Olga Căncă, *Médecins épirotes dans les Pays Roumains*, in Actes du Congrès d'études épirotes, Joannina, 1987; Liviu Marcu, *Formes aléatoires traditionnelles de redistribution de la terre dans les villages communautaires roumains*, in Ethnologie française, 1—2 1987. Al. Dușu a publié dans le recueil d'études Προσεγγίσεις στις Νοοτροπίες των Βαλκανικών λαών (Editions I. Zacharopoulos, Athènes, 1988) une contribution sur les mentalités sud-est européennes à la fin de l'Ancien Régime. Cristina Feneșan: *Die Donaufürstentümer Moldau und Walachei in osmanischer Abhängigkeit*, dans la « Bibliographie Turkologischer Anzeiger » vol. 13, Vienne 1987, p. 107—109.

II. SÉANCES DE COMMUNICATIONS

A. Débats thématiques

Mars 1988: débat consacré au thème collectif: *Inițiativa și contribuții ale României Socialiste la stabilirea unui climat de bună vecinătate, colaborare și pace în sud-estul Europei (1965—1988)* (Initiatives et contributions de la Roumanie Socialiste à l'instauration d'un climat de bon voisinage, de collaboration et de paix dans le sud-est de l'Europe), ouvrage coordonné par le Pr Gh. I. Ioniță. Le débat a été organisé et animé par son coordonnateur qui a présenté l'exposé principal suivi par ceux rédigés par ses collaborateurs: V. Hurmuz, C. Paraschiv, R. Păiuș n, A. Sanda, St. Vilcu.

Mai 1988: *Probleme filosofice și metodologice legate de studiul culturii românești din etapa de tranziție de la feudalism la capitalism* (Problèmes philosophiques et méthodologiques liés à l'étude de la culture roumaine de la période de transition du féodalisme au capitalisme), débat organisé sous l'égide de notre institut en collaboration avec l'Institut « N. Iorga » par A. Pippidi et Florin Constantiniu qui ont présenté les exposés principaux, secondés par Alexandru Dușu et Daniel Barbu (Institut d'Etudes Sud-Est Européennes), Paul Cernovodeanu (Institut d'histoire « N. Iorga » et Răzvan Theodorescu (Institut des Arts Plastiques « N. Grigorescu »).

Juin 1988: Durant deux jours s'est déroulé un débat consacré aux deux volumes de l'ouvrage collectif *Probleme fundamentale ale istoriei sud-estului Europei* (Problèmes fondamentaux de l'histoire du Sud-Est européen).

Pour le premier volume (coordonnateur Pr Eugen Stănescu) a été mis en discussion le thème: *Idéologie de domination et idéologie de résistance*. Le Pr Eugen Stănescu, Stelian Brezeanu, Liviu Marcu et Tudor Teoteoi ont présenté des communications.

Pour le deuxième volume: *Societățile burgheze și problemele modernizării (sec. XIX — începutul sec. XX)* (Les sociétés bourgeoises et les problèmes de la modernisation, XIX^e — début du XX^e s), le coordonnateur, C. Iordan a présenté l'exposé introductif. Y ont participé: Cornelia Papacostea-Danielopolu, Mustafa Mehmet, Cătălina Vătășescu.

B. Séances extraordinaires de communications

21 décembre 1987: « 40 ans depuis la proclamation de la République (1947—1987) », symposium dédié par l'Institut à cet événement. Pr Gh. I. Ioniță, *Le 30 décembre 1947—jour mémorable de l'histoire contemporaine de la Roumanie*; L. Marcu, *Le caractère périmé de la monarchie et son abolition en Roumanie*; C. Iordan, *L'instauration des régimes républicains dans les pays du sud-est de l'Europe (1945—1947)*; Eugen Stănescu, *La chronique du Notaire anonyme du roi Bella et l'évolution des relations internationales dans le Centre et le Sud-Est de l'Europe au tournant des IX^e—X^e siècles*; Anca Tanașoca et N. S. Tanașoca, *Institutions sociales chez les Roumains balkaniques au moyen âge*; Daniel Barbu, *Un témoignage sur les rapports artistiques roumano-grecques: Corbii de Piatră (datation et traits stylistiques)*; Lia Brad-Chisacof, *Les rapports du roumain avec le négrec à la fin du XVII^e s. et dans les pre-*

nières deux décennies du XVIII^e s.; Lidia Simion, *Histoire et mémorialistique dans les écrits de Ioan Monorai*; St. Vilcu, *Considérations sur la représentation parlementaire des partis politiques en Yougoslavie*.

C. Séances ordinaires de communications

Les deux sessions semestrielles ont été organisées, comme d'habitude, aux mois de juillet et de novembre. Le programme de la première (le 17 juillet 1987): Daniel Barbu, *L'autoportret dans l'ancien art roumain et la tradition byzantine*; C. Iordan et V. Hurmuz, *La première guerre mondiale dans les souvenirs inédits d'un ancien militant socialiste: Constantin Popovici*; T. Teoteoi, *La vie de Niphone et les rapports de cette source avec la hagiographie byzantine*; I. Matei, *Les Roumains dans l'Empire Ottoman au début du XVII^e s.*; E. N. Ionescu, *Tradition et modernisme dans la littérature du Tanzimat*.

La deuxième (25-26 novembre 1987) s'est déroulée sous le générique « Les rapports des Roumains avec les peuples et les pays du Sud-Est de l'Europe des temps les plus reculés jusqu'à nos jours. La contribution de la Roumanie Socialiste, du président Nicolae Ceaușescu à la mise en valeur et à l'essor de ses rapports ». Les suivantes communications y ont été présentées: Gh. I. Ionița, *Depuis les « Balkans — tonneau à poudre de l'Europe » d'autrefois au Sud-Est européen d'aujourd'hui, zone de collaboration et de bon voisinage. La contribution remarquable de la Roumanie Socialiste, du Président Nicolae Ceaușescu à l'instauration d'un climat d'entente dans le Sud-Est de l'Europe*; Andrei Sanda, *Témoignages de l'intérêt porté à la politique de la Roumanie Socialiste, du Président Nicolae Ceaușescu dans le Sud-Est européen*; Vasile Hurmuz, *La politique de la Roumanie Socialiste, du Président Nicolae Ceaușescu, promue dans les Balkans. Quelques repères tirés de la chronique de l'année 1987*; Elena Scărlătoiu, *Les Roumains balkaniques au moyen âge à la lumière des recherches linguistiques récentes*; N. S. Tanașoca, *Sur l'histoire des Aroumains de la région de Veria. Une source inédite*; Zamfira Mihail, *Éléments d'origine roumaine dans la langue bulgare*; Tudor Teoteoi, *Éléments de facture byzantine dans la civilisation médiévale roumaine*; Liviu Marcu, *La présence du « Zakonik » de Dušan dans les Pays Roumains*; Cristina Feneșan, *L'influence des réalités roumaines sur la législation osmane de Banat au XVI^e siècle*; Andrei Pippidi, *Nouvelles données sur les débuts des relations roumano-athoniotes*; Olga Cicanci, *Actions politiques communes roumano-grecques (fin du XVII^e — début du XVIII^e s.)*; Ioan Matei, *Les Roumains dans l'Empire Ottoman au XVII^e et au XVIII^e s. Une parallèle*; Lidia Demény, *La culture des peuples sud-laves à la fin du XVIII^e et au XIX^e s. Aspects concernant l'historiographie*; Anca Ghiță, *Contributions scientifiques roumaines du XIX^e s. à la connaissance et au développement des sociétés du Sud-Est européen*; Emanuela Mihui, *Traductions roumaines des textes de droit byzantin et leur place dans la pratique judiciaire du XVIII^e s.*; Cornelia Danielopolu-Papacostea, *L'organisation de l'Etat, une préoccupation de la vie politique des Roumains et des Grecs au début du XIX^e s. (projets et constitutions)*; Cătălina Vătășescu, *Traductions de la littérature roumaine en langue albanaise parues les dernières décennies*; Eugenia Ioan, *Le concept de bon voisinage et l'évolution du roman moderne roumain et yougoslave*; Constantin Iordan, *La Roumanie et les relations interbalkaniques dans les années 1920-1928; tentatives de médiations et de bons offices*; Ștefan Vilcu, *La politique extérieure roumaine dans le contexte sud-est européen après la deuxième guerre mondiale*; Elena Natalia Ionescu, *Relations culturelles roumano-turques pendant les deux dernières décennies*; Constantin Paraschiv, *Les Balkans — laboratoire de la sécurité européenne*.

Le 27 avril 1988 ont présenté des communications: Zamfira Mihail, *Recherches ethno-linguistiques comparées concernant les outils populaires roumains*; Cătălina Vătășescu, *Éléments autochtones, latins et slaves dans la terminologie agraire roumaine et albanaise*.

Le 9 février 1988 a été discuté le livre de Lazarou, *Les rapports de l'aroumain avec le grec*, Thessalonique, 1986, en marge d'un ample exposé présenté par Nicolae Saramandu (Institut de Recherches Ethnologiques et Dialectologiques). Aux discussions ont participé: Pr Gr. Brâncuș (Faculté de Philologie), Elena Scărlătoiu, N. S. Tanașoca.

Le 25 février 1988, dans le cadre du groupe d'études sud-est européennes a eu lieu une discussion en marge du livre de Răzvan Theodorescu, *Civilizația românilor între medieval și modern* (La civilisation des Roumains entre médiéval et moderne), vol. I et II, București, Ed. Meridiane, 1987. L'auteur, ainsi que A. Pippidi, Al. Dușu, Eugen Stănescu, N. S. Tanașoca, Daniel Barbu, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Emanuela Popescu-Mihui, Olga Cicanci, Lidia Demény ont participé aux discussions.

III. PARTICIPATION À DES RÉUNIONS SCIENTIFIQUES

Le Pr Gh. I. Ionlă a présenté des communications aux Cours d'été pour les professeurs d'histoire organisés par la Société des Sciences historiques de Cluj-Napoca en juillet 1987; au symposium organisé par l'Inspectorat scolaire du dép. Vlcea, octobre 1987; la session scientifique organisée par le Comité de parti du Centre Universitaire Bucarest, novembre 1987; au symposium qui a eu lieu à la Bibliothèque Centrale Universitaire sur le thème: L'œuvre du Président Nicolae Ceaușescu, source Inépuisable d'idées révolutionnaires, décembre 1987; de même, il a participé à une série de symposiums organisés à l'occasion du 40^e anniversaire de la République par le Comité Municipal du Parti Communiste Roumain, par l'Inspectorat scolaire du dép. Giurgiu, par le Comité départemental de culture et de l'éducation socialiste Ialomița (décembre 1987). Mentionnons encore sa participation au symposium « Hommage au secrétaire général du Parti Communiste Roumain, le Président de la Roumanie socialiste » organisé par la Direction Générale des Archives de l'Etat, janvier 1988; au symposium « 40 années depuis la création du parti ouvrier unique — réalisation de l'unité politique de la classe ouvrière de Roumanie » organisé par le Comité de culture et d'éducation socialiste du dép. Sibiu, février 1988; au symposium dédié au 300^e anniversaire depuis l'avènement au trône de la Valachie de Constantin Brâncoveanu organisé par le Comité d'éducation et de culture socialiste du dép. Argeș, à Cimpulung-Muscel, mai 1988; au symposium annuel des professeurs de sciences sociales du dép. Caraș-Severin, Reșița, mai 1988; à la session de communications des professeurs de sciences sociales du dép. Dimbovița, à Tirgovlște, juin 1988. Les communications ont mis en lumière les différentes initiatives de la Roumanie, du Président Nicolae Ceaușescu visant une bonne collaboration dans le sud-est de l'Europe à côté des aspects multiples concernant l'histoire contemporaine de la Roumanie Socialiste.

Dans le cadre des sessions organisées par l'Académie de la R. S. de Roumanie, les membres de notre Institut ont présenté une série de communications: à la session scientifique organisée par la Commission d'histoire du folklore et de l'ethnologie, septembre 1987, Zamfira Mihail, *Tache Papahagi, promoteur des recherches d'ethnolinguistique comparée*; à la séance festive dédiée à Silviu Dragomir, mars 1988, Anca Tanașoca: *La contribution de Silviu Dragomir aux recherches sur la romanité balkanique*; à la session « Problèmes de l'édition de la littérature roumaine ancienne » organisée par la Section des sciences philologiques, juin 1988: Zamfira Mihail, *L'édition parallèle des textes bilingues. Le cas Milescu*. Sous les auspices de la même section de l'Académie a eu lieu la session *La contribution de Iordache Golescu au développement de la philologie et du folklore roumain* (juin 1988): Zamfira Mihail, *Termes néologiques dans « Condița limbii române » par Iordache Golescu*. Au symposium « L'apparition des nouvelles disciplines dans la pensée contemporaine », Al. Dușu: *L'histoire de l'imaginaire — une discipline à géométrie variable*, juin 1988.

À l'Association d'histoire des institutions et du droit, Liviu Marcu: *L'indépendance de la Roumanie à la lumière du droit international*, juillet 1987 et *Le « Zakonik » d'Etienne Dušan et sa portée historique*, mars 1988.

À la Société d'études byzantines ont présenté des communications Tudor Teoteol, *Une réminiscence du consulat romain dans le cérémonial byzantin de cour*, février 1988; N. S. Tanașoca, *La tradition historique sur la restauration du tzarat bulgare*, juin 1988.

Le laboratoire de démographie historique: Liviu Marcu, *La dynamique des sites ruraux du Sud-Est Européen*, janvier 1988; Elena Scărlătoiu, *Le nombre et le repandissement des Méglenoroumain à l'époque moderne*, février 1988.

Le cénacle George Murnu: Cătălina Vătășescu, *Aspects concernant les relations culturelles roumano-albanaises pendant l'essor de la ville de Moscopolis*, avril 1988; Liviu Marcu, *Aspects du folklore méglénite*, mai 1988, Elena Scărlătoiu, *De l'histoire des Méglenoroumains*, juin 1988.

Les membres de l'Institut ont participé aussi aux suivantes sessions dont nous rendons compte par ordre chronologique:

Octobre 1987: à Blaj, au symposium dédié à Timotei Cipariu, Al. Dușu a présenté une communication sur *Cipariu et la modernisation de la culture roumaine*.

Novembre 1987: au symposium national d'étymologie, sous l'égide de l'Institut de linguistique, Lia Brad-Chisacof, *La productivité dans la langue roumaine des quelques suffixes empruntés du grec*; Zamfira Mihail, *L'étymologie de certaines dénominations d'outils populaires*. Anca Ghiață a participé à la session « Pontica », organisée à Constanța, avec la communication *Nouvelles recherches sur les prémisses de la réintégration de la Dobroudja à la Roumanie fondées sur les sources du XIX^e siècle*.

Avril 1988: Al. Dușu a participé au « Teatrul Mic » de Bucarest à la table ronde animée par Iosif Sava, « Le dialogue des arts et l'esprit européen ».

Mai 1988: La session annuelle du Musée de Pitești: Daniel Barbu, *Un monument inconnu du XVI^e siècle: l'église Buna Vestire d Pitești*. La session du Musée de la Marine Roumaine de Constanța sur le thème « Le Danube et la Mer dans l'histoire du peuple roumain »: Gh. I. Ioniță, *Initiatives et contributions de la Roumanie Socialiste — pays s'étendant du Danube à la Mer — de son Président, le camarade Nicolae Ceaușescu à l'établissement d'un climat de bon voisinage, de collaboration, de désengagement nucléaire et chimique, de paix et d'amitié dans le Sud-Est européen*; Lidia Demény, *Le commerce par les ports Brătla et Sulina jusqu'à 1878*; C. Jordan, *Le problème de l'équipement de la marine roumaine pendant la première décennie de l'entre-deux-guerres: témoignages externes*; V. Hurmuz, *La Roumanie à la Conférence internationale sur le statut du Danube (1921)*; A. Sanda, *Le canal Danube — Mer Noire, un projet allemand datant de la première guerre mondiale*. Le symposium national de dialectologie (Craiova): Zamfira Mihail, *La cartographie des réponses aux « Questionnaire Hasdeu ». Problèmes résultats*; Elena Scărlătoiu, *Le lexique actuel du mégléno-roumain*. Al. Duțu a participé à la session organisée par la Bibliothèque Centrale universitaire ayant comme thème « L'unité roumaine de 1848 à 1918 », de même qu'au symposium « La révolution Française et son impact sur les Roumains » organisé à l'Institut d'Histoire et d'Archéologie « A. D. Xenopol » à Iași où il a présenté une communication sur *La sensibilité pré-révolutionnaire sud-est européenne et les idées françaises*. Les 24—25 juin 1988 Al. Duțu a participé aux deux colloques organisés à Tirgu Mureș et à Reghin ayant comme thème « L'Ecole transylvaine ».

De même, nous mentionnons une série de séminaires et de cours donnés par les membres de l'Institut. En juin-juillet 1987 l'Institut a organisé pour les étudiants de la Faculté d'Histoire des cours présentés par Olga Cicanci, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Lidia Demény, Anca Ghiață, Ion Matei, A. Pippidi, N. S. Tanasoca, T. Teoteol. Des cours portant sur les problèmes fondamentaux de l'histoire de la Roumanie ont été donnés à l'Institut Polytechnique et à la Faculté de Physique par: C. Jordan, C. Paraschiv, R. Pălușan. A. Ghiață a tenu des séminaires d'histoire médiévale roumaine pour les étudiants de la III^e année de la Faculté d'Histoire et de Philosophie et a donné plusieurs cours au Cercle de sciences auxiliaires des étudiants de la même Faculté (février—mars 1988) sur « L'importance des recherches interdisciplinaires en tant que méthodologie d'investigation scientifique ».

Dans le cadre du Laboratoire d'Etudes Ottomanes de la Faculté d'Histoire-Philosophie, Anca Ghiață a tenu des séminaires de paléographie turco-osmane et Elena Natalla Ionescu des séminaires de langue turque moderne.

Cornelia Papacostea-Danielopolu a donné des conférences à l'Université Culturelle et Scientifique (janvier 1988) (un programme destiné à la formation des antiques): *Livre et impression du livre grec dans les Pays Roumains au XVIII^e siècle* et deux conférences aux Archives de l'Etat dans le cadre d'un programme destiné au perfectionnement des archivistes.

Lidia Demény, pour le même programme destiné à la formation des antiques, a donné la conférence *Le livre imprimé en cyrillique au XVII^e siècle*.

A l'Université de Cluj-Napoca, le 6 juillet 1987, Al. Duțu a donné la conférence d'ouverture des cours pour les spécialistes étrangers dans l'histoire de la civilisation roumaine: « L'étude comparée de la culture roumaine ».

IV. ACTIVITÉS À L'ÉTRANGER

A. Réunions scientifiques internationales

Les participations sont énumérées par ordre chronologique:

Au premier congrès sur la latinité balkanique (Frelburg, septembre 1987): Liviu Marcu a envoyé la communication *La modernisation du folklore des Vlaques balkaniques*.

Aux mois de novembre—décembre, Al. Duțu a bénéficié d'une bourse DAAD qui lui a permis de faire de recherches et des échanges d'idées à l'Université de Bayreuth, Département de Littérature Comparée et Département de Littératures Romanes. Il y a donné une communication sur « Les Lumières sud-est européennes » à « Iwalewa-Haus » de Bayreuth, le 15 décembre.

Au Congrès de Besançon (novembre 1987): « Région, Nation, Europe — unité et diversité des processus sociaux et culturels de la Révolution Française », Al. Duțu a présenté la communication « Esprit révolutionnaire et image de l'Europe dans le Sud-Est européen, fin du 18^e siècle — début du 19^e siècle » et a pris part aux discussions très animées.

Au V^e Symposium Byzantinon „Byzance après Byzance” organisé par l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg, il a présidé une séance et a lu la communication: « Surviv-

vances byzantines et attrait de l'immédiate: le témoignage des livres populaires sud-est européennes ».

Au colloque international « Unité et diversité de l'Empire des Habsbourg à la fin du XVIII^e s. » organisé par le Groupe d'étude du XVIII^e siècle de l'Université Libre de Bruxelles et l'Oesterreichische Gesellschaft zur Erforschung des 18. Jahrhunderts au Palais des Académies de Bruxelles (décembre 1987) il a donné la communication: « Pouvoir des Habsbourg et peuple roumain au 18^e siècle ».

Cornelia Papacostea-Danielopolu a donné deux conférences aux Universités d'Athènes et de Janinna (Grèce), décembre 1987, sur le thème « Préoccupations communes des Roumains et des Grecs à la veille de la lutte de libération ».

A la Conférence internationale « Nationalrevolutionäre Ideologien und Bewegungen in Südosteuropa im 19. Jahrhundert » organisée par la « Österreichisches Ost- und Südosteuropa Institut » et la « Bulgarisches Forschungsinstitut in Osterreich (Vienne 2-5 mars 1988) Elena Siplur a envoyé la communication *Soziale und intellektuelle Struktur der Zentralen bulgarischen Komitees im 19. Jahrhundert*.

En avril 1988 Olga Cicanci a participé au Premier Congrès International sur la diaspora hellénique de l'antiquité à nos jours (Athènes, 27-30 avril), présentant la communication *La spécificité de la diaspora grecque dans l'espace roumain à l'époque moderne*; Liviu Marcu a présenté à la troisième conférence d'anthropologie visuelle (Miškolc) la communication *Aspects d'anthropologie visuelle sur les monuments funéraires de Săptința (Maramouresh)*.

En mai 1988, au symposium « Lo stato Jonio, 1815-1864 » (Corfu, Grèce) Olga Cicanci a présenté la communication *L'évolution des rapports de la diaspora grecque des Pays Roumains avec le Heptanèse à l'époque du protectorat anglais*.

B. Voyages d'études et de documentation

Dans la période juillet 1987 - juin 1988, trois chercheurs de l'Institut ont effectué des stages de documentation en Bulgarie: Elena Siplur (4 octobre - 7 novembre 1987) donnant suite à l'invitation de l'Académie Bulgare des Sciences; C. Paraschiv (mai 1988) et Stefan Vilcu (16 mai - 3 juin 1988) dans le cadre de l'Accord d'échanges scientifiques bilatéraux entre l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de Roumanie et l'Académie Bulgare des Sciences.

Cătălina Vătășescu

DOMENICO CACCAVO, *Il carteggio di Giovanni Tiepolo ambasciatore veneto in Polonia (1645-1647)*, paru par les soins de ..., Giuffrè editore, Rome, 1984, 640 p.

Les actes de la mission diplomatique près la cour royale de Pologne, accomplie au début de la guerre de Candie par le sénateur vénitien Giovanni Tiepolo, ont été partiellement connus et utilisés par les historiens polonais dès le siècle passé. Mais ils intéressent non seulement l'histoire de Pologne ou des relations polono-vénitiques, mais aussi une aire géographique beaucoup plus large, de par l'importance du but que s'était proposé l'émissaire de la Sérénissime, soit la constitution en Europe orientale d'une coalition antiothomane, aussi bien que du fait qu'il s'est trouvé constamment près le roi Ladislas IV Vasa, bénéficiant comme tel, en bonne part, des informations politiques de premier ordre portées à la connaissance de celui-ci. L'excellente édition du professeur Domenico Caccavo, totalisant 263 documents, y compris l'ample relation finale de Tiepolo, présentée au Sénat après son retour en Italie — plus précisément le 23 août 1647 — par laquelle s'achève le recueil (p. 516-586) offre, par exemple, aux historiens roumains également une série d'indices précieux quant aux options politiques secrètes des trois Etats du Bas-Danube, tributaires de la Porte Ottomane vers le milieu du XVII^e siècle.

Dans une étude publiée il y a quelques années, j'ai essayé en partant justement des données comprises dans la relation finale de Tiepolo — texte qui m'a été accessible en original grâce à un microfilm conservé aux Archives de l'Etat de Bucarest — de reconstituer l'implication de la Moldavie et de la Valachie, au premier chef, mais aussi de la Transylvanie, dans le projet de guerre du roi Ladislas IV (Stefan Andreescu, *Matei Basarab, Vasile Lupu et le projet de croisade des années 1645-1647* (en roum.), dans « Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie A. D. Xenopol », t. XXI, Jassy, 1984, p. 147-168). La publication de tous les actes qui composent « le dossier » de Tiepolo nous permet à présent non seulement de compléter la perspective de Varsovie sur la situation dans les pays roumains, mais aussi de suivre presque pas à pas les démarches et contacts des dirigeants du Bas-Danube avec la cour royale de Pologne au moment respectif.

Pour l'examen de ce moment, l'historiographie roumaine s'est appuyée notamment sur les affirmations de la chronique de Miron Costin en ce qui concerne la Moldavie, ainsi que sur celles de l'ecclésiastique catholique bulgare Petar Parcevitch lequel a soutenu qu'il a assuré la liaison — en 1647 (!) — entre la cour princière de Valachie et le roi Ladislas, portant en même temps en Pologne un appel de la part des populations balkaniques, prêtes à un soulèvement contre les Turcs au cas d'une offensive polonaise. C'est le mérite de Maria Holban d'avoir démontré, dans les pages de cette revue même, que cette dernière source ne saurait être prise en considération, vu que l'ecclésiastique bulgare a inventé ultérieurement de toutes pièces sa prétendue « ambassade » en Pologne (*Around Parcevitch*, dans « R.E.S.E.E » t. VII (1969), n° 4, p. 639-645). Les actes de Giovanni Tiepolo viennent confirmer d'une façon inébranlable les résultats de l'analyse de Maria Holban. Nous apprenons, ainsi, que pendant toute la durée du séjour de Tiepolo en Pologne, le prince Matei Basarab de Valachie envoyait constamment des émissaires à la cour royale de Varsovie, communiquant rapidement les renseignements recueillis par ses agents dans la capitale ottomane: « ... Esso mandava continuamente messi su c gli e teneva secreta corrispondenze in Costantinopoli e trasmetteva per espressi tutte le nove abundantemente pagando e donando, né senza gelosia e sospetto della Porta, con cui nondimeno caminava circospetto e cauto, mentre il re aveva ottimi concetti della sua buona volontà e della sua fede sincera » (p. 571). Un tel « aviso » fraîchement parvenu de Valachie est mentionné par l'ambassadeur vénitien dans son rapport du 12 mai 1646: « Da Valachia si tiene aviso che le nostre galere avessero sbarcato a Tenedo e fatti alcuni schiavi, e ch'il Turco avesse ordinato che 12 galere si fermassero nel Mar Nero » (p. 261). Dans une note, l'éditeur a identifié « Valachia » à la Moldavie, à tort, car dans la phrase suivante celle-ci est indiquée elles aussi: « Il re ha fatto poner la posta da Leopoli a Cambliez, confine con la Moldavia, acciò gli avvisi siano più pronti e soleciti » (s.n., Şt. A.).

Rev. Études Sud-Est Europ., XXVI, 4, p. 355-362, Bucarest, 1988

S'il s'est agi d'une ambassade spéciale avec mission de négocier la participation de la Valachie et de la Moldavie à l'expédition polonaise envisagée, celle-ci a été indubitablement celle signalée par Giovanni Tiepolo au début du mois de février 1646. Elle est arrivée à Varsovie sous prétexte d'offrir des présents lors du proche mariage du roi avec la princesse française Marie-Louise de Gonzague (p. 201). Le vrai but de cette ambassade a été saisi et révélé clairement par Jean le Laboureur, l'un des gentilhommes qui a accompagné la nouvelle reine, dans une *Relation du voyage de la Roynne de Pologne et du retour de Madame la Mareschalle de Guebriant . . .*, ouvrage édité à Paris en 1647. Il y a en aussi, en effet, un appel des populations sud-danubiennes au roi de Pologne, mais celui-ci a été porté à Varsovie, comme le rapportait Tiepolo le 7 avril 1646, par « doi calogeri di Tessalonica », qu'il venait de rencontrer et qui attendaient depuis quatre mois d'être reçus par le roi (p. 236). Ce fut lui-même qui réussit finalement à médier l'audience — les deux moines venaient sûrement du Mont Athos — comme l'atteste par ailleurs un autre rapport du 24 avril 1646 (p. 243).

Un aspect particulier des efforts déployés par Giovanni Tiepolo à Varsovie fut constitué par la publicité faite autour des adhésions de la noblesse polonaise aux initiatives royales, comme par ailleurs aussi au sujet de ces dernières. Ultérieurement, cette publicité lui fut reprochée. Ainsi, par exemple, dès le début du mois de juin 1646, le chancelier Ossolinski lui attirait l'attention que « li clamori per queste risoluzioni potevano partorire effetti non buoni in questo regno anco in pregiudizio della sua persona » (p. 279). En fait, comme on le sait, le Congrès des sénateurs, réuni à Cracovie en juillet 1646 n'a autorisé que la convocation d'une Diète extraordinaire à l'automne de la même année. Et c'est ainsi que les mouvements du roi, qui désirait commencer la campagne dès le mois d'août, lorsqu'il aurait dû installer son camp à Jassy, capitale de la Moldavie (p. 260), ont été pratiquement paralysés. La « technique » utilisée par Tiepolo nous est révélée par lui-même dans le cas spécifique de la mission qui fut confiée par le roi à Janusz Radziwill, gendre du prince de Moldavie, Vasile Lupu. C'est précisément du fait de ces liens de parenté que le prince lituanien fut envoyé dans les pays roumains « per la pronta esecuzione del concertato con la maestà sua » (p. 242–243). Tiepolo le rencontra le 28 avril 1646 et le lendemain il écrivait ce qui suit : « . . . mi disse che partiva per servir alla cristianità et alla Serenità Vostra; et avendoli soggiunto ch'avrei portato in publico questa sua cortese disposizione, gradi ciò al maggior segno » (p. 253). Si tout ce bruit, toute cette « campagne publicitaire » eut des effets négatifs sur le plan intérieur, ayant blessé l'orgueil de la noblesse polonaise, il n'en fut pas de même quant aux relations avec la Porte Ottomane. Là, les rumeurs concernant les préparatifs faits par le roi de Pologne obligèrent les facteurs de décision à prendre certaines mesures militaires préventives, à savoir passer à l'affermissement des forces de la zone d'Azov et du Bas-Danube. Pour en finir, on peut dire que ce fut là, en fait, le plus important succès remporté par Tiepolo.

À part les nombreuses et précieuses informations politico-diplomatiques, dont nous avons mentionné ci-haut seulement quelques-unes, la correspondance de Tiepolo offre des éléments inconnus jusqu'à ce jour touchant un contact direct, mais d'un autre genre, du prince Vasile Lupu avec Venise. Il s'agit en l'occurrence du départ d'un de ses « agents » dans la cité des lagunes en vue d'y acheter « alquante robbe di seta per uso della mia corte », ainsi qu'informait le prince moldave lui-même, le 29 octobre 1646, l'ambassadeur de Venise à Varsovie (p. 420). À cette même date, le médecin de Vasile Lupu, « Siccardi » expédiait de la capitale de Moldavie une autre lettre à Tiepolo. Il faut dire, en passant, que le nom correct de ce personnage est Hans Andersen Skovgaard (voir E. Lozovan, *Un médecin danois en Moldavie; Hans Andersen Skovgaard*, dans « Romanica », 4, La Plata, 1971, p. 81–84). L'agent de Vasile Lupu a quitté Venise vers le 9 février 1647, lorsque le Sénat faisait savoir à Tiepolo que „in gratificazione” on a ordonné « la libera rilassazione di panine d'oro et argento e di lana » (p. 461). Il serait particulièrement intéressant de savoir ce que renferme la « Notta delle robbe che deve estrager da questa città l'agente del signor prencipe di Moldavia per ordine del detto suo prencipe », signalée par Domenico Caccamo comme figurant parmi les délibérations du Sénat de février 1647 (p. 461, n. 2). De toute manière, les données concernant cette mission confirment ce que nous savions de par d'autres sources, inclusivement des fouilles archéologiques, à propos du faste extraordinaire de la cour princière de Moldavie au temps de Vasile Lupu.

Pour en conclure, nous ne saurions que remercier le professeur Domenico Caccamo pour son excellente édition qui vient prouver une fois de plus combien importantes demeurent les archives vénitienes pour l'histoire de l'Europe orientale à la fin du moyen-âge et à l'aube de l'époque moderne.

Ștefan Andreescu

Histoires curieuses et véritables de Cartouche et de Mandrin. Textes présentés par Hans-Jürgen Lüsebrink, Editions Montalba, Paris, 1984, 382 p. Bibliothèque Bleue, collection dirigée par Daniel Roche.

L'intérêt des historiens de la littérature augmente toujours pour les livres imprimés pendant trois siècles à Troyes en Champagne, petits livres présentés au public sous une couverture bleue, grossière et uniformisante. Bien que fort lus jusqu'au XIX^e siècle par un public des plus divers, nombre de ces livres se sont perdus, tandis que d'autres arrivant jusqu'à notre époque sont soigneusement conservés dans des bibliothèques. D'où la nécessité de réimprimer les textes existants, non pas au hasard mais groupés par thèmes et accompagnés d'amples études introductives. On établit dès lors une synthèse des recherches faites au cours des dernières décennies, on émet de nouvelles hypothèses, on suggère les directions sur lesquelles il convient d'acheminer les recherches et on met à la portée des spécialistes les textes exigés par ces investigations.

A ceux qui s'intéressent à l'évolution de la culture dans le Sud-Est de l'Europe, le réimpression des volumes de la „Bibliothèque Bleue” constitue une source de suggestions tant en ce qui concerne la réévaluation des livres populaires propres aux nations de cette partie du continent que l'établissement de comparaisons touchant la spécificité des types, thèmes et récits communs dans les différentes littératures européennes. Une autre fois déjà¹ avons-nous eu l'occasion de présenter deux des volumes parus dans les Editions Montalba et précédés d'une Préface signée par Daniel Roche.

Il s'agissait de *Figures de la gueuserie* édité par les soins de Roger Chartier (1982) et des *Contes bleus* que Lise Andriès éditait et présentait (1983), reprenant aussi à cette occasion une étude plus ancienne signée par Geneviève Bollème.

A présent nous nous arrêtons au volume soigné par Hans-Jürgen Lüsebrink.

Dans une France remuée par des crises économiques et sociales et subissant d'évidentes transformations de la mentalité collective, des personnages hors-la-loi surgissent fréquemment au long du XVIII^e siècle. Ils violent la loi et même la noient dans le sang. Leur typologie varie du criminel ordinaire au « bandit social », véritable « défenseur de la cause du Peuple ». C'est d'eux, de ces « bandits au grand cœur », que nous parle Hans-Jürgen Lüsebrink en bon connaisseur des « représentations de la criminalité dans la littérature française du XVIII^e siècle »².

Pour les pauvres — voire les moins pauvres — de la campagne comme de la ville, les bandits de l'espèce Cartouche ou Mandrin ou encore tels autres dont les noms sont aujourd'hui oubliés, étaient « des amis de l'habitant » (p. 37) dont les mauvaises actions tenues pour des « exploits ainsi que les circonstances de leur mort étaient entourés de tout un réseau d'histoires et de chansons empreintes de la sympathie des foules. La compassion manifestée à l'héros principal — sentiment fondamental de cette littérature orale — est en parfaite contradiction avec l'image d'„affreux scélérat” que les écrits officiels du temps imposent (plus exactement dit s'efforcent d'imposer) au même personnage. Mais les écrits émanant de l'ordre public sont à peine lus et même délaissés. Par contraste, lorsque la rumeur publique s'exprime par la voie de l'impression (franchement favorable à ceux qui osent transgresser les rigueurs d'un régime absurde), les autorités s'empresment d'interdire ces imprimés.

Mais il existe aussi — nous apprend H. J. Lüsebrink — une troisième catégorie de lectures : les petits livres bleus qui mimant le point de vue officiel et sous ce masque offrent au lecteur des informations prétendument réelles sur ces héros que les foules de la France d'antan considéraient amis et non ennemis. Ce sont ces livres-là qui ont survécu jusque dans le XIX^e siècle quand ils ont servi de points de départ — sérieusement modifiés — à la littérature du roman feuilleton.

Un des livres de cette troisième catégorie présente les *Lettres amoureuses* (N.B. — *fictives!* de la Dame Lescombat et du Sieur Mongeot, ou *L'Histoire de leurs criminelles amours*. Il s'agit là d'une figure différente de celle de Cartouche, de Mandrin ou de Nivet dit Fanfaron : Dame Lescombat est soupçonnée d'avoir été le facteur moral décisif dans l'assassinat de son mari. Parues en 1755, presque simultanément à Paris, Rouen et Troyes, ces *Lettres* ... se sont vendues au jour et lieu mêmes de l'exécution de la malheureuse Marie-Catherine Lescombat. A la différence des documents officiels et de la littérature savante de l'époque, dans ces *Lettres* comme en d'autres textes populaires l'héroïne n'est guère présentée sous les traits d'une meurtrière

¹ « Synthésis », XIV, 1987.

² Voir « Synthésis », XI, 1984, p. 77, la notice bibliographique signée par Roxana Sorescu.

ordinaire, mais, sous le couvert de toutes sortes de complications psychiques, elle devient la femme pour qui son droit au bonheur et son droit d'aimer priment toute autre relation sociale.

Enfin, établissant une analyse parallèle à celle consacrée à Cartouche en Mandrin, H. J. Lüsebrink examine la destinée de Bordier et Jourdain, vite oubliés après une brève célébrité. Chefs de l'émeute de Rouen en 1789, ils sont tout de suite condamnés comme „brigands”³ mais en 1793, à l'occasion d'une fête patriotique organisée par les Jacobins en vue de réhabiliter leur mémoire, ils sont déclarés „défenseurs du peuple” et martyrs de la Révolution.

Envisageant à travers les temps l'attitude des lecteurs à l'égard des textes réédités maintenant, Lüsebrink arrive à la conclusion suivante: «Ainsi, les représentations populaires du crime furent investies, du moins jusque dans les années 1790, d'un mouvement de politisation croissante et la figure du criminel transformée en vecteur des revendications sociales de l'époque». Par contre, après la Révolution, «les représentations de criminels de droit commun vont, à l'inverse, évoluer vers une folklorisation du crime».

Cependant, la signification politique des actes de ces révoltés va se maintenir dans les pays qui, tard encore, conserveront des restes d'une organisation féodale. Cela étant, en quelle mesure ce type de littérature est-il approchant et en quelle mesure diffère-t-il de la littérature orale et écrite consacrée aux *haidouks* (= brigands justicier) des pays du Sud-Est européen, voilà un bien intéressant sujet. «En tant que forme du combat social et anti-ottoman (nous assure Mircea Muthu, bon connaisseur en la matière, l'inouvement des *haidouks* représente sans aucun doute un phénomène typique de la mentalité médiévale sud-est européenne. Ses reflets dans le folklore et la littérature savante prouvent l'étendue de son aire géographique et son importance pour la *forma mentis* collective de cette «zone» où les premiers signes se font voir dès le XV^e siècle» (p. 64). Après ces affirmations généralisatrices, des différences spécifiques sont relevées: «Dans les Principautés Roumaines le rôle des *haidouks* est notamment social, alors que dans la Péninsule (Balkanique) le phénomène est nanti d'une fonction socio-politique et nationale» (p. 66). Jusqu'à quel point les *haidouks* avaient-ils conscience d'une haute mission sociale ou n'étaient que de simples criminels, voici une question recevant les plus différentes réponses dès les temps mêmes qu'ils existaient et jusqu'à nos jours quand, des chercheurs essaient de déchiffrer le sens réel de leurs actions. Les documents officiels, les souvenirs des quelques contemporains, les ballades, chansons, récits populaires, romans sensationnels ou bien même toute une littérature de haute valeur artistique à côté des études des historiens — tout cela reflète le *haidouk*, le plus souvent ainsi que les auteurs l'ont entrevu déterminés par divers intérêts ou représentations mentales. Evidemment, le thème du *haidouk* dans le folklore et les littératures sud-est européennes dérive sans doute d'une réalité historique des lieux et non d'un emprunt à des modèles livresques, mais tout autant on ne saurait ne pas y remarquer la présence de multiples consonances avec les littératures occidentales³.

Quant à ce qui concerne le sort des petits livres sur Cartouche, Mandrin et les autres, l'essentiel qu'on puisse dire c'est que, loin de représenter une collection de textes désuets et périmés, résultant d'une fatale dégradation due à leur diffusion du haut en bas, la Bibliothèque Bleue renferme des échos, ou plutôt est dans l'ensemble la résonance d'une pression contraire exercée par les couches sociales d'„en-bas” sur celles d'„en-haut». C'est bien cela que Hans-Jürgen Lüsebrink essaie et réussit à démontrer pleinement.

Cătălina Velculescu

Travaux et Mémoires, Collège de France. Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, De Boccard, Paris, 1987.

Pour rendre hommage à la mémoire de celui qui fut Jean Guillard, érudit éminent et homme de cœur dont la disparition prématurée a affligé profondément tous ceux qui ont eu le privilège de le rencontrer et de profiter de son savoir et de son aménité, une équipe de fidèles — Bernard Flusin, Marie-France Auzépy, Gilbert Dagron, Denis Feissler, Ghislaine de

³ De ce point de vue, quelques études — parmi d'autres — sont à rappeler: Michael Herzfeld, *Ours once more*, New York, 1986 (v. aussi «Synthesis» XV, 1988), notamment le chapitre *Heroes or Brigands* et les suivants; Mircea Muthu, *Permanențe literare românești în perspectivă comparată*, Bucarest, 1986, plus spécialement le chapitre *Haiducul* (voir RESEE, 1985, n°2; 1988, n°1); Miodrag Stojanović, *Hajduci i Klefci*, Belgrade, 1984 (volume présenté par E. Ioan dans RESEE, 1986, n° 2).

Feydeau, Joseph Paramelle — ont mis à point et publié dans ce dixième tome des *Travaux et Mémoires* sur Byzance et sa civilisation le dernier ouvrage du byzantiniste français : l'édition, accompagnée d'une traduction française et précédée d'une brève introduction historique, qui reprend une étude publiée en 1960, de la *Vie d'Euthyme de Sardes (m. 831)*. Le texte hagiographique dont Jean Guillard avait identifié l'auteur dans la personne du patriarche Méthode est un document littéraire et théologique de premier ordre pour l'histoire de la querelle des images et de la vie politique et intellectuelle de Byzance au IX^e siècle. Son héros, Euthyme de Sardes, martyr de la cause des icônes, fut une personnalité marquante du parti favorable aux images entre 787 et 831 et devint, le lendemain même de sa mort en prison, l'objet d'un culte fervent. Imbue de rhétorique, cette oeuvre témoigne aussi des tendances littéraires de l'époque à Byzance. Elle est conservée dans un manuscrit unique de la Bibliothèque du Patriarcat oecuménique d'Istanbul (Sainte-Trinité 88).

Dans la section *Études et documents* de ce tome, cinq contributions de poids. Jean Gascou et Leslie MacCoul donnent l'édition critique et commentée d'un document précieux d'histoire économique et sociale de l'Égypte byzantine, *Le cadastre d'Aphroditô* (p. 103—158), document papyrologique conservé dans la Freer Gallery of Art de Washington (N^o 08.45 a et b). Il s'agit du dernier cadastre égyptien connu jusqu'à présent, inventaire foncier du début du VI^e siècle (avant 524), rédigé par le recenseur Jean à la suite d'un arpentage imposé par le désir de renfermer l'assiette de la fiscalité foncière d'Antaeopolis (Kaw al-Kebir) dont dépendait le village d'Aphroditô (Kûm Ishqaw), site archéologique en Moyenne Égypte, riche en papyrus d'époques byzantine et arabe. Accompagnée d'une traduction en français, l'édition est pourvue de notes, planches hors-texte et un index et précédé d'un commentaire papyrologique et historique très dense. Jean-Pierre Mahé étudie le *Quadriivium et cursus d'étude s au VII^e siècle en Arménie et dans le monde byzantin d'après le K'nnikon d'Anania Sirakac'i* (p. 159—206). Élève de Tychikos de Trébizonde, Anania Sirakac'i (VII^e siècle) est l'un des fondateurs de l'enseignement philosophique et scientifique arménien. Il fut le premier à introduire en Arménie le *quadriivium* (arithmétique, musique, géométrie et astronomie), importé de Byzance. Son oeuvre, dont le *kanonikon* (K'nnikon) est peut-être la partie la plus importante et celle qui a le plus inspiré les savants arméniens du Moyen-Âge, témoigne d'une certaine liberté de pensée vraiment remarquable. Elle est aussi un document des rapports culturels en ce hellénisme byzantin et le monde arménien qui met en évidence autant les origines byzantines de la culture arménienne chrétienne que l'originalité de celle-ci. Dans son étude « *Cux d' n face* ». *Les peuples étrangers dans les traités militaires byzantins* (p. 207—232), Gilbert D. Gron poursuit l'évolution de « l'image de l'autre » de l'ethnologie byzantine, du VI^e au XI^e siècle, à partir des traités de stratégie, le *Strategikon* dit de Maurice, les *Taktika* de Léon VI, le traité de Nicéphore Phocas, les *Conseils et Recits* de Kékauménos ainsi que l'épopée de Digénis Akritas, poème riche en données d'art militaire. L'auteur constate que sous la masque de la prise de conscience de l'altérité ethnique et de l'antagonisme idéologique, on peut voir se développer aussi le mimétisme de l'autre, imitation d'autant plus efficace qu'elle est plus explicitement récusee. Différents du point de vue ethnique, adversaires idéologiques, engagés dans une guerre permanente ou seulement prolongée, Rhomées et *ethnikoi* deviennent peu à peu sociologiquement très semblables les uns aux autres. G. Dagron publie, en appendice de son ouvrage, la traduction commentée d'un fragment de Priscus Panltes comprenant la récit de sa rencontre avec un Byzantin établi au nord du Danube, dans un milieu social dominé par les Huns. Signalons à l'attention des historiens du peuple roumain cette interprétation nouvelle d'un texte maintes fois discuté et même disputé par les spécialistes du domaine. Dans *Un fragment inédit de la Vie d'Euthyme le Patriarche?, II. Vie d'Euthyme ou Vie de Nicétas?* (p. 233—260), Bernard Flusin démontre de manière convaincante que le fragment hagiographique déjà publié dans le neuvième tome des *Travaux et Mémoires* (p. 119—131) par lui-même n'appartient pas à la Vie d'Euthyme, comme le croyait Papadopoulos-Kérameus, mais à une Vie perdue de Nicétas David Paphlagôn, disciple et conseiller d'Aréthas de Césarée et adversaire implacable de l'empereur Léon VI dans l'affaire de la tétrarchie. L'édition diplomatique de *Nouveaux documents du monastère de Philothéou* (p. 261—356), dûe à Vassiliki Kravari, notamment de sept inédits devenus accessibles grâce aux photos faites par F. Dölger en 1941 et par J. Darrouzès et J. Lefort en 1972, donne à l'auteur l'occasion de retracer l'histoire de ce couvent athonite et de ses archives ou bien de la recherche scientifique au sujet de ces archives, encore très mal connues par les byzantinistes. L'écriture de l'auteur, la clarté de son exposé, les cartes, les tableaux et les planches accompagnant le texte, établies avec soin et exécutées dans les meilleures conditions techniques font de cet ouvrage un modèle du genre.

Les trois *Epigraphica* de ce tome font avancer les travaux en vue de l'élaboration du futur corpus des inscriptions de l'Empire byzantin. Anna Avraméa et Denis Feissel continuent

la publication des *Inventaires en vue d'un recueil des inscriptions historiques de Byzance*: ils nous offrent maintenant le chapitre IV de cet ouvrage, consacré aux *Inscriptions de Thessalie (à l'exception des Météores)* (p. 357—398). Sont analysées des inscriptions de l'époque paléochrétienne (IV^e — VI^e siècles) et médiévale (XI^e — XIV^e siècles) d'intérêt prosopographique; une bibliographie complémentaire est consacrée à l'ensemble des inscriptions paléochrétiennes, surtout à celles de Thèbes, ainsi qu'à certains textes médiévaux. Anna Avraméa reprend l'examen de quelques pièces appartenant à une catégorie insuffisamment étudiée de textes épigraphiques byzantins, les *Bornes de propriétés foncières de Constantinople et de Thrace* (p. 399—404). L'analyse de ces pierres « errantes », ayant reçu, au cours des siècles, des destinations autres que la délimitation des propriétés, s'avère très utile pour l'historien de la vie économique et de l'administration byzantine provinciale ainsi que pour la recherche prosopographique. Dans son étude *De Chalcedoine à Nicomédie. Quelques inscriptions négligées* (p. 405—436), Denis Feissel analyse les inscriptions byzantines de Bithynie dont l'importance n'est plus à souligner, qui restent souvent enfouies dans des publications devenues peu accessibles, comme le périodique du Syllogue littéraire de Constantinople. Planches photographiques, croquis, cartes, indices minutieusement établis accompagnent tous ces textes, fruits d'un labeur patient et facilitent leur compréhension de la part des lecteurs.

Le dixième tome des *Travaux et Mémoires*, recueil, non revu, ne publiant pas des bibliographies et des compte-rendus, nous offre aussi, dans ses dernières pages, deux bibliographies raisonnées faisant le bilan critique des recherches des savants soviétiques dans les domaines de l'archéologie et de l'histoire byzantines: Anne Bortoll-Kazanski et Michel Kazanski, *Les sites archéologiques datés du IV^e au VII^e siècle au nord et au nord-est de la Mer Noire; état des recherches* (p. 437—489) et Irène Sorlin, *Bulletin des publications en langues slaves. Les recherches soviétiques sur l'histoire byzantine, IV. 1978—1985* (p. 491—541). Ce sont des pages d'histoire de la science contemporaine d'une extrême utilité pour les byzantinistes qui n'ont pas le privilège de connaître à fond le russe, mais aussi pour tous ceux qui ont le désir de suivre le mouvement des idées dans le domaine des sciences historiques dans la seconde moitié du XX^e siècle.

Les éditions De Boccard peuvent se vanter de publier ces *Travaux et Mémoires* d'histoire et civilisation byzantines. Arrivés à leur dixième tome, ils constituent, sans doute, la publication byzantinologique la plus représentative de France et l'une des meilleures du monde. Sous la direction des deux seigneurs de la byzantinologie française contemporaine, Paul Lemerle et Gilbert Dagron, les *Travaux et Mémoires*, oeuvre d'érudition et de critique, de véritable pensée historique et de style, font revivre dans notre monde l'esprit de l'humanisme classique du pays de Charles Du Cange.

Nicolae-Şerban Tanaşoca

HANS-GEORG BECK, *Byzantinisches Erotikon*. München, Verlag C.H. Beck, 1986, 234 p.

Dans la recherche penchée sur les mentalités byzantines, le professeur Hans-Georg Beck occupe la place d'un véritable pionnier: grâce à ses travaux, les Byzantins ont commencé à sortir du ghetto de la politique et à parler de leurs aspirations et leurs défaillances. Remarquable, dans ce sens, est le discours académique donné par le professeur allemand en 1979 sur l'au-delà des Byzantins: *Die Byzantiner und ihr Jenseits. Zur Entstehungsgeschichte einer Mentalität* (Bayerische Akademie der Wissenschaften, Sitzungsberichte, München, 1979). L'auteur essayait dans ce savant bilan des attitudes byzantines face à la mort de retrouver les pensées et les sentiments des hommes qui ont vécu dans un climat mental différent de celui occidental et ignoré, pour cause: il faisait appel à des sources variées et distinguait dans un monde apparemment homogène des attitudes dissemblables. Mais la conclusion était assez claire, en dépit de la tendance des Byzantins de se dérober aux regards, en se retirant sous le camouflage du discours officiel: l'église byzantine a laissé aller le pessimisme, mais aussi l'indifférence et la tendance des croyants de faire des compromis. (« Damit hat die byzantinische Kirche nolens volens, aber treu ihrer dogmatischen Tradition (treuer jedenfalls als der Westen) dem geschil-derten Pessimismus, aber auch der Gleichgültigkeit, dem Sich-arrangieren, Vorschub geleistet. Sie konnte nicht anders. Aber dies färbte auf die Mentalität ab » — p. 70). Ce manque d'optimisme est une conséquence du rigorisme orthodoxe, et Hans-Georg Beck formule cette conclusion après avoir donné une définition trop restrictive de la mentalité vue comme un ensemble des sentiments, pensées, aspirations, attitudes mentales appartenant à un groupe qui définit

ses rapports avec l'idéologie dominante : « Ich verstehe unter einer Mentalität einen zwar hier und dort variablen, aber im allgemeinen doch relativ konsistenten Komplex nicht systematisierter oder doch nur schwach systematisierter Gefühle, Gedankengänge, Stimmungen und mentaler Haltungen einer bestimmten Schicht, kraft dessen diese Schicht sich mit einer vorgegebenen Ideologie — in unserem Falle mit den Lehren der Orthodoxie — arrangiert » — p. 7. La définition nous semble restrictive parce que l'idéologie s'insère dans la mentalité qui ne précise pas ses contours par rapport aux pressions exercées par le pouvoir. La définition nous semble trop modernisée, trop dépendante de la dichotomie moderne individu-société. Le danger de moderniser à outrance les mentalités ou de les juger en partant de nos critères plane sur les recherches faites dans ce domaine. Jean Delumeau constatait dans son magnifique travail sur « le péché et la peur » des attitudes qui surgissaient moins du contexte culturel de l'époque que des critères mêmes de l'historien. La difficulté principale de cette histoire est qu'elle impose tout le temps à l'historien de vérifier les critères qu'il utilise.

L'exploration de l'amour chez les Byzantins n'ignore pas le climat du milieu et l'auteur souligne dès le début qu'on ne peut confondre le mode de vie d'un peuple méditerranéen avec celui d'une société victorienne; mais l'auteur reprend son critère et parle d'une « orthodoxie politique » qui a marginalisé l'amour dans la société qu'il étudie. De plus, l'auteur revient au « rigorisme » de saint Basile le Grand et apprécie que le Byzantin n'avait d'autre alternative que de choisir entre le monachisme et la monogamie — une compensation assez sombre. Surlvent des considérations stimulantes en partant de la littérature 'populaire' que le savant auteur connaît parfaitement. Or, le trajet qui part des « Ethiopiques », à travers les « romanciers » du 12^e siècle — Theodoros Prodromos, Niketas Eugenianos, Eustathios Makrembolites, Konstantinos Manasses — et jusqu'au romans de l'époque des Paléologues ne dévoile ni une claire évolution, ni des relations très nuancées entre les sexes. L'auteur accorde une attention spéciale à l'époque des Paléologues parce qu'il trouve qu'à ce moment la langue a dit « adieu à la philologie » ce qui aurait permis une implantation plus nette de la littérature dans la vie quotidienne. Mais le phénomène n'a pas eu lieu et les romans « nouveaux » — Kallimachos et Chrysorrhoe, l'histoire de Belthandros et le roman de Libystros — continuent de mettre un fort accent sur l'aventure et moins sur l'intimité. Il y a quand même quelque chose de nouveaux et que l'auteur appelle le déclin du tabou de la virginité. Mais ni l'influence occidentale qui s'avère assez réduite, ni les innovations ne satisfont pas notre goût : « Trotz des einen oder anderen neuen Ansatzes, den man vielleicht westlichen Einflüssen zuschreiben kann — oder auch nicht! — erfüllt der spatbyzantinische Roman die Erwartungen, die man in ihn hätte setzen können, nicht » — p. 191. Le « non » qui tombe à la fin de la phrase a tout le poids qu'une analyse compétente a pu lui donner. Le roman byzantin n'est pas touché par l'actualité et l'immédiat ne détermine jamais des changements spectaculaires dans les œuvres littéraires : « ... die grossen Themen — Liebe, Trennung, Wiederfinden — zeitlos bleiben, gleichgültig in welches Milieu sie gebettet werden » — p. 208. Mais l'auteur va plus loin et, en constatant un certain relâchement des mœurs à l'époque Paléologue, avance la conclusion quelque peu inattendue que les Byzantins ont dû mener, sous le poids du « rigorisme », une « vie double » : la littérature parle d'une certaine « duplicité », lorsqu'on la compare à ce que disent les actes qui nous dévoilent la vie privée des gens de l'époque des Paléologues. « Diese Spaltung ist in Byzanz ausserdem die logische Folge einer Duplizität der Komplexe fest geprägter Überzeugungen und Verhaltensweisen die nicht miteinander in einer Harmonie gebracht werden können, deren man sich gewiss konnte » — p. 211.

Il est évident que la littérature ne reflète pas directement les mentalités d'un milieu, surtout dans le cas d'une culture qui est très attachée aux topoi et au magasin des formes antiques : Lucien Febvre a attiré l'attention des historiens sur cet aspect essentiel. La littérature hagiographique a été plus proche de ce qu'on peut appeler une mentalité collective byzantine, justement parce que les vies des saints ont fourni jusqu'assez tard des exemples au grand public : en 1807, le métropolitain de Moldavie, Benjamin Kostake, parlait de ces vies dans des termes qui les assimilait aux livres pour tous, et il énumérait les catégories sociales de son temps qui devaient lire ou écouter ces « livres populaires ». Or, plusieurs histoires rendent la vie des couples qui ont gardé leur amour face aux assauts des persécuteurs. Au 3^e mal, le lecteur byzantin ou contemporain trouve la vie des martyres Timothée et Mavra qui ont été suppliciés au temps de l'empereur Maximien, après avoir passé seulement vingt jours de leur lune de miel, et ils sont restés, dit le texte, neuf jours sur la croix en se regardant dans les yeux. Plus surprenant est l'affirmation de l'auteur sur la « duplicité » byzantine. Mais Carolina Cupane a remarqué un fait très simple qui a échappé à Hans-Georg Beck, notamment que l'émancipation de la femme et les normes « permissives » de l'époque des Paléologues sont le résultat d'une abondance des sources concernant la vie intime qui font défaut aux époques antérieures; donc, il est difficile de parler d'un changement intervenu dans les mentalités (article paru dans « Jahrbuch der

Österreichischen Byzantinistik », 37, 1987). Au fond, le 'rigorisme' est un horizon qui attire les aspirations des hommes, mais chacun avance selon ses possibilités: c'est un aspect permanent de la confession orthodoxe (selon Antone Piămădeală: *Tradition et liberté dans la spiritualité orthodoxe*, en roumain, Sibiu, 1983). Un aspect qui échappe aux regards de l'historien parce que la rencontre entre aspirations individuelles et normes intransigeantes a lieu dans le confessionnal. L'historien peut, donc, constater les formes adoptés par l'amour dans une certaine civilisation, mais il est trop hasardeux d'aller plus loin et de mesurer la sincérité ou la 'duplicité' des gens, justement par ce que nous disposons des romans chevaleresques mais nous ne pouvons pénétrer dans un lieu où « the rest is silence ».

Ce que l'analyse approfondie et erudite de Hans-Georg Beck met en lumière, c'est surtout un autre type de civilisation que celui occidental. Nous ne rencontrons pas à Byzance „la deuxième voie" ouverte en Occident par la culture chevaleresque, nous ne trouvons pas l'affirmation progressive d'une civilisation du corps qui devait s'implanter dans les sociétés occidentales après la première Renaissance. On peut bien se demander si on ne devait pas introduire dans la discussions l'analyse approfondie du concept « d'intimité », puisque ce concept n'a pas eu toujours le même sens. La vie intérieure des Byzantins n'a pas adopté les coordonnées que nous, hommes du 20^e siècle, respectons tacitement. Or, l'amour se trouve au centre de la vie intime qui a changé d'orientation et de contenu au long des siècles. Parler de l'erotikon « byzantin, c'est reviser les notions que nous utilisons, surtout celle d'intériorité: c'est de ce côté que la civilisation byzantine a quelque chose à communiquer au monde moderne et il serait dommage de lui interdire de parler au nom d'une mode qui bénéficie de la publicité et du manque de confiance du monde moderne dans la nature humaine. On constate aisément que ce livre stimulant de Hans-Georg Beck ne soulève pas seulement le problème d'une nouvelle approche de la civilisation byzantine, mais aussi le problème de la diversité et du contenu des sources des mentalités modernes.

Alexandru Duju

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXVI (1988)

Études	N ^o	Page
BARBU, DANIEL, Le triomphe du sériel: le modèle artistique de l'époque de Brâncoveanu et son diffusion au XVIII ^e siècle	4	297
BRAD-CHISACOF, LIA, The Language of Tudor Vladimircscu's and Alexander Hypsilantis' Revolutionary Proclamations	1	35
BRAD-CHISACOF, LIA, Historical Remarks on the Romanian Verbal Suffixes on Modern Greek Origin -ăși -esi, isi, ôsi	3	261
CARATAȘU, MIHAIL, Documents concernant les relations roumano-italiennes à l'époque de Brancoveanu	4	307
CIZEK, EUGEN, L'univers mental des Romains	3	215
FENEȘAN, CRISTINA, De nouveau sur les relations de Michel le Brave avec les mouvements populaires de l'eyalet de Timișoara (juin 1594)	2	123
GHIATĂ, ANCA, La vie économique en Dobroudja à l'aube de l'Indépendance I	1	75
II	2	145
HOLBAN, MARIA, Autour du journal inédit du Sieur de la Croix, I	2	131
II	3	187
ILIESCU, OCTAVIAN, Sur le trésor de lingots roumains d'or découverts à Feldioara (dép. Brașov)	1	55
IOAN, EUGENIA, Les interférences historiques roumano-yougoslaves et les relations littéraires à l'époque moderne	1	43
IONESCU, ELENA-NATALIA, Relations littéraires roumano-turques au XX ^e siècle	1	49
IONIȚĂ, GH. I., La conception historique du Président Nicolae Ceaușescu	1	3
MANIOUVALOU, MARIA (Athènes), L'amitié dans « Helleniki Nomarchia » (1808)	4	327
MARCU, LIVIU P., Coutume et ancienne législation roumaine	1	17
MATEI, IOAN, Contributions aux débats des études de turcologie en Roumanie, XVI ^e —XVIII ^e siècles	2	99
MAXIM, MIHAI, Ottoman Documents concerning the Wallachian Salt in the Ports on the Lower Danube in the Second Half of the Sixteenth Century	2	113
MIHAIL, ZAMFIRA, Quelques termes pour « métier à tisser » en perspective ethnolinguistique sud-est européenne	3	229
PĂIUȘAN, ROBERT, Echos internationaux de la politique roumaine de paix et de collaboration	1	11
PICCILLO GIUSEPPE (Univ. di Catania), Réalités roumaines dans les écrits des missionnaires italiens, XVII ^e —XVIII ^e siècles	3	205
PIPPIDI, ANDREI, Pouvoir et culture en Valachie sous Constantin Brancovan	4	287
SARAMANDU, NICOLAE, L'aroumain et ses rapports avec le grec	3	251
SCĂRLĂTOIU, ELENA, Le mégléno-roumain parlé en Dobroudja. Evolution et perspective	3	245
SIMION, LIDIA, The Modernization of the Social-Political Vocabulary as reflected in the Roumanian Press of the First Half of the 19th Century	1	27
TOPOLEANU, FLORIN, Un médaillon byzantin en émail cloisonné découvert à Noviodunum	4	313

VĂTĂȘESCU, CĂTĂLINA, Les dénominations des parties de l'instrument aratoire en roumain et en albanais	3	237
ZAIMOVA, RAIJA (Sofia), Relations bulgare-byzantines dans la littérature humaniste occidentale du XVII ^e siècle	4	321

Discussions

PIPPIDI, ANDREI On Wallachia's Relations with Padua	3	267
---	---	-----

Chronique

Activités scientifiques de l'Institut (Juin 1987 — Juin 1988) (<i>Cătălina Vătășescu</i>)	4	351
L'Assemblée Générale de l'AIIESEE (Bucarest, mars 1988) (<i>Dan Berindei</i>)	3	271
Emil Lăzărescu (<i>Andrei Pippidi</i>)	2	160
Vasile Drăguț (<i>Alexandru Dușu</i>)	2	159

Notes brèves

DUMITRESCU, CONSTANTIN, Un lettré de 1848: Ioan Gherasim Gorjan	4	347
MIHAIL, PAUL, Recherches dans les archives de l'Atlas	4	343

Comptes rendus

L'absolutisme éclairé (<i>Emanuela Popescu-Mihuț</i>)	3	274
BANFI, EMANUELE, Linguistica balcanica (<i>Nicolae Saramandu</i>)	2	163
BECK, HANS-GEORG, Byzantinisches Erotikon (<i>Alexandru Dușu</i>)	4	362
BEYRER, ARTHUR, Klaus Bochmann, Siegfried Bronsert. Grammatik der rumänischen Sprache der Gegenwart (<i>Cătălina Vătășescu</i>)	3	280
BUCHHOLZ, ODA, WILFRIED FIEDLER, Albanische Grammatik (<i>Cătălina Vătășescu</i>)	2	168
CACCAMO, DOMENICO, Il carteggio di Giovanni Tiepolo ambasciatore veneto in Polonia (1645—1647) (<i>Stefan Andreescu</i>)	4	357
CIACHIR, NICOLAE, Istoria popoarelor din sud-estul Europei în epoca modernă (1789—1923) (<i>Gh. I. Ioniță</i>)	1	85
Collège de France. Centre de recherches d'histoire et civilisation de Byzance. Travaux et recherches (<i>N. S. Tanașoca</i>)	4	360
DIMAKIS, JEAN P., Codrika et la Question d'Orient sous l'Empire français et la Restauration (<i>Cornelia Papacostea-Danielopolu</i>)	3	278
L'Europa nel mondo antico (<i>Alexandru Madgearu</i>)	2	161
GYEMÁNT, LADISLAU, Mișcarea națională a românilor din Transilvania, 1790—1848 (<i>Elena Siupiur</i>)	1	87
Histoires curieuses et véritables de Cartouche et de Mandrin (<i>Cătălina Velculescu</i>)	4	359
KARLINGER, FELIX, Auf Marchensuche im Balkan (<i>Cătălina Velculescu</i>)	2	170
MĂRZA, IACOB, Școală și națiune (<i>Lia Brad-Chisacof</i>)	1	91
MUTHU, MIRCEA, Permanențe literare românești din perspectivă comparată (<i>Cătălina Velculescu</i>)	1	93
PIPPIDI, ANDREI, Mihail Viteazul în arta epocii sale (<i>Daniel Barbu</i>)	1	90
Res Publica Litteraria (<i>Alexandru Dușu</i>)	3	273
The Text and its Margins (<i>Lia Brad-Chisacof</i>)	2	166

Notes de lecture

AVRAM, MIOARA, Probleme ale exprimării corecte (<i>Zamfira Mihail</i>)	2	180
BERINDEI, DAN, Cultura națională română modernă (<i>Alexandru Dușu</i>)	2	174
GRAUR, A., Dicționar al greșelilor de limbă (<i>Zamfira Mihail</i>)	2	180
KASABA, REŞAT, ÇAGLAR KEYDER, FARUK TABAK, Eastern Mediterranean Port Cities and their Bourgeoisies (<i>Bogdan Murgescu</i>)	2	177

KENIA, RUSUDAN, VALERII SILOGAVA, Monuments of Georgian Metal work and Easel painting in Svaneti (<i>Daniel Barbu</i>)	2	179
KODOV, HRISTO, VOŽIDAR RAIKOV, STEFAN KOŽUCHAROV, Опис на слезяцските ръкописи в библиотеката на Зографския манастир в Света Гора (<i>Ion Radu-Mircea</i>)	2	176
LEITSCH, WALTER, Wien und die Ausbildung von Historikern osteuropäischer Länder (<i>Alexandru Dufu</i>)	2	174
Melancolia Egeei. Poeți greci contemporani (<i>Alexandru Dufu</i>)	2	175
STAHL, ALAN M., The Venetian Torneseello a medieval colonial coinage (<i>Octavian Iliescu</i>)	2	175
ȘUTEU, FLORA, Difficultățile ortografiei limbii române (<i>Zamfira Mihail</i>)	2	180
TREADWAY, JOHN A., The Falcon and the Eagle. Montenegro and Austria-Hungary, 1908—1914 (<i>Constantin Iordan</i>)	2	178
UÇOK, BAHRIYE, Femmes turques souveraines et régentes dans les États islamiques (<i>Elena Natalia Ionescu</i>)	2	182
VELICHI, CONSTANTIN, Страници от миналото на българския народ (<i>Elena Stupiur</i>)	2	181
WALLERSTEIN, IMMANUEL, REŞAT KASABA, Incorporation into the World-Economy (<i>Bogdan Murgescu</i>)	2	177
WYTRZENS, GÜNTHER, Die Slavica der Wiener Mechitaristen-Druckerei (<i>Alexandru Dufu</i>)	2	173
Zur Problem der Geschichtlichkeit ästhetischer Normen. Die Antike im Wandel des Urteils des 19. Jahrhunderts (<i>Daniel Barbu</i>)	2	178

TAROM, A GOOD CHOICE FOR YOUR BUSINESS OR HOLIDAY TRIPS I



SCHEDULED FLIGHTS TOWARD 38 DESTINATIONS IN THE WORLD

Abu-Dhabi, Amman, Amsterdam, Athens, Bangkok, Beijing, Baghdad, Belgrade, Beirut, Barcelona, Berlin, Brussels, Budapest, Cairo, Casablanca, Copenhagen, Damascus, Frankfurt, Istanbul, Karachi, Kuwait, London, Madrid, Larnaca, Lisbon, Moscow, New York, Paris, Prague, Rome, Singapore, Sofia, Tel Aviv, Tirana, Tripoli, Vienna, Warsaw, Zurich.

CHARTER FLIGHTS TO OVER 400 DESTINATIONS

For other information please contact any TAROM offices.

TAROM - ROMANIAN AIR TRANSPORT
On the București-Ploiești Road at km. 16.5



TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- DIONISIE ECLESARHUL, *Hronograful (1764—1815)* (Le Chronographe 1764—1815). Transcription d'après l'original, indice et glossaire par DUMITRU BALAȘA et NICOLAE STOICESCU. Notes et commentaires par NICOLAE STOICESCU. Collection «Cronicile medievale ale României», X, 1987, 182 p.
- GHEORGHE BRANCOVICI, *Cronica românească* (La chronique roumaine). Edition critique par DAMASCHIN MIOC et MARIETA ADAM-CHIPER. Collection «Cronicile medievale ale României», XI, 1987, 91 p.
- TIMOTEI CIPARIU, *Opere*, vol. I, (Œuvres). Edition parue par les soins de CARMEN GABRIELA PAMFIL, 1987, 476 p.
- ION COTEANU, MARIUS SALA, *Etimologia și limba română. Principii, probleme* (l'Étymologie et la langue roumaine. Principes, problèmes), 1987, 160 p.
- AL. MĂREȘ, *Filigranele hîrtiei întrebuițate în țările române în secolul al XVI-lea* (Les filigranes du papier utilisé dans les pays roumains au XVI^e siècle), 1987, 428 p. + 1755 fig.
- Inscripțiile din Scythia Minor grecești și latine. Tomis și teritoriul său*, vol. II (Les inscriptions grecques et latines de Scythia Minor. Tomis et son territoire). Recueil, traduction et commentaire par IORGU STOIAN, index par AL. SUCEVEANU. Deuxième série. Collection «Inscripțiile antice din Dacia și Scythia Minor». Paru par les soins de D. M. PIPPIDI et I. I. RUSSU, 1987, 455 p. + 80 pl.
- ȘTEFAN LACHE et GHEORGHE ȚUGUI, *La Roumanie et la Conférence de la Paix de Paris (1946)*, «Bibliotheca Historica Romaniae», 1987, 246 p.
- Instituțiile feudale din România. Dicționar*. (Les institutions féodales de Roumanie. Dictionnaire). Coordonnateurs O. SACHELARIE et NICOLAE STOICESCU, 1987.

ISSN 0035—2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXVI, 4, P. 283—366, BUCAREST, 1988



I. P. Informația c. 2538

43 456

Lei 50